

La mort, sa vie, son oeuvre

Clive Barker

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Clive
Barker

LIVRES DE SANG

LA MORT,
sa vie, son œuvre



TÉNÉBRE\$

Clive Barker

livres de sang

La mort, sa vie, son oeuvre

traduit de l'anglais par Jean-Daniel Brèque

J'ai lu

isbn : 2 290 042 021

La Mort, sa vie, son œuvre

Cette édition du quotidien était la première de la journée et Elaine la dévora jusqu'à la dernière page, assise dans la salle d'attente de l'hôpital. Un animal que l'on croyait être une panthère – et qui terrorisait le quartier d'Epping Forest depuis deux mois – avait été abattu et s'était révélé être un chien errant. Au Soudan, des archéologues avaient découvert des fragments d'os qui, selon eux, étaient de nature à bouleverser les théories présentes sur les origines de l'Homme. Une jeune femme, qui avait naguère fréquenté un membre de la famille royale, avait été retrouvée assassinée près de Clapham ; un navigateur habitué aux courses autour du monde en solitaire était porté disparu ; les espoirs suscités par l'annonce d'un vaccin contre le rhume venaient d'être brisés. Elle lut avec une même ferveur les grands reportages et les futilités – n'importe quoi pour éviter de penser aux examens qui l'attendaient – mais les nouvelles d'aujourd'hui semblaient identiques à celles d'hier ; seuls les noms avaient changé.

Le Dr. Sennett l'informa qu'elle était en voie de guérison, à l'intérieur comme à l'extérieur, et qu'elle était apte à reprendre le travail dès qu'elle se sentirait psychologiquement capable de le faire. Elle devait prendre rendez-vous avec lui pour le début de l'année prochaine, lui dit-il, et il procéderait alors à un dernier examen approfondi. Elle le laissa se laver les mains de son sort.

Après avoir passé autant de temps assise dans la salle d'attente, l'idée de sauter dans un bus et de rentrer droit chez elle lui répugnait. Elle allait se promener un peu, décida-t-elle. L'exercice lui ferait du bien, et cette journée de décembre était claire, sinon chaude.

Ce projet se révéla cependant trop ambitieux. Après quelques minutes de marche seulement, des douleurs envahirent son abdomen et elle commença à avoir des nausées, aussi tourna-t-elle au coin d'une rue, à la recherche d'un endroit où elle pourrait se reposer et boire un thé. Il fallait aussi qu'elle mange, elle le savait, même si elle n'avait jamais eu beaucoup d'appétit, et encore moins depuis l'opération. Son errance fut récompensée. Elle trouva un petit restaurant qui, même à midi vingt-cinq, ne croulait guère sous l'abondance des clients. Une petite femme aux cheveux d'un roux de toute évidence artificiel lui

servit un thé et une omelette aux champignons. Elle fit de son mieux pour avaler quelque chose, mais n'alla pas très loin. La serveuse était franchement inquiète.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-elle, un peu vexée.

— Oh non, la rassura Elaine. C'est moi.

La serveuse prit néanmoins un air offensé.

— Je pourrais avoir un peu plus de thé, s'il vous plaît ? dit Elaine.

Elle poussa son assiette sur le côté, espérant que la serveuse viendrait vite l'enlever. Le spectacle de son repas en train de se congeler sur l'assiette blanche n'était guère de nature à lui remonter le moral. Elle détestait cette sensibilité nouvelle qu'elle percevait en elle : il était absurde qu'une omelette à moitié mangée lui donne le cafard, mais elle ne pouvait rien y faire. Elle trouvait partout des échos ténus de sa propre perte. Dans la mort, par un matin de novembre soudainement envahi par le givre, des fleurs de sa jardinière ; dans l'article qu'elle avait lu ce matin même, sur ce chien errant abattu dans Epping Forest.

La serveuse revint avec une nouvelle tasse de thé, mais elle n'emporta pas l'assiette. Elaine la rappela pour lui demander de le faire. Elle s'exécuta à contrecœur.

Il n'y avait plus aucun client dans le restaurant à présent, excepté Elaine, et la serveuse s'affaira à enlever les menus du déjeuner pour les remplacer sur les tables par ceux du dîner. Elaine regardait par la fenêtre. Des voiles de fumée bleu-gris s'insinuaient dans la rue depuis quelques minutes, solidifiant la lumière du soleil.

— Ils font encore brûler, dit la serveuse. Cette fichue odeur rentre partout.

— Que fait-on brûler ?

— C'était une maison de quartier. Ils la démolissent pour en reconstruire une neuve. C'est vraiment gaspiller l'argent des contribuables.

La fumée pénétrait en effet à l'intérieur du restaurant. Elaine ne la trouvait pas déplaisante ; sa senteur était celle de l'automne, sa saison préférée. Intriguée, elle finit son thé, paya son repas, et décida de partir à la recherche de la source de cette fumée. Elle n'eut pas à aller très loin. Au bout de la rue se trouvait une petite place, dominée par le chantier de démolition. Une surprise l'attendait cependant. L'édifice que la serveuse avait décrit comme une maison de quartier était en fait une église ; ou l'avait été. On avait déjà déshabillé son toit de ses tuiles d'ardoise, exposant ses poutres au regard du ciel ; les fenêtres étaient exemptes de vitraux ; la pelouse avait disparu du pré adjacent au bâtiment et deux arbres avaient été abattus à cet endroit. Ils nourrissaient le bûcher d'où naissait cette odeur alléchante.

Elle doutait fort que cet édifice ait jamais été beau, mais les

vestiges de sa structure laissaient supposer qu'il avait eu un certain charme. La pierre patinée de ses murs détonnait complètement avec la brique et le béton qui l'entouraient, mais l'état de siège dans lequel il se trouvait (les ouvriers qui travaillaient à son anéantissement ; le bulldozer tout proche et déjà affamé de gravats) lui conférait une séduction indiscutable.

Un ou deux ouvriers la remarquèrent en train de les observer, mais personne ne fit un geste pour l'arrêter lorsqu'elle traversa la place et se dirigea vers la porte de l'église afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Dépouillé de ses décorations, de ses bancs, de ses prie-Dieu, de ses fonts baptismaux et de tout le reste, c'était simplement une salle de pierre, aussi dénuée d'atmosphère que de solennité. Quelqu'un avait cependant trouvé ici une source d'intérêt. À l'autre bout de l'église se tenait un homme qui tournait le dos à Elaine et qui regardait attentivement le sol. En entendant un bruit de pas derrière lui, il regarda vivement par-dessus son épaule, comme s'il se sentait coupable.

— Oh, dit-il. Je n'en ai que pour quelques instants.

— Ce n'est rien..., dit Elaine. Je crois bien que nous sommes des intrus tous les deux.

L'homme hocha la tête. Il était vêtu avec sobriété – presque avec austérité –, si l'on exceptait son nœud papillon vert pomme. Ses traits, en dépit de sa tenue et de ses cheveux grisonnants, étaient curieusement exempts de toute ride, comme si ni sourire ni chagrin ne venaient jamais troubler leur parfaite indifférence.

— Triste, n'est-ce pas ? dit-il. Voir un tel endroit dans cet état.

— Vous connaissiez cette église avant ?

— J'y venais de temps en temps, dit-il, mais ça n'a jamais été un endroit très populaire.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— L'église de Tous-les-Saints. Elle a été édifée à la fin du XVII^e siècle, je crois bien. Aimez-vous les églises ?

— Pas particulièrement. C'est juste que j'ai vu la fumée, et...

— Tout le monde aime les scènes de démolition, dit-il.

— Oui, répondit-elle, je suppose que c'est vrai.

— C'est comme regarder un enterrement. Plutôt eux que nous, hein ?

Elle murmura un vague oui, l'esprit déjà ailleurs. À l'hôpital. Penché sur sa douleur et sur sa guérison. Sur sa vie qui n'avait été sauvée qu'au prix des nouvelles vies qu'elle n'engendrerait jamais. *Plutôt eux que nous.*

— Mon nom est Kavanagh, dit-il en parcourant la courte distance qui les séparait, la main tendue.

— Enchantée, dit-elle. Elaine Rider.

— Elaine, dit-il. Charmant.

— Vous êtes donc venu jeter un dernier coup d'œil à cet endroit avant qu'il ne disparaisse ?

— C'est exact. J'observais les inscriptions sur les dalles. Certaines d'entre elles sont fort éloquentes. (Il écarta un bout de bois d'un geste du pied.) Quelle perte, vraiment ! Je suis sûr qu'ils vont réduire ces dalles en morceaux quand ils commenceront à dégager le sol...

Elle baissa les yeux vers l'échiquier de dalles sous ses pieds. Toutes ne portaient pas une inscription, et celles qu'elle distinguait ne comportaient pour la plupart qu'un nom suivi de deux dates. Certaines étaient cependant plus élaborées. L'une d'elles, située à gauche de l'endroit où se tenait Kavanagh, consistait en un bas-relief presque érodé de tibias entrecroisés ressemblant à des baguettes de tambour, souligné d'une légende abrupte : *Carpe diem*.

— Je crois qu'à une certaine époque il y a eu une crypte là-dessous, dit Kavanagh.

— Oh ! Je vois. Et ces gens y sont enterrés.

— Eh bien, je ne vois aucune autre explication à la présence de ces inscriptions, non ? Je voulais demander aux ouvriers...

Il fit une pause au milieu de sa phrase.

— ... Vous allez trouver cela positivement morbide...

— Quoi donc ?

— Eh bien, de préserver de la destruction une ou deux des plus belles dalles.

— Je ne pense pas que cela soit morbide, dit-elle. Elles sont très belles.

De toute évidence, il était encouragé par sa réaction.

— Peut-être ferais-je mieux d'aller les voir tout de suite, dit-il. Voulez-vous m'excuser quelques instants ?

Il la laissa au milieu de la nef comme une fiancée abandonnée, tandis qu'il sortait interroger les ouvriers. Elle marcha jusqu'à l'endroit où s'était trouvé l'autel et lut les noms. Qui connaissait le lieu de repos de ces gens à présent, et qui s'en souciait ? Morts depuis deux cents ans et plus, et pas pour passer à la postérité mais pour être emportés par l'oubli. Et soudain, les vagues espoirs d'une vie après la mort qu'elle avait pu entretenir durant ses trente-quatre années d'existence la quittèrent ; elle ne se sentait plus ployer sous le poids d'une aspiration au paradis. Un beau jour, *aujourd'hui* peut-être, elle mourrait, tout comme ces gens étaient morts, et cela n'aurait pas la moindre importance. Il n'y avait rien à attendre, rien à espérer, rien à rêver. Elle resta immobile dans une tache de soleil tamisé par la fumée, réfléchissant à cette idée, et elle fut presque heureuse.

Kavanagh revint pour lui faire part de sa conversation avec le contremaître.

— Il y a en effet une crypte, dit-il, mais on ne l'a pas encore vidée.

— Oh !

Ils étaient toujours dessous, pensa-t-elle. Os et poussière.

— Apparemment, ils ont quelques difficultés pour y pénétrer. Toutes les entrées ont été scellées. C'est pour ça qu'ils creusent autour des fondations. Pour trouver une autre voie d'accès.

— Les cryptes sont-elles scellées, normalement ?

— Pas aussi complètement que celle-ci.

— Peut-être n'y avait-il plus de place, dit-elle.

Kavanagh prit cette remarque au sérieux.

— Peut-être, dit-il.

— Est-ce qu'ils vont vous donner une des pierres ?

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas à eux d'en décider. Ce ne sont que des mercenaires de la Mairie. Apparemment, une firme d'excavateurs professionnels doit venir ici pour transférer les corps vers de nouvelles sépultures. Tout cela doit être fait avec le cérémonial voulu.

— Comme s'ils s'en souciaient..., dit Elaine en baissant de nouveau les yeux vers les dalles.

— Je vous l'accorde, répondit Kavanagh. Cela me semble quelque peu excessif. Mais d'un autre côté, peut-être ne sommes-nous pas assez pieux.

— Probablement.

— Quoi qu'il en soit, ils m'ont dit de revenir dans un ou deux jours et de poser la question aux déménageurs.

Elle éclata de rire à la pensée des morts en train de changer de résidence ; d'emballer leurs meubles et leurs bijoux. Kavanagh était heureux d'avoir fait une plaisanterie, même si c'était involontaire. Profitant de son succès, il dit :

— Je me demandais, accepteriez-vous que je vous offre un verre ?

— Je ne serais pas une compagne fort agréable, j'en ai peur, dit-elle. Sincèrement, je suis très fatiguée.

— Peut-être pourrions-nous nous revoir plus tard, dit-il.

Elle tourna la tête pour ne plus voir son visage plein d'insistance. Il était plutôt agréable, dans son genre un peu terne. Elle aimait bien son nœud papillon vert – sûrement une façon de tourner en dérision sa propre austérité. Elle aimait aussi son sérieux. Mais elle ne pouvait pas envisager l'idée d'aller boire un verre avec lui ; du moins pas ce soir. Elle lui fit des excuses, et lui expliqua qu'elle avait été récemment malade et qu'elle n'avait pas encore retrouvé la grande forme.

— Un autre soir, peut-être ? demanda-t-il avec gentillesse.

Ses manières dépourvues d'agressivité étaient fort persuasives, et elle dit :

— Ce serait un plaisir. Merci.

Avant de se séparer, ils échangèrent leurs numéros de téléphone. Il semblait tout excité à la pensée de la revoir ; en dépit de tout ce qu'on lui avait pris, cela lui donna l'impression qu'elle avait encore son sexe.

Elle retourna chez elle pour découvrir sur son paillason un colis de Mitch et un chat affamé. Elle nourrit l'animal exigeant, puis se prépara un café et ouvrit le colis. À l'intérieur, enveloppée dans du papier crépon, elle trouva une écharpe de soie, choisie avec le sens aigu que Mitch avait de ses goûts. Le mot qui l'accompagnait se contentait de dire : *C'est ta couleur. Je t'aime. Mitch.* Elle voulut décrocher le téléphone sur-le-champ pour lui parler, mais l'idée d'entendre sa voix lui sembla vaguement dangereuse. Trop près de sa blessure, sans doute. Il lui demanderait comment elle se sentait, et elle lui répondrait que tout allait bien, mais il insisterait : « Oui, mais vraiment ? » et elle dirait : « Je suis vide ; ils m'ont pris la moitié de mes entrailles, bon sang, et je n'aurai jamais d'enfant de toi, ni de personne d'autre, alors c'est fini, n'est-ce pas ? » À la seule pensée de leur conversation, elle sentait les larmes monter, et dans une crise de rage inexplicable, elle enveloppa l'écharpe dans le papier flétri et l'enfouit au fond du plus profond de ses tiroirs. Qu'il aille au diable pour vouloir arranger les choses à présent alors que, quand elle avait eu le plus besoin de lui, il n'avait su lui parler que de son désir de paternité condamné à être frustré par les tumeurs d'Elaine.

C'était une soirée magnifique – la peau glacée du ciel était étirée jusqu'à son point de rupture. Elle ne voulait pas tirer les rideaux du salon, même si les passants pouvaient plonger à l'intérieur, car le bleu du ciel qui allait en s'assombrissant était trop beau à voir. Aussi resta-t-elle assise près de la fenêtre pour contempler la montée des ténèbres. Ce ne fut qu'après la dernière métamorphose du ciel qu'elle barra la route au froid.

Elle n'avait pas d'appétit mais se prépara néanmoins quelque chose à manger, et elle s'assit devant la télévision pour la regarder tout en grignotant. Elle reposa son plateau sans avoir fini son repas et se mit à somnoler laissant le programme parvenir jusqu'à elle par intermittence. Un comique pitoyable, dont le moindre toussotement provoquait l'hystérie du public ; une émission d'histoire naturelle sur le Parc national de Serengeti ; le journal. Elle avait lu tout ce qu'elle avait besoin de savoir ce matin : les gros titres n'avaient pas changé.

Une nouvelle, cependant, excita sa curiosité : une interview du navigateur solitaire Michael Maybury, qui avait été retrouvé aujourd'hui après avoir passé deux semaines à la dérive dans le Pacifique. L'interview était retransmise depuis l'Australie, dans de fort mauvaises conditions : le visage barbu et cuit par le soleil de Maybury semblait constamment sur le point d'être couvert de neige. L'image n'avait guère d'importance : le récit qu'il faisait de son voyage avorté

était en lui-même assez palpitant, en particulier un incident qui semblait réveiller sa détresse tandis qu'il le racontait. Le vent était tombé, et comme son navire n'avait pas de moteur, il s'était retrouvé encalminé. Le vent n'était pas revenu. Une semaine s'était écoulée sans qu'il se soit déplacé de plus d'un kilomètre sur l'océan figé ; il n'y avait eu aucun oiseau ni aucun bateau de passage pour rompre la monotonie de ses veilles. À chaque heure qui passait, son sentiment de claustrophobie croissait un peu plus, et le huitième jour, il s'était transformé en panique, poussant le navigateur à plonger dans la mer et à nager quelques brasses pour s'éloigner de son bâtiment, relié à lui par une corde passée autour de sa taille, à seule fin de ne plus voir ses quelques mètres de pont. Mais une fois loin du bateau et flottant dans les eaux calmes et tièdes, il n'avait plus éprouvé le désir d'y retourner. « Pourquoi ne pas défaire le nœud, avait-il pensé, et flotter à la dérive ? »

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? demanda l'interviewer.

Maybury fronça les sourcils. De toute évidence, il était arrivé au point culminant de son récit mais ne souhaitait pas l'achever. L'interviewer répéta sa question.

Finalement, le navigateur répondit avec hésitation :

— J'ai regardé vers le bateau et j'ai vu quelqu'un sur le pont.

L'interviewer, qui croyait avoir mal entendu, redit :

— Quelqu'un sur le pont ?

— C'est exact, répondit Maybury. Il y avait quelqu'un. J'ai aperçu une silhouette très distinctement ; en train de marcher.

— Avez-vous... avez-vous reconnu ce passager clandestin ?

Le visage de Maybury se ferma, il sentait sans doute que son récit était traité avec un certain sarcasme.

— Qui était-ce ? insista l'interviewer.

— Je ne sais pas, dit Maybury. La Mort, je suppose.

Le journaliste en resta momentanément sans voix.

— Mais bien sûr, vous avez fini par rejoindre votre bateau.

— Bien sûr.

— Et il n'y avait aucune trace de qui que ce soit ?

Maybury leva les yeux vers l'interviewer et une expression de mépris passa sur son visage.

— J'avais survécu, n'est-ce pas ? dit-il.

L'interviewer marmonna quelques mots pour signifier son incompréhension.

— Je ne me suis pas noyé, dit Maybury. J'aurais pu mourir à ce moment-là, si je l'avais voulu. Laisser filer la corde et couler.

— Mais vous n'en avez rien fait. Et le lendemain...

— Le lendemain, le vent s'est levé.

— C'est une histoire extraordinaire, dit l'interviewer, satisfait à présent que la partie la plus pénible de l'interview soit passée. Vous devez être impatient de retrouver votre famille pour Noël...

Elaine n'écouta pas l'échange de banalités qui s'ensuivit. Son imagination était reliée par une corde à la pièce dans laquelle elle était assise ; ses doigts jouaient avec le nœud. Si la Mort pouvait retrouver un bateau perdu au milieu du Pacifique, il lui serait encore plus facile de la retrouver. De s'asseoir à côté d'elle, peut-être, pendant qu'elle dormait. De l'observer tandis qu'elle continuait à porter son deuil. Elle se leva et éteignit la télévision. L'appartement fut soudain plongé dans le silence. Elle interrogea ce calme avec impatience, mais il ne dissimulait aucune trace d'invité, bienvenu ou non.

Tandis qu'elle était aux aguets, elle perçut un goût d'eau salée sur ses lèvres. L'océan, sans aucun doute.

On lui avait offert plusieurs refuges où passer sa convalescence à sa sortie d'hôpital. Son père l'avait invitée à Aberdeen ; sa sœur Rachel l'avait priée à plusieurs reprises de venir passer quelques semaines dans le Buckinghamshire ; il y avait même eu un pitoyable appel téléphonique de Mitch, au cours duquel il avait parlé de vacances à deux. Elle avait rejeté toutes ces propositions, disant à tous qu'elle souhaitait retrouver le rythme de sa vie antérieure aussi vite que possible : retrouver son travail, ses collègues et ses amis. En fait, la véritable raison de ces refus était bien plus profonde. Elle avait *redouté* leur sympathie, redouté un surcroît d'affection de leur part qui n'aurait fait que la plonger dans un état de sujétion. Son esprit indépendant, qui l'avait poussée à s'établir dans cette ville peu amicale, se méfiait de sa soif de sécurité. Si elle répondait à ces offres sincères, elle savait qu'elle prendrait tôt ou tard racine dans un sol domestique, pour ne plus le quitter pendant au moins un an. Et durant tout ce temps, à côté de quelles aventures serait-elle passée ?

Elle avait préféré reprendre le travail dès qu'elle s'en était sentie capable, espérant que, même si on ne lui avait pas redonné toutes ses responsabilités passées, la routine familière l'aiderait à mener de nouveau une vie normale. Mais cette manœuvre n'avait pas été entièrement couronnée de succès. Une ou deux fois par semaine, il arrivait quelque chose – elle entendait une remarque, ou surprenait un regard qu'elle n'était pas censée voir – qui lui faisait comprendre qu'on la traitait avec ménagement ; que ses collègues la considéraient comme fondamentalement changée par sa maladie. Cela l'avait mise en colère. Elle avait voulu leur cracher ses soupçons au visage ; leur dire qu'elle et son utérus n'étaient pas synonymes et que l'ablation de l'un n'entraînait pas l'éclipse de l'autre.

Mais ce jour-là, en revenant au bureau, elle n'était pas aussi sûre qu'ils n'aient pas raison. Elle avait l'impression de ne pas avoir dormi

pendant plusieurs semaines, alors qu'elle dormait chaque nuit d'un long et profond sommeil. Sa vision était brouillée, et ses expériences de la journée faisaient naître en elle une curieuse impression de distance, une impression qu'elle associait avec un état de fatigue extrême, comme si elle dérivait de plus en plus loin de son bureau et du travail qui était éparpillé devant elle ; de plus en plus loin de ses sensations, de ses pensées mêmes. Par deux fois ce matin-là, elle se surprit à parler pour se demander ensuite qui avait pu concevoir ces mots. Ce n'était certainement pas *elle* ; elle était trop occupée à écouter.

Et puis, une heure après le déjeuner, les choses avaient brusquement empiré. Le directeur du personnel l'avait fait appeler dans son bureau et lui avait demandé de s'asseoir.

— Est-ce que ça va, Elaine ? avait demandé Mr. Chimes.

— Oui, lui avait-elle dit. Ça va.

— Nous nous sommes fait un peu de souci...

— À quel sujet ?

Chimes avait l'air légèrement embarrassé.

— Votre comportement, dit-il finalement. Je vous en prie, ne pensez pas que je sois indiscret, Elaine. Mais si vous avez encore besoin de quelque temps pour vous remettre...

— Je me sens tout à fait bien.

— Mais ces sanglots...

— Quoi ?

— Vous n'avez pas cessé de pleurer aujourd'hui. Cela nous inquiète.

— Pleurer ? avait-elle dit. Je ne pleure pas.

Le directeur semblait déconcerté.

— Mais vous avez pleuré toute la journée. Vous pleurez en ce moment même.

Elaine porta une main à sa joue avec hésitation. Et oui ; oui, elle pleurait bel et bien. Sa joue était mouillée. Elle s'était levée, choquée par sa propre conduite.

— Je ne... je ne savais pas, dit-elle.

Bien que ces paroles parussent invraisemblables, elles étaient sincères. Elle *ne savait pas*. À ce moment-là seulement, quand on le lui avait fait remarquer, elle avait perçu le goût des larmes dans sa gorge et dans ses sinus ; et avec ce goût était venu le souvenir de l'instant où avait débuté cette excentricité : devant la télévision, la veille au soir.

— Pourquoi ne prendriez-vous pas votre journée ?

— Oui.

— Prenez le reste de la semaine si vous voulez, dit Chimes. Vous êtes un élément de valeur, Elaine, je n'ai pas besoin de vous le dire. Nous ne voulons pas qu'il vous arrive malheur.

Cette dernière remarque lui fit l'effet d'une gifle. Croyaient-ils tous qu'elle était au bord du suicide ? Était-ce pour cela qu'on la traitait avec des pincettes ? Ce n'étaient que des larmes qui coulaient de ses yeux, pour l'amour de Dieu, et elle leur était si indifférente qu'elle n'avait même pas eu conscience de leur existence.

— Je vais rentrer chez moi, dit-elle. Merci de votre... sollicitude.

Le directeur la regarda d'un air atterré.

— Cela a dû être une expérience traumatisante, dit-il. Nous le comprenons tous ; vraiment, tous. Si jamais vous avez envie d'en parler avec quelqu'un...

Elle déclina son offre, mais le remercia avant de quitter son bureau.

Face à face avec elle-même dans un miroir des toilettes pour dames, elle se rendit compte de l'état dans lequel elle se trouvait. Sa peau était rougie, ses yeux gonflés. Elle fit ce qu'elle put pour dissimuler les signes de cette peine indolore, puis alla chercher son manteau et rentra chez elle. Lorsqu'elle arriva dans la station de métro, elle comprit que retourner dans son appartement vide ne serait pas une bonne idée. Elle allait ruminer, elle allait dormir (comme elle dormait ces derniers temps, et sans jamais faire le moindre rêve), mais aucune de ces deux activités n'entraînerait d'amélioration sur le plan mental. Ce fut la cloche de l'église de Tous-les-Saints, retentissant dans la clarté de l'après-midi, qui lui remit en mémoire la fumée, la place et Mr. Kavanagh. Cet endroit, décida-t-elle, était idéal pour une promenade. Elle pourrait prendre le soleil et réfléchir. Peut-être rencontrerait-elle son admirateur.

Elle retrouva le chemin de l'église de Tous-les-Saints assez facilement, mais une surprise désagréable l'y attendait. Le chantier de démolition avait été barré, et une rangée de poteaux – reliés les uns aux autres par un ruban d'un rouge fluorescent – en interdisait l'accès au public. Il n'y avait pas moins de quatre policiers pour garder les lieux et pour guider les piétons vers un chemin qui contournait la place. Les ouvriers et leurs marteaux avaient quitté l'ombre de l'église de Tous-les-Saints, et un groupe d'hommes fort différents – vêtus de costumes et ressemblant à des universitaires – occupaient à présent la zone située derrière le ruban, plongés dans des conversations graves ou debout sur le sol boueux, abîmés dans la contemplation de l'édifice à l'abandon. Le transept situé au sud et ses environs immédiats étaient dissimulés par un rideau de toile goudronnée et par des housses de plastique noir. De temps en temps, un homme émergeait de derrière ce voile pour aller consulter les autres personnes présentes sur le chantier. Tous, observa-t-elle, portaient des gants ; un ou deux d'entre eux portaient aussi des masques. On aurait dit qu'ils se livraient à une opération chirurgicale à l'abri du voile noir. Une tumeur, peut-être,

dans les entrailles de l'église de Tous-les-Saints.

Elle s'approcha de l'un des policiers.

— Que se passe-t-il ?

— Les fondations ne sont pas stables, lui dit-il. Apparemment, cet endroit pourrait s'effondrer d'un instant à l'autre.

— Pourquoi portent-ils des masques ?

— Ce n'est qu'une précaution à cause de la poussière.

Elle ne discuta pas, bien que cette explication lui parût invraisemblable.

— Si vous voulez aller dans Temple Street, il faudra faire le tour par-derrière, dit le policier.

Ce qu'elle souhaitait, en fait, c'était rester ici et regarder ce qui se passait, mais la proximité du quatuor en uniforme l'intimidait, et elle décida de renoncer et de rentrer chez elle. Alors qu'elle se dirigeait vers la rue principale, elle aperçut une silhouette familière en train de traverser une rue adjacente. C'était Kavanagh, sans le moindre doute. Elle l'appela, bien qu'il ait déjà disparu, et fut heureuse de le voir réapparaître et lui retourner son salut.

— Eh bien, eh bien..., dit-il en s'avançant vers elle. Je ne m'attendais pas à vous revoir aussi tôt.

— Je suis venue voir comment se passait la démolition, dit-elle.

Le visage de l'homme était rougi par le froid et ses yeux étaient brillants.

— Je suis si heureux, dit-il. Voulez-vous aller boire un thé ? Il y a un salon juste au coin de la rue.

— Avec plaisir.

En chemin, elle lui demanda s'il savait ce qui se passait dans l'église de Tous-les-Saints.

— C'est la crypte, dit-il, confirmant ses soupçons.

— Ils l'ont ouverte ?

— Ils ont sûrement trouvé une entrée. J'étais là ce matin...

— Pour vos dalles ?

— Exact. Ils étaient déjà en train d'installer leurs bâches.

— Certains d'entre eux portaient des masques.

— Ça ne doit pas sentir très bon là-dessous. Pas après si longtemps.

Pensant au rideau de toile goudronnée tiré entre elle et le mystère qui se trouvait à l'intérieur de l'église, elle dit :

— Je me demande comment c'est.

— C'est le Pays des Merveilles, répondit Kavanagh.

C'était une réponse fort bizarre, et elle ne la releva pas, du moins pas sur le moment. Mais plus tard, quand ils se furent assis et après qu'ils eurent discuté pendant une heure, alors qu'elle commençait à se sentir à l'aise en sa compagnie, elle revint à cette remarque.

— Ce que vous avez dit au sujet de la crypte...

— Oui ?

— Que c'était un Pays des Merveilles.

— Ai-je vraiment dit ça ? répondit-il d'un air penaud. Qu'est-ce que vous avez dû penser de moi ?

— J'étais juste intriguée. Je me demandais ce que vous vouliez dire.

— J'aime les endroits habités par les morts, dit-il. Je les ai toujours aimés. Les cimetières peuvent être très beaux, ne croyez-vous pas ? Les mausolées et les sépultures ; quel soin et quel travail pour édifier ces endroits. Même les morts méritent quelquefois qu'on les regarde de plus près.

Il l'observa pour voir s'il avait dépassé les limites du bon goût, mais voyant qu'elle le contemplait avec une fascination tranquille, il reprit :

— Ils peuvent parfois être superbes. Ils ont un certain charme. C'est une honte que seuls les entrepreneurs de pompes funèbres puissent en profiter. (Il eut un petit sourire plein de malice.) Je suis sûr qu'il y a beaucoup à voir dans cette crypte. Des spectacles étranges. Merveilleux.

— Je n'ai vu qu'une seule personne morte dans ma vie. Ma grand-mère. J'étais très jeune à l'époque...

— Cela a dû être une expérience très forte, je présume.

— Je ne crois pas. En fait, je m'en souviens à peine. Je me rappelle seulement que tout le monde pleurait beaucoup.

— Ah.

Il hocha la tête avec sagesse.

— C'est si égoïste, dit-il. Ne le pensez-vous pas ? Gâcher le moment du grand départ par des sanglots et des reniflements.

Il la regarda de nouveau afin de juger de sa réaction ; il fut de nouveau satisfait de voir qu'elle n'était pas offensée.

— Nous pleurons sur nous-mêmes, n'est-ce pas ? Pas pour les morts. Les morts sont au-delà du souci.

Elle répondit, tout doucement :

— Oui. (Et puis, plus fort :) Mon Dieu, oui. C'est vrai. Toujours sur nous-mêmes...

— Vous voyez tout ce que les morts peuvent nous enseigner, rien qu'en gisant là, à se tourner leurs pouces d'os ?

Elle éclata de rire : il se joignit à elle. Elle l'avait mal jugé lors de leur première rencontre en croyant que son visage n'était pas habitué aux sourires ; c'était feux. Mais lorsque son rire s'éteignit, ses traits reprirent l'expression de calme étrange qu'elle avait remarquée au tout début.

Quand, après une demi-heure durant laquelle il n'émit que des remarques laconiques, il lui annonça qu'il avait un rendez-vous et qu'il

lui fallait partir, elle le remercia de sa compagnie et dit :

— Personne ne m'a fait rire ainsi depuis plusieurs semaines. Je vous remercie.

— Vous *devriez* rire, lui dit-il. Cela vous va.

Puis il ajouta :

— Vous avez des dents superbes.

Elle repensa à cette étrange remarque lorsqu'il fut parti, ainsi qu'à une douzaine d'autres qu'à avait faites au cours de l'après-midi. C'était sans aucun doute un des individus les plus extraordinaires qu'elle ait jamais rencontrés, mais il était entré dans sa vie – avec son enthousiasme pour parler des cryptes, de la mort et de la beauté de ses dents – juste au bon moment. Il apportait une distraction idéale à ses chagrins enfouis, faisait paraître son aberration présente fort mineure à côté de la sienne. Quand elle se dirigea vers son immeuble, elle était de très bonne humeur. Si elle ne s'était pas mieux connue, elle aurait pu se croire à moitié amoureuse de lui.

Sur le chemin du retour, et plus tard dans la soirée, elle resongea à la plaisanterie qu'il avait faite sur les morts qui se tournaient leurs pouces d'os, et cette pensée la ramena inévitablement aux mystères dissimulés au cœur de la crypte. Sa curiosité, une fois éveillée, ne fut guère facile à éteindre ; elle désirait avec de plus en plus de force se glisser à travers cette barrière de rubans et voir de ses propres yeux la chambre funéraire. C'était un désir qu'elle n'aurait jamais osé s'avouer à elle-même auparavant. (Combien de fois s'était-elle éloignée du lieu d'un accident, se forçant à contrôler la curiosité honteuse qu'elle ressentait ?) Mais Kavanagh avait légitimé cet appétit avec l'enthousiasme qu'il manifestait pour tout ce qui était funèbre. À présent, délivrée de ce tabou, elle voulait retourner à l'église de Tous-les-Saints et regarder la Mort en face, et la prochaine fois qu'elle rencontrerait Kavanagh, elle aurait elle aussi des histoires à lui raconter. Cette idée fut à peine éclosée qu'elle s'épanouissait déjà, et vers le milieu de la soirée, elle s'habilla pour sortir et se dirigea de nouveau vers la place.

Elle n'atteignit pas l'église de Tous-les-Saints avant onze heures et demie passées, mais il y avait encore des signes d'activité sur le chantier. Des projecteurs, montés sur des poteaux et sur le mur de l'église elle-même, illuminaient la scène. Un trio de techniciens, ceux que Kavanagh avait baptisés des déménageurs, se tenait devant le rideau de toile goudronnée, les traits tirés par la fatigue, enfumant l'air glacé de leur souffle. Elle demeura hors de vue et observa la scène. Elle avait de plus en plus froid et ses cicatrices commençaient à lui faire mail, mais il était évident qu'ils avaient à peu près fini de travailler dans la crypte pour cette nuit. Après avoir échangé quelques mots avec les policiers, les techniciens prirent congé. Ils avaient éteint

tous les projecteurs sauf un, laissant le chantier – l'église, la toile goudronnée et le sol boueux – dans un sinistre clair-obscur.

Les deux policiers qui étaient de garde n'étaient guère consciencieux dans l'accomplissement de leur devoir. Quel imbécile, se disaient-ils apparemment, viendrait profaner les tombes à cette heure de la nuit et par un tel froid ? Après avoir monté la garde en tapant du pied durant quelques minutes, ils se retirèrent dans le confort tout relatif de la cabane des ouvriers. Quand il fut devenu évident qu'ils n'en ressortiraient pas, Elaine sortit de sa cachette et se dirigea avec un luxe de précautions vers le ruban de séparation. On avait allumé une radio dans la cabane ; son bruit (« De la musique pour les amoureux, de l'aube au crépuscule », ronronnait une voix lointaine) couvrit celui de ses pas sur le givre.

Une fois qu'elle eut franchi le cordon et pénétré dans la zone interdite, elle fit preuve de moins d'hésitation. Elle traversa rapidement l'étendue de sol durci, sillonné de traces de brouettes aussi dures que du béton, avant de pénétrer à l'abri de l'église. La lumière du projecteur était éblouissante ; son souffle paraissait aussi solide que la fumée de la veille avait semblé l'être. Derrière elle, la radio continuait de murmurer ses sérénades pour amoureux. Personne ne surgit de la cabane pour l'empêcher d'entrer. Aucun signal d'alarme ne retentit. Elle atteignit sans encombre le rideau de toile goudronnée et jeta un coup d'œil sur la scène qui se trouvait derrière.

Les ouvriers du chantier de démolition, suivant des instructions fort précises à en juger par le soin avec lequel ils avaient accompli leur tâche, avaient creusé au pied du mur de l'église de Tous-les-Saints un trou d'environ deux mètres cinquante de profondeur, mettant à nu les fondations de l'édifice. Ce faisant, ils avaient découvert une voie d'accès à la chambre funéraire que d'autres mains s'étaient efforcées de dissimuler. Non seulement on avait entassé de la terre contre le flanc de l'édifice afin de cacher cette entrée, mais on avait également enlevé la porte de la crypte pour sceller ensuite son ouverture avec des briques. Ce travail avait de toute évidence été accompli à la hâte ; sa finition laissait à désirer. On avait simplement empilé sur le seuil toutes les briques qui se trouvaient à portée de main et recouvert leur surface inégale d'une couche de mortier. Dans ce mortier, un artisan avait gravé une croix de près de deux mètres de haut – dont le dessin avait été abîmé par l'excavation.

Tous ces efforts accomplis pour sceller la crypte et pour en barrer l'entrée aux impies l'avaient été en vain. Le sceau avait été brisé – le mortier attaqué à la pioche, les briques démantelées. Il y avait à présent une étroite ouverture au milieu du seuil, suffisamment large pour qu'une personne puisse accéder à l'intérieur. Sans la moindre hésitation, Elaine descendit dans la fosse jusqu'au mur ébréché et

s'insinua dans la crypte.

Elle s'était attendue à trouver l'obscurité de l'autre côté et avait apporté avec elle un briquet que Mitch lui avait offert trois ans auparavant. Elle l'alluma. Sa flamme était trop faible ; elle tourna la molette, puis examina à la lueur mouvante de la flamme l'espace qui s'étendait devant elle. Ce n'était pas dans la crypte elle-même qu'elle était entrée, mais dans une sorte de vestibule étroit ; à un mètre environ devant elle se trouvaient un autre mur et une autre porte. Celle-ci n'avait pas été remplacée par un mur de brique, mais une croix avait été gravée dans son bois massif. Elle s'en approcha. Son verrou avait été enlevé – par les techniciens, sans doute –, et la porte avait ensuite été maintenue fermée à l'aide d'une corde. Les nœuds avaient été faits à la hâte, par des doigts fatigués. Elle n'eut aucune difficulté à les défaire, bien que cette besogne nécessitât l'usage de ses deux mains et dût être accomplie dans le noir.

Alors qu'elle achevait de défaire le dernier nœud, elle entendit des voix. Les policiers – maudits soient-ils ! – avaient quitté leur cabane et effectuaient leur ronde dans la nuit glacée. Elle laissa tomber la corde et se pressa contre le mur du vestibule. Les voix des policiers devenaient plus proches : ils parlaient de leurs enfants et du coût de plus en plus élevé des cadeaux de Noël. À présent, ils se trouvaient à quelques mètres à peine de l'entrée de la crypte, debout, du moins le devinait-elle, à l'abri du rideau de toile goudronnée. Ils ne firent cependant pas la moindre tentative pour descendre dans la fosse et achevèrent leur ronde de routine au bord de l'excavation avant de faire demi-tour. Leurs voix s'estompèrent.

S'étant assurée qu'ils ne pouvaient ni la voir ni l'entendre, elle ralluma son briquet et retourna près de la porte. Celle-ci était fort large et fort lourde ; la première tentative qu'elle fit pour l'ouvrir n'eut guère de succès. Elle essaya de nouveau, et cette fois-ci, la porte bougea, raclant les gravats sur le sol du vestibule. Une fois que la porte fut suffisamment entrouverte pour lui permettre de se glisser à l'intérieur, elle mit fin à ses efforts. Le briquet crachota comme si un courant d'air venu de la crypte avait soufflé sur lui ; sa flamme brilla un court instant d'une lumière qui n'était plus jaune mais d'un bleu électrique. Elle ne s'attarda pas pour l'admirer mais pénétra dans le Pays des Merveilles qui lui avait été promis.

La flamme recommença à brûler – elle devint livide – et l'espace d'un instant, sa soudaine incandescence lui ôta l'usage de la vue. Elle appuya sur ses paupières pour se reposer les yeux, puis regarda de nouveau.

Voici donc la Mort. Ce spectacle était exempt du charme et de la beauté artistique que Kavanagh lui avait vantés ; pas de créatures superbes gisant, calmement, enveloppées dans des linceuls de marbre ;

pas de reliquaires ouvragés, ni d'aphorismes sur la fragilité de la nature humaine ; même pas de noms ou de dates. Dans la plupart des cas, les cadavres n'avaient même pas de cercueils.

La crypte était un véritable charnier. On avait empilé des corps de tous côtés ; des familles entières se pressaient dans des niches conçues pour abriter une seule sépulture, des douzaines d'autres étaient abandonnées là où des mains peu soucieuses les avaient jetées en hâte. Cette scène – bien que d'une immobilité absolue – suintait la panique. Ce sentiment était omniprésent sur les visages qui la regardaient au milieu des empilements de morts : bouches béantes dans une protestation silencieuse, orbites aux yeux flétris où se lisait un hurlement devant un tel traitement. Il se percevait aussi dans la dégradation de cet ordonnancement funèbre, depuis les impeccables empilements de cercueils à l'extrémité de la crypte en passant par les tas anarchiques de bières grossières, au bois encore brut, aux couvercles exempts de toute inscription hormis, de temps en temps, une croix grossièrement tracée, jusqu'à cet entassement hâtif de carcasses sans sépultures, tout souci de dignité ayant été oublié au milieu d'un flot d'hystérie croissante.

Il s'était produit une catastrophe, cela ne faisait aucun doute à ses yeux ; un soudain afflux de corps – hommes, femmes, enfants (il y avait à ses pieds un bébé qui n'avait pas dû vivre plus d'un jour) – qui avaient péri dans des proportions si effroyables qu'on n'avait même pas eu le temps de leur fermer les yeux avant de les jeter dans cette fosse. Peut-être que les fabricants de cercueils avaient eux aussi péri, avant d'être entassés ici au milieu de leurs clients ; ainsi que les tisseurs de linceuls, et les prêtres. Tous disparus en un mois (ou une semaine) d'apocalypse, laissant des parents survivants trop choqués ou trop terrifiés pour s'attarder sur des détails, et bien trop contents de voir les morts arrachés à leur vue pour se retrouver là où ils n'auraient plus à contempler leur chair.

Il y avait encore beaucoup de traces de cette chair. Après que la crypte eut été scellée, isolée de l'air corrompteur, ses occupants étaient demeurés intacts. À présent que cette chambre secrète avait été violée, le processus de décomposition s'était remis en branle et les tissus avaient recommencé à se détériorer. Elle voyait partout la pourriture à l'œuvre, faisant naître furoncles et suppurations, cloques et pustules. Elle leva la flamme de son briquet afin d'y voir un peu mieux, bien que la puanteur ambiante ait commencé à l'étouffer et à l'étourdir. Partout où son regard se promenait, il semblait se poser sur un spectacle pitoyable. Deux enfants reposant ensemble comme s'ils s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre ; une femme dont le dernier acte, semblait-il, avait été de farder son visage envahi par la maladie, comme si elle s'était apprêtée pour la couche nuptiale plutôt

que pour la tombe.

Elle ne pouvait pas s'empêcher de les regarder, bien que sa fascination leur ait dérobé toute intimité. Il y avait tant de choses à voir et à se rappeler. Elle ne serait plus jamais la même, n'est-ce pas, après avoir vu ces scènes ? Un cadavre – gisant à demi dissimulé sous un autre – attira plus particulièrement son attention : une femme dont les longs cheveux châtons coulaient en boucles si abondantes qu'Elaine en fut envieuse. Elle s'approcha un peu afin de mieux la voir, et ensuite, chassant les derniers vestiges de sa répugnance, saisit le corps jeté par-dessus celui de la femme et le jeta au loin. La chair de ce cadavre était visqueuse au toucher et lui tacha les doigts, mais elle n'en conçut aucune détresse. Le cadavre ainsi découvert gisait les jambes écartées, mais le poids de son compagnon les avait figées dans une impossible configuration. La blessure qui avait tué cette femme avait ensanglanté ses cuisses et collé sa chemise à son ventre et à son aine. Avait-elle fait une fausse couche, se demanda Elaine, ou bien son giron avait-il été rongé par quelque maladie ?

Elle ne cessait de contempler le visage pourrissant de la femme, se penchant pour étudier de plus près son expression rêveuse. Quel endroit pour reposer, pensa-t-elle, encore couverte de la honte de votre sang. La prochaine fois qu'elle rencontrerait Kavanagh, elle lui dirait à quel point il s'était trompé en lui racontant des histoires sentimentales sur le calme du tombeau.

Elle en avait vu assez ; plus qu'assez. Elle s'essuya les mains sur son manteau et retourna vers la porte, la referma et refit les nœuds de la corde afin de la laisser dans l'état où elle l'avait trouvée. Puis elle grimpa le long des parois de la fosse pour retrouver l'air pur. Les policiers n'étaient nulle part et elle s'éclipsa sans être vue, pareille à l'ombre d'une ombre.

Elle ne trouva plus rien à ressentir, une fois qu'elle eut maîtrisé son dégoût initial, ainsi que cette bouffée de pitié qu'elle avait éprouvée en découvrant les enfants et la femme aux cheveux châtons ; et même ces réactions – même sa pitié et sa répugnance – n'étaient pas insurmontables. Elle avait eu plus de peine le jour où elle avait vu un chien écrasé par une voiture que lorsqu'elle s'était trouvée dans la crypte de l'église de Tous-les-Saints, en dépit du spectacle horrible qui l'avait entourée de tous côtés. Lorsqu'elle posa la tête sur l'oreiller pour s'endormir cette nuit-là et se rendit compte qu'elle n'avait ni tremblements ni nausées, elle se sentit forte. Qu'y avait-il donc à redouter en ce bas monde si le spectacle de la mortalité auquel elle venait d'assister pouvait être supporté avec autant d'aisance ? Elle dormit profondément et se réveilla toute fraîche.

Elle reprit le travail ce matin-là, s'excusant auprès de Chimes pour son comportement de la veille et l'assurant qu'elle, se sentait plus

heureuse qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs mois. Afin de faire la démonstration de son rétablissement, elle se montra le plus sociable possible, nouant la conversation avec des connaissances trop longtemps négligées et exposant son sourire aux regards de tous. Ce comportement rencontra d'abord une certaine résistance ; elle sentait que ses collègues doutaient fort que ce rayon de soleil annonçât l'été. Mais quand elle se fut montrée d'égale humeur durant toute la journée ainsi que le lendemain, ils commencèrent à réagir de façon plus positive. Quand vint le jeudi, on aurait dit que ses larmes du début de semaine n'avaient jamais coulé. Tout le monde lui disait qu'elle avait l'air en pleine forme. C'était exact ; son miroir venait confirmer ces rumeurs. Ses yeux étaient brillants, sa peau luisante. Elle était l'image même de la vitalité.

Le jeudi après-midi, elle était assise à son bureau, plongée dans sa pile de dossiers en retard, lorsqu'une des secrétaires surgit au bout du couloir et se mit à bafouiller. Quelqu'un alla au secours de la jeune femme ; à travers ses sanglots, il apparut qu'elle parlait de Bernice, une femme qu'Elaine connaissait suffisamment pour échanger un sourire avec elle lorsqu'elle la croisait dans l'escalier, mais sans plus. Il y avait eu un accident, semblait-il ; la secrétaire parlait de sang coulant sur le sol. Elaine se leva et se joignit à ceux qui sortaient du bureau afin d'aller voir ce qui se passait. L'inspecteur se tenait déjà devant les toilettes pour dames, ordonnant en vain aux curieux de dégager le passage. Quelqu'un d'autre – un deuxième témoin, apparemment – donnait sa version des événements :

— Elle était là, tout simplement, et soudain elle a commencé à trembler. J'ai cru qu'elle avait une attaque. Du sang s'est mis à couler de son nez. Puis de sa bouche. À grands flots.

— Il n'y a rien à voir, insistait Chimes. Reculez, s'il vous plaît.

Meus personne ne l'écouta. On apporta des couvertures pour en envelopper la jeune femme, et dès que la porte des toilettes fut ouverte, les badauds se pressèrent pour voir. Elaine aperçut une silhouette qui rampait sur le sol, comme frappée de convulsions ; elle n'avait aucune envie d'en voir davantage. Laissant les autres employés massés dans le couloir, en train de parler de Bernice comme si elle était déjà morte, Elaine retourna à son bureau. Elle avait tant de choses à faire ; tant de journées gâchées par le deuil à rattraper. Une phrase appropriée lui passa par la tête. *Carpe diem*. Elle écrivit ces deux mots sur son carnet de notes afin de ne pas les oublier. D'où venaient-ils ? Elle ne s'en souvenait pas. Cela n'avait pas d'importance. Parfois, il était plus sage d'oublier.

Kavanagh l'appela ce soir-là et l'invita à dîner le lendemain. Elle dut cependant décliner son invitation, si impatiente qu'elle fût de lui faire part de ses récents exploits, car des amis à elle avaient décidé

d'organiser une soirée pour fêter son rétablissement. Aimerait-il se joindre à eux ? demanda-t-elle. Il la remercia de cette offre, mais répondit qu'il se sentait toujours intimidé quand il y avait beaucoup de monde autour de lui. Elle lui dit de ne pas être ridicule : son petit cercle d'amis serait heureux de le rencontrer, et elle de le leur présenter, mais il répliqua qu'il ne ferait une apparition que s'il se sentait d'attaque et ajouta qu'il espérait qu'elle ne serait pas offensée s'il ne se montrait pas. Elle s'empressa de le rassurer. Avant que la conversation ne prenne fin, elle lui dit d'une voix malicieuse qu'elle aurait une histoire à lui raconter lors de leur prochaine rencontre.

La journée du lendemain apporta une triste nouvelle. Bernice était morte le vendredi matin à l'aube, sans jamais avoir repris connaissance. La cause de son décès était encore inconnue, mais la rumeur courait dans le bureau qu'elle n'avait jamais été très robuste – c'était toujours la première des secrétaires à attraper un rhume et la dernière à s'en remettre. D'autres bruits circulaient, avec plus de discrétion, au sujet de son comportement personnel. Elle avait toujours été généreuse de ses charmes, semblait-il, et ne faisait guère preuve de discernement dans le choix de ses partenaires. Avec la vague de maladies sexuellement transmissibles qui prenait de nos jours l'allure d'une véritable épidémie, n'était-ce pas là l'explication la plus probable de son décès ?

Cette nouvelle, si elle alimenta les conversations des colporteurs de ragots, ne fit rien pour remonter le moral du bureau. Deux filles se firent porter malades durant la matinée, et quand vint l'heure du déjeuner, on aurait dit qu'Elaine était le seul membre du personnel à avoir de l'appétit. Cela compensait largement l'attitude de ses collègues. Elle éprouvait une sensation de faim dévorante ; son corps lui paraissait presque douloureux tellement il réclamait de la nourriture avec force. C'était bon signe après tous ces mois de lassitude. Lorsqu'elle regarda autour de sa table et découvrit tous ces visages mornes, elle se sentit complètement à part : de leurs bavardages niais et de leurs opinions banales, de leurs incessants commentaires sur la soudaineté du décès de Bernice, comme s'ils n'avaient jamais pensé à ce sujet durant des années, ne fût-ce qu'un instant, et s'étonnaient à présent de ce que leur négligence n'ait pas causé sa disparition.

Elaine était plus avisée. Elle avait approché la mort si souvent ces derniers temps : durant les mois qui avaient précédé son hystérectomie, quand les tumeurs avaient soudain doublé de volume, comme si elles avaient senti que l'on complotait contre elles ; sur la table d'opération, quand les chirurgiens avaient pensé par deux fois la perdre ; et plus récemment, dans la crypte, face à face avec ces carcasses béantes. La Mort était partout. Qu'ils soient si surpris de son

intrusion dans leur monde sans charme, voilà qui lui paraissait tout à fait comique. Elle mangea avec appétit et les laissa à leurs murmures.

Ils se retrouvèrent pour la soirée organisée en son honneur dans la maison de Reuben – Elaine, Hermione, Sam et Nellwyn, Josh et Sonja. Ce fut une soirée fort agréable ; l'occasion de savoir ce que devenaient des amis mutuels ; ce que devenaient leur situation et leurs ambitions. Tout le monde fut bien vite assez gris ; leurs langues déjà déliées par la familiarité se délièrent encore plus. Nellwyn porta un toast sanglotant ; Josh et Sonja eurent une dispute brève mais violente au sujet de l'évangélisme ; Reuben fit son numéro d'imitation de ses collègues avocats. Cette soirée ressemblait à celles du bon vieux temps, excepté qu'il lui manquait d'être magnifiée par le souvenir. Kavanagh ne se montra pas et Elaine en fut heureuse. En dépit de ses protestations lors de leur entretien téléphonique, elle savait qu'il ne se serait pas senti à l'aise dans un groupe aussi lié.

Vers minuit et demi, quand le salon, ne résonna plus que de conversations à voix basse, Hermione mentionna le navigateur. Bien qu'elle se soit trouvée presque à l'autre bout de la pièce, Elaine l'entendit très clairement prononcer le nom du marin. Elle interrompit son dialogue avec Nellwyn et se fraya un chemin parmi les jambes étendues pour rejoindre Hermione et Sam.

— Je t'ai entendue parler de Maybury, dit-elle.

— Oui, dit Hermione. Sam et moi étions en train de dire à quel point c'était étrange...

— Je l'ai vu au journal télévisé, dit Elaine.

— Triste histoire, n'est-ce pas ? dit Sam. La façon dont c'est arrivé.

— Pourquoi triste ?

— Ce qu'il a dit : que la Mort s'était trouvée avec lui sur le bateau...

— ... Et ensuite mourir comme ça, dit Hermione.

— Il est mort ? dit Elaine. Quand est-ce arrivé ?

— C'était dans tous les journaux.

— Je n'y ai pas prêté attention, répondit Elaine. Que s'est-il passé ?

— Il a été tué, dit Sam. On l'emmenait à l'aéroport pour qu'il rentre chez lui, et il y a eu un accident. Il a été tué juste comme ça. (Il fit claquer son pouce contre son médius.) Comme une ampoule qui s'éteint.

— Comme c'est triste, dit Hermione.

Elle regarda Elaine et son visage se plissa. Cette expression déconcerta Elaine, puis – avec ce même choc qu'elle avait ressenti dans le bureau de Chimes quand elle avait découvert qu'elle était en larmes – elle se rendit compte qu'elle souriait.

Ainsi, le navigateur était mort.

Quand la réception prit fin le samedi à l'aube – quand on en eut

fini avec les embrassades et qu'elle se retrouva chez elle –, elle repensa à l'interview de Maybury qu'elle avait entendue, revoyant son visage cuit par le soleil et ses yeux délavés par le désespoir dans lequel il avait failli se perdre, songeant au mélange de détachement et de léger embarras avec lequel il avait raconté l'histoire de son passager clandestin. Et, bien sûr, aux derniers mots qu'il avait prononcés, lorsqu'on avait insisté pour qu'il identifie l'inconnu.

— La Mort, je suppose, avait-il dit.

Il avait eu raison.

Elle se réveilla fort tard dans la matinée du samedi, sans la gueule de bois qu'elle avait prévue. Il y avait une lettre de Mitch. Elle ne l'ouvrit pas, mais la posa sur le rebord de la cheminée dans l'attente d'un moment de libre plus tard dans la journée. La première neige de l'hiver planait dans le vent, bien que le temps fût trop humide pour qu'elle ait posé sa marque sur les rues. La température était pourtant assez basse, à en juger par le rictus sur le visage des passants. Elle se sentait cependant étrangement insensible au froid. Bien qu'elle n'ait pas allumé le chauffage dans son appartement, elle se promenait simplement vêtue d'une robe de chambre et pieds nus, comme si un feu avait brûlé dans son ventre.

Après avoir bu un café, elle alla se laver. Il y avait une boule de cheveux dans le lavabo ; elle la récupéra et la jeta dans les cabinets, puis retourna près du miroir. Depuis qu'on lui avait ôté ses pansements, elle avait soigneusement évité d'examiner son corps, mais aujourd'hui, sa réticence et sa vanité semblaient s'être évanouies. Elle enleva sa robe de chambre et se regarda d'un œil critique.

Elle fut fort contente de ce qu'elle vit. Ses seins étaient ronds et leurs aréoles sombres, sa peau avait un lustre agréable, sa toison pubienne avait repoussé et était plus luxuriante que jamais. Les cicatrices elles-mêmes paraissaient et étaient toujours tendres, mais ses yeux interprétèrent leur lividité comme un signe des ambitions de son con, comme si, d'un jour à l'autre, son sexe allait subitement s'étendre de l'anus au nombril (et peut-être au-delà) pour l'épanouir ; pour la rendre terrible.

Il était sûrement paradoxal que ce soit seulement à présent, après que les chirurgiens l'eurent vidée, qu'elle se sente si mûre, si resplendissante. Elle resta une bonne demi-heure à s'admirer devant le miroir, laissant dériver ses pensées. Finalement, elle retourna à sa corvée de toilette. Cela fait, elle revint dans le salon, toujours nue. Elle n'avait aucun désir de se dissimuler ; bien au contraire. Ce ne fut qu'à grand-peine qu'elle se persuada de ne pas aller poser un pied dans la neige afin d'offrir à la rue un souvenir inoubliable de son existence.

Elle se dirigea vers la fenêtre, l'esprit rempli d'une douzaine d'idées aussi folles. La neige s'était épaissie. À travers le rideau de flocons,

elle aperçut un mouvement dans l'allée située entre les deux immeubles d'en face. Quelqu'un était là, en train de l'observer, bien qu'elle ne puisse pas savoir qui. Cela lui était égal. Elle fit de son mieux pour voir le voyeur, se demandant s'il aurait le courage de se montrer, mais il n'en fit rien.

Elle resta au même endroit durant plusieurs minutes avant de se rendre compte que sa hardiesse l'avait effarouché. Déçue, elle marcha jusqu'à sa chambre et s'habilla. Il était temps qu'elle aille se chercher quelque chose à manger ; elle ressentait cette faim à présent familière. Le frigo était pratiquement vide. Il fallait qu'elle sorte et fasse des provisions pour le week-end.

Le supermarché était une vraie foire, surtout le samedi, mais elle était d'humeur bien trop allègre pour être déprimée par les foules à travers lesquelles elle devait se frayer un passage. Aujourd'hui, elle trouvait même un certain plaisir dans ces scènes de consommation effrénée ; dans les caddies et les sacs pleins à craquer de victuailles, et dans les enfants aux yeux avides quand ils s'approchaient des confiseries, puis envahis de larmes quand on les leur refusait, et dans les épouses soupesant les mérites d'un gigot de mouton tandis que leurs maris observaient les vendeuses avec un œil non moins calculateur.

Elle acheta deux fois plus de nourriture pour le week-end qu'elle ne l'aurait fait en temps normal, l'appétit aiguisé par les odeurs qui émanaient des étals de boucherie et de charcuterie fine. Quand elle atteignit son immeuble, elle tremblait presque d'impatience à l'idée de se nourrir. Alors qu'elle posait ses sacs sur le seuil et fouillait ses poches à la recherche de sa clé, elle entendit une portière claquer derrière elle.

— Elaine ?

C'était Hermione. Le vin rouge qu'elle avait consommé la veille l'avait rendue terne et bouffie.

— Est-ce que tu te sens bien ? demanda Elaine.

— C'est à toi qu'il faut le demander, affirma Hermione.

— Oui, ça va. Pourquoi donc ?

Hermione lui adressa un regard plein de lassitude.

— Sonja est clouée au lit par ce qui ressemble à une intoxication alimentaire, et Reuben aussi. Je suis venue voir si tu te portais bien.

— Comme je te l'ai dit, ça va.

— Je ne comprends pas.

— Et Nellwyn et Sam ?

— Ça ne répond pas chez eux. Mais Reuben est vraiment mal en point. On l'a emmené à l'hôpital pour lui faire passer des tests.

— Tu veux entrer boire une tasse de café ?

— Non, merci, il faut que je retourne voir Sonja. Ça m'embêtait de

te savoir toute seule, au cas où tu aurais attrapé quelque chose toi aussi.

Elaine sourit.

— Tu es un ange, dit-elle, et elle embrassa Hermione sur la joue.

Ce geste sembla surprendre l'autre femme. Pour une raison inconnue, elle fit un pas en arrière après qu'Elaine l'eut embrassée, lui jetant un regard vaguement étonné.

— Il faut... Il faut que j'y aille, dit-elle, gardant le visage figé comme s'il allait la trahir.

— Je t'appellerai plus tard dans la journée, dit Elaine, pour prendre de leurs nouvelles à tous.

— Bien.

Hermione se tourna et traversa le trottoir jusqu'à sa voiture. Bien qu'elle ait tenté de dissimuler son geste, Elaine la vit porter une main à sa joue, là où elle avait été embrassée, et se gratter, comme si elle avait voulu faire disparaître ce contact.

Ce n'était pas la saison des mouches, mais celles qui avaient survécu à la récente offensive du froid bourdonnaient dans la cuisine lorsque Elaine sélectionna parmi ses achats du pain, du jambon fumé et un saucisson à l'ail, et s'assit pour manger. Elle était affamée. En moins de cinq minutes, elle avait dévoré la charcuterie et sensiblement entamé le pain, et sa faim était à peine apaisée. Se décidant pour un dessert de fromage et de figues, elle repensa à l'omelette minable qu'elle avait été incapable de finir après sa consultation à l'hôpital. Ce souvenir en évoqua d'autres ; l'omelette, la fumée, la place, Kavanagh et sa récente visite à l'église, et en repensant à cet endroit, elle fut prise d'un soudain désir de le voir une dernière fois, avant qu'il ne soit entièrement détruit. Il était sans doute déjà trop tard. Les corps auraient été empaquetés et évacués, la crypte décontaminée et récurée ; les murs ne seraient plus que des gravats. Mais elle savait qu'elle ne serait pas satisfaite tant qu'elle ne l'aurait pas vu de ses yeux.

Même après un repas qui l'aurait écœurée par *son* excès quelques jours auparavant, elle se sentait la tête légère lorsqu'elle se dirigea vers l'église de Tous-les-Saints ; presque comme si elle avait été ivre. Non pas cette ivresse larmoyante dont elle avait fait l'expérience avec Mitch, mais une euphorie qui lui donnait l'impression d'être quasiment invulnérable, comme si elle venait enfin de localiser une partie d'elle-même, brillante et incorruptible, qui l'empêcherait de succomber à quelque mal que ce soit.

Elle s'était préparée à trouver l'église de Tous-les-Saints en ruine, mais tel n'était pas le cas. L'édifice était toujours debout, ses murs étaient intacts, ses poutres divisaient toujours le ciel. Peut-être était-il lui aussi indestructible, songea-t-elle ; peut-être elle et lui étaient-ils

des jumeaux immortels. Ce soupçon fut renforcé par le troupeau d'ouailles fraîchement attirées par l'église. La garde avait triplé depuis sa dernière visite, et la toile goudronnée qui avait dissimulé l'entrée de l'église était à présent une immense tente, supportée par un échafaudage qui recouvrait entièrement le flanc de l'édifice. Les enfants de chœur, qui se tenaient à proximité de la tente, portaient des masques et des gants ; les grands prêtres – les rares élus à qui l'on permettait de pénétrer dans le Saint des Saints – étaient entièrement revêtus de tenues protectrices.

Elle observa la scène depuis le cordon : les signes et les genuflexions des dévots ; le chapelet d'hommes en tenue qui émergeaient de derrière le voile ; la fine écume qui s'échappait des fumigateurs pour emplir l'air comme de l'encens.

Un autre badaud interrogeait un des policiers.

— Pourquoi ces tenues ?

— En cas de contagion, fut la réponse.

— Après toutes ces années ?

— Ils ne savent pas ce qu'il y a là-dedans.

— Les maladies ne sont pas éternelles, n'est-ce pas ?

— C'était une fosse commune pour les victimes de la peste, dit le policier. Ils prennent leurs précautions, c'est tout.

Elaine écoutait le dialogue et l'envie de parler lui démangeait la langue. Il lui aurait suffi de quelques mots pour leur épargner la peine qu'ils se donnaient. Après tout, elle était une preuve vivante de l'absence de virulence de la peste qui avait anéanti les familles enfouies dans la crypte. Elle avait respiré cet air, elle avait touché cette chair pourrissante et elle se sentait à présent plus en forme qu'elle ne l'avait été depuis des années. Mais ils ne la remercieraient pas de cette révélation, n'est-ce pas ? Ils étaient trop absorbés par leur rituel ; peut-être même excités par la découverte de telles horreurs, leur agitation encore accrue par la possibilité que cette mort soit encore vivante. Elle n'avait aucune envie de gâcher leur enthousiasme en leur portant la bonne nouvelle de sa santé retrouvée.

Au lieu de cela, elle tourna le dos aux prêtres et à leurs rites, au parfum de l'encens dans l'air, et s'éloigna de la place. Lorsqu'elle leva la tête, elle aperçut une silhouette familière qui l'observait depuis le coin d'une rue adjacente. Il se détourna quand elle le vit, mais c'était sans aucun doute Kavanagh. Elle l'appela et se dirigea vers le coin de la rue, mais il s'éloignait d'elle à grands pas, la tête baissée. Elle l'appela de nouveau, et il se retourna cette fois-ci – une expression de surprise visiblement feinte plaquée sur son visage – et revint sur ses pas pour la saluer.

— Vous avez entendu ce qu'ils ont trouvé ? lui demanda-t-elle.

— Oh oui, répondit-il.

En dépit de la familiarité qui avait été la leur, elle se souvint de la première impression qu'elle avait eue de lui : qu'il s'agissait d'un homme peu habitué aux sentiments.

— Vous n'aurez jamais vos dalles, à présent, dit-elle.

— Je suppose que non, répondit-il, guère affecté par cette perte.

Elle voulait lui dire qu'elle avait vu la fosse commune de ses propres yeux, espérant que cette nouvelle ferait naître une lueur sur son visage, mais ce coin de rue éclairé par le soleil était peu propice à ce genre de conversation. De plus, on aurait presque dit qu'il le savait déjà. Il la regardait de façon si bizarre, la chaleur de leur précédente rencontre avait complètement disparu.

— Pourquoi êtes-vous revenue ? lui demanda-t-il.

— Juste pour voir, répondit-elle.

— Je suis flatté.

— Flatté ?

— Que mon enthousiasme pour les mausolées soit contagieux.

Il l'observait toujours, et lorsqu'elle lui retourna son regard, elle prit conscience de la froideur absolue de ses yeux, de leur parfaite brillance. Ils auraient pu être de verre, pensa-t-elle ; et sa peau un masque collé comme une cagoule sur la subtile architecture de son crâne.

— Il faut que je me sauve, dit-elle.

— Le travail ou le plaisir ?

— Ni l'un ni l'autre, lui dit-elle. Un ou deux de mes amis sont malades.

— Ah.

Elle avait l'impression qu'il souhaitait se trouver loin d'elle ; que ce n'était que la peur du ridicule qui l'empêchait de s'enfuir.

— Peut-être vous reverrai-je, dit-elle. Une autre fois.

— J'en suis sûr, dit-il, profitant de l'occasion et battant en retraite le long de la rue. Et... mon meilleur souvenir à vos amis.

Même si elle avait voulu transmettre les vœux de Kavanagh à Reuben et à Sonja, elle en aurait été incapable. Hermione ne répondait pas au téléphone, ni personne d'autre d'ailleurs. Elle ne réussit qu'à laisser un message sur le répondeur de Reuben.

L'insouciance qu'elle avait ressentie durant la matinée se développa pour devenir un état semi-onirique lorsque l'après-midi toucha à sa fin. Elle mangea de nouveau, mais le festin qu'elle fit s'avéra impuissant à ramener au bercail son esprit en cavale. Elle se sentait merveilleusement bien ; cette sensation d'inviolabilité qui s'était emparée d'elle était toujours intacte. Mais de temps en temps, au fil de la journée, elle se retrouvait debout sur le seuil d'une pièce sans savoir pourquoi elle était là ; ou en train d'observer la lumière disparaître dans la rue sans être tout à fait certaine de savoir si elle

était observatrice ou observée. Elle était cependant heureuse en sa propre compagnie, aussi heureuse que les mouches. Elles bourdonnaient autour d'elle-même après la tombée du soir.

Vers dix-neuf heures, elle entendit une voiture se garer devant son immeuble, et sa sonnette retentit. Elle alla jusqu'à la porte de son appartement, mais ne put trouver en elle la curiosité qui lui aurait permis de l'ouvrir, d'aller jusqu'au hall et de faire entrer les visiteurs. C'était encore Hermione, probablement, et elle n'avait aucun appétit pour sa sinistre conversation. Ne souhaitait en fait aucune compagnie, sinon celle des mouches.

Les visiteurs appuyèrent sur la sonnette avec insistance ; plus ils insistaient, plus elle était résolue à ne pas leur répondre. Elle se faufila le long du mur près de la porte de son appartement et écouta le dialogue étouffé qui avait lieu sur les marches. Ce n'était pas Hermione ; ce n'était personne de sa connaissance. Puis ils se mirent à appuyer systématiquement sur toutes les sonnettes de l'immeuble, jusqu'à ce que Mr. Prudhoe descende du dernier étage en marmonnant dans sa barbe en chemin et leur ouvre la porte. De la conversation qui s'ensuivit, elle ne saisit pas grand-chose, sinon l'urgence de leur démarche, mais son esprit en déroute n'était pas apte à se concentrer sur les détails. Ils persuadèrent Prudhoe de les laisser entrer dans le hall. Ils s'approchèrent de la porte de son appartement et se mirent à taper dessus en criant son nom. Elle ne répondit pas. Ils tapèrent de plus belle, échangeant des commentaires frustrés. Elle se demanda s'ils pouvaient l'entendre sourire dans l'obscurité. Finalement – après un dernier échange avec Prudhoe –, ils la laissèrent à elle-même.

Elle ne savait pas combien de temps elle était restée accroupie à côté de la porte, mais quand elle se releva, ses membres inférieurs étaient totalement engourdis, et elle avait faim. Elle mangea avec voracité, finissant à peu près tout ce qu'elle avait acheté le matin. Les mouches semblaient avoir procréé durant les heures qui s'étaient écoulées ; elles rampaient sur la table et grouillaient sur les reliefs de son repas. Elle les laissa manger. Elles aussi devaient vivre leur vie.

Finalement, elle décida d'aller prendre l'air. Mais à peine avait-elle franchi le seuil de son appartement que le vigilant Mr. Prudhoe apparaissait au sommet de l'escalier pour l'appeler.

— Miss Rider. Attendez quelques instants. J'ai un message pour vous.

Elle envisagea de lui fermer la porte au nez, mais elle savait qu'il n'aurait de cesse qu'il lui eût transmis son communiqué. Il descendit les marches en hâte – Cassandre en charentaises.

— Il y avait des policiers tout à l'heure, annonça-t-il avant même d'avoir atteint la dernière marche, ils vous cherchaient.

— Oh, dit-elle. Est-ce qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient ?

— Ils veulent vous parler. C'est *urgent*. Deux de vos amis...

— Quoi donc ?

— Ils sont morts, dit-il. Cet après-midi. Ils ont eu une sorte de maladie.

Il tenait une feuille de papier à la main. Il entreprit de la lui donner, la lâchant un instant avant qu'elle ne l'ait saisie.

— Ils vous ont laissé un numéro où les joindre, dit-il. Vous devez les contacter dès que possible.

Une fois son message transmis, il se retira aussitôt en grimpant l'escalier.

Elaine examina la feuille de papier, sur laquelle était gribouillé un numéro. Quand elle eut fini de lire ses sept chiffres, Prudhoe avait disparu.

Elle retourna dans son appartement. Pour une raison inconnue, elle ne pensait pas à Reuben ni à Sonja – qu'elle ne reverrait apparemment jamais –, mais au navigateur, à Maybury, qui avait aperçu la Mort et qui ne lui avait échappé que pour la voir le suivre comme un chien loyal, attendant son heure pour bondir sur lui et lui lécher le visage. Elle s'assit à côté du téléphone et regarda les chiffres sur la feuille de papier, puis les doigts qui tenaient la feuille et la main qui tenait les doigts. Ces organes si innocents qui pendaient au bout de ses bras étaient-ils à présent meurtriers ? Était-ce cela que les policiers étaient venus lui dire ? Que la mort de ses amis était *son* œuvre ? En ce cas, sur combien d'autres personnes ses mains et son souffle s'étaient-ils posés durant les jours qui s'étaient écoulés depuis son éducation pestilentielle au cœur de la crypte ? Dans la rue, dans l'autobus, dans le supermarché ; durant son travail, durant ses loisirs. Elle pensa à Bernice, gisant sur le sol des toilettes, et à Hermione, frottant la joue sur laquelle on l'avait embrassée comme si elle avait su qu'on venait de lui transmettre un fléau. Et soudain elle *sut*, sut du fond de ses entrailles que les soupçons de ses poursuivants étaient fondés, et que durant tous ces jours de rêves, elle avait nourri en son sein un enfant mortel. D'où sa faim ; d'où l'aura de jouissance qui l'enveloppait.

Elle reposa la note et resta assise dans la pénombre, essayant de déterminer avec précision l'endroit de son corps où se nichait la peste. Était-elle au bout de ses doigts ? dans son ventre ? dans ses yeux ? Nulle part, et partout. Sa première supposition était erronée. Ce n'était pas du tout un enfant : elle ne la portait pas dans une cellule particulière. Elle était *partout*. Elles étaient toutes deux synonymes. En conséquence, il serait impossible de procéder à une ablation de l'organe incriminé, comme on lui avait enlevé ses tumeurs et ce qu'elles avaient dévoré. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'on lui permettrait d'échapper à leur sollicitude. Ils étaient venus à sa recherche, n'est-ce pas, pour la ramener au sein de leurs pièces

stériles, pour lui confisquer ses opinions et sa dignité, pour faire d'elle le simple réceptacle de leurs investigations. Cette pensée la révolta ; elle préférerait mourir comme était morte la femme aux cheveux châains dans la crypte, gisant en proie au supplice, plutôt que de se soumettre une nouvelle fois à eux. Elle déchira la feuille de papier et en laissa choir les morceaux.

Il était de toute façon trop tard pour trouver une solution. Les déménageurs avaient ouvert la porte et trouvé la Mort en train de les attendre de l'autre côté, impatiente de revoir la lumière du jour. Elle était son agent, et la Mort – en sa sagesse – lui avait accordé l'immunité ; lui avait donné la force et l'extase des rêves ; avait chassé sa peur. Elle, en retour, avait répandu sa parole, et on ne pouvait rien faire contre son œuvre : plus maintenant. Les douzaines, les centaines peut-être, de personnes qu'elle avait contaminées durant ces derniers jours étaient revenues à leurs familles et à leurs amis, avaient regagné leurs lieux de travail et leurs lieux de loisir, et avaient répandu la parole à leur tour. Elles avaient transmis sa promesse fatale à leurs enfants lorsqu'elles les avaient mis au lit, à leurs compagnes et à leurs compagnons durant l'acte d'amour. Les prêtres l'avaient sans aucun doute donnée avec la communion ; les commerçants en rendant la monnaie sur un billet de cinq livres.

Tandis qu'elle réfléchissait à cela – à cette maladie qui se propageait comme un feu de forêt –, la sonnette retentit de nouveau. Ils étaient revenus la chercher. Et, comme auparavant, ils appuyaient sur toutes les autres sonnettes de l'immeuble. Elle entendait Prudhoe descendre au rez-de-chaussée. Cette fois-ci, il saurait qu'elle se trouvait chez elle. Il allait le leur dire. Ils allaient frapper à sa porte, et quand elle refuserait de leur répondre...

Lorsque Prudhoe ouvrit la porte de devant, elle ouvrit celle de derrière. Lorsqu'elle se glissa dans la cour, elle entendit des voix devant sa porte, suivies de coups et de sommations. Elle ouvrit le verrou du portail et s'enfuit dans les ténèbres d'une ruelle. Elle était déjà hors de portée de voix quand ils finirent d'enfoncer la porte.

Elle voulait par-dessus tout retourner à l'église de Tous-les-Saints, mais elle savait qu'une telle initiative ne pourrait qu'entraîner son arrestation. Ils s'attendraient sûrement qu'elle prenne cette route, comptant sur son adhésion à la cause première. Mais elle voulait voir de nouveau le visage de la Mort, maintenant plus que jamais. Parler avec elle. Débattre de sa stratégie. De *leur* stratégie. Lui demander pourquoi elle l'avait choisie.

Elle émergea de la ruelle et observa l'agitation devant son immeuble depuis le coin de la rue. Cette fois-ci, il y avait plus de deux hommes ; elle en compta au moins quatre, qui entraient et sortaient de l'immeuble. Qu'étaient-ils en train de faire ? Ils fouillaient dans ses

sous-vêtements et dans ses lettres d'amour, fort probablement, examinaient les draps de son lit à la recherche de ses poils, et le miroir en quête de son reflet. Mais même s'ils mettaient l'appartement sens dessus dessous, même s'ils examinaient chaque empreinte, ils ne trouveraient jamais les indices qu'ils cherchaient. Qu'ils cherchent. L'amante s'était échappée. Seules restaient les taches de ses larmes, et les mouches agglutinées sur les ampoules qui chantaient ses louanges.

Le ciel nocturne était rempli d'étoiles, mais alors qu'elle se dirigeait vers le centre de la ville, la lueur des guirlandes de Noël jetées sur les arbres et sur les immeubles éclipsait la leur. La plupart des magasins étaient fermés à cette heure de la nuit, mais un grand nombre de passants s'attardaient encore sur les trottoirs pour faire du lèche-vitrines. Elle se fatigua cependant bien vite des décorations, des boules et des mannequins, et quitta l'artère dans laquelle elle marchait pour entrer dans des rues plus étroites. Elles étaient bien plus sombres, ce qui convenait parfaitement à son esprit préoccupé d'abstraction. Le bruit de la musique et celui des rires s'échappaient des portes des bars ; une querelle éclata dans une salle de jeu : on échangea des coups ; sur un pas de porte, deux amants enfrenaient les bonnes manières ; sur un autre, un homme pissait avec l'enthousiasme d'un cheval.

Ce ne fut qu'à ce moment-là, dans la tranquillité toute relative de ce quartier mal fréquenté, qu'elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule. Des pas la suivaient, gardant une distance prudente mais ne restant jamais très loin. Ses poursuivants l'avaient-ils rattrapée ? Étaient-ils en train de la cerner en ce moment même, se préparant à l'emporter dans leurs cloîtres ? En ce cas, fuir ne servirait qu'à retarder l'inévitable. Mieux valait les affronter tout de suite, et les mettre au défi de s'exposer à sa contamination. Elle se glissa dans une cachette et écouta les bruits de pas qui s'approchaient, puis s'avança vers eux.

Ce n'était pas la police, mais Kavanagh. Le choc qu'elle ressentit initialement fut presque immédiatement remplacé par une soudaine compréhension de la *raison* pour laquelle il l'avait suivie. Elle l'observa. Sa peau était si étirée sur son crâne qu'elle voyait luire ses os à la lumière lugubre. Comment, lui demanda son esprit tourbillonnant, ne l'avait-elle pas reconnu tout de suite ? Comment n'avait-elle pas compris, lors de leur première rencontre, quand il avait parlé des morts et de leur charme, qu'il parlait en tant que leur Créateur ?

— Je vous ai suivie, dit-il.

— Depuis chez moi ?

Il hocha la tête.

— Que vous ont-ils dit ? lui demanda-t-il. Les policiers. Qu'est-ce

qu'ils ont dit ?

— Rien que je n'aie déjà deviné, répondit-elle.

— Vous saviez ?

— D'une certaine façon. Je devais le savoir, au fond de mon cœur.

Vous vous rappelez notre première conversation ?

Il murmura que oui.

— Ce que vous avez dit au sujet de la Mort. Quel égoïsme !

Il sourit en silence, montrant davantage ses os.

— Oui, dit-il. Que devez-vous penser de moi ?

— Cela avait un sens pour moi, même à ce moment-là. Je n'ai pas su tout de suite pourquoi. Je ne savais pas ce que l'avenir m'apporterait...

— Que vous apporte-t-il ? s'enquit-il avec douceur.

Elle haussa les épaules.

— La Mort m'a attendue pendant tout ce temps-là, n'est-ce pas ?

— Oh oui, dit-il, heureux de voir qu'elle comprenait ce qu'il y avait entre eux.

Il fit un pas vers elle et leva la main pour caresser son visage.

— Vous êtes remarquable, dit-il.

— Pas vraiment.

— Mais rester si impassible. Si froide.

— Qu'y a-t-il à redouter ? dit-elle.

Il lui caressa la joue. Elle s'attendait presque à voir tomber sa cagoule de chair et à voir jaillir les billes qui jouaient dans ses orbites. Mais il garda son déguisement intact, par souci des apparences.

— Je vous désire, lui dit-il.

— Oui, dit-elle.

Bien sûr. Chacune de ses paroles l'avait proclamé depuis le début, mais elle n'avait pas eu assez d'intelligence pour le comprendre. Toute histoire d'amour était – à la fin – une histoire de mort ; c'était ce qu'affirmaient les poètes. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans le cas contraire ?

Ils ne pouvaient pas aller chez lui ; les policiers y seraient aussi, lui dit-il, car ils devaient être au courant de leur amour. Et, bien sûr, ils ne pouvaient pas revenir dans son appartement. Ils trouvèrent donc un petit hôtel non loin de là et y prirent une chambre. À peine entré dans l'ascenseur miteux, il prit la liberté de lui caresser les cheveux, et ensuite, voyant qu'elle était consentante, posa une main sur son sein.

La chambre était pauvrement meublée, mais l'éclat coloré d'un arbre de Noël planté sur le trottoir lui conférait un certain charme. Son amant ne la quitta pas des yeux un seul instant, comme s'il s'était attendu à la voir faire demi-tour et prendre la fuite au moindre signe d'impolitesse de sa part. Il n'avait pas besoin de se faire de souci ; la façon dont il la traita était au-dessus de tout reproche. Ses baisers

étaient insistants mais pas étouffants ; s'il fit preuve d'une certaine maladresse en la déshabillant (plaisante petite touche d'humanité, pensa-t-elle), ses gestes étaient néanmoins un modèle de finesse et de douce solennité.

Elle fut surprise de constater qu'il ignorait l'existence de sa cicatrice, mais c'était parce qu'elle avait cru que leur intimité avait pris naissance sur la table d'opération, quand elle s'était par deux fois blottie dans ses bras, pour s'en voir arrachée par la brutale insistance des chirurgiens. Mais peut-être, n'étant pas sentimental, avait-il oublié cette première rencontre. Quelle qu'en fût la raison, il eut l'air troublé quand il lui eut ôté sa robe, et il y eut un moment de flottement durant lequel elle crut qu'il allait la rejeter. Mais cet instant passa, et il se baissait à présent vers son abdomen et faisait courir ses doigts sur la cicatrice.

— Elle est merveilleuse, dit-il.

Elle était heureuse.

— J'ai failli mourir sous anesthésie, lui dit-elle.

— Quel gaspillage cela aurait été, dit-il, levant une main et caressant son sein.

Cela parut l'exciter, car sa voix était plus gutturale lorsqu'il reprit la parole.

— Que vous ont-ils dit ? lui demanda-t-il, déplaçant sa main jusqu'au creux délicat qui soulignait sa clavicule et la caressant à cet endroit.

Cela faisait plusieurs mois qu'elle n'avait pas été touchée, sinon par des mains désinfectées ; tant de délicatesse fit naître des frissons en elle. Elle était si absorbée par son plaisir qu'elle ne répondit pas à sa question. Il la posa de nouveau en se glissant entre ses jambes.

— Que vous ont-ils dit ?

À travers un voile d'anticipation, elle répondit :

— Ils m'ont laissé un numéro pour les rappeler. Pour me venir en aide...

— Mais vous n'avez pas voulu de leur aide ?

— Non, souffla-t-elle. Pourquoi en aurais-je voulu ?

Elle entr'aperçut son sourire, bien que ses yeux aient souhaité se clore entièrement. Son apparence n'éveillait aucune passion en elle ; en fait, il y avait beaucoup de choses dans son déguisement (ce nœud papillon absurde, par exemple) qu'elle trouvait ridicules. Les yeux fermés, cependant, elle parvenait à oublier ces détails mesquins ; elle pouvait lui ôter sa cagoule et l'imaginer pur. Quand elle pensa à lui ainsi, son esprit tourbillonna.

Il dégagea ses mains des siennes ; elle ouvrit les yeux. Il tripotait sa ceinture. À ce moment-là, quelqu'un poussa un cri dans la rue. Sa tête se tourna brusquement vers la fenêtre ; son corps se tendit. Elle fut

surprise par cette réaction soudaine.

— Ce n'est rien, dit-elle.

Il se pencha vers elle et posa une main sur sa gorge.

— Restez tranquille, ordonna-t-il.

Elle leva les yeux vers son visage. Il s'était mis à transpirer. Le dialogue dans la rue dura encore quelques minutes ; ce n'étaient que deux joueurs qui se séparaient. Il se rendait compte de son erreur à présent.

— J'ai cru entendre...

— Quoi donc ?

— ... J'ai cru les entendre prononcer mon nom.

— Comment l'auraient-ils fait ? demanda-t-elle doucement. Personne ne sait que nous sommes ici.

Il détourna les yeux de la fenêtre. Toute volonté l'avait quitté de façon abrupte ; après cet instant de terreur, ses traits s'étaient affaîssés. Il avait presque l'air stupide.

— Ils ont été tout près, dit-il. Mais ils ne m'ont jamais trouvé.

— Tout près ?

— En venant vous voir.

Il posa la tête sur ses seins.

— Si près, murmura-t-il.

Elle entendait les battements de son cœur dans sa tête.

— Mais je suis rapide, dit-il, et invisible.

Sa main descendit jusqu'à la cicatrice, et plus bas encore.

— Et toujours propre, ajouta-t-il.

Elle soupira quand il la caressa.

— Ils m'admirent pour cela, j'en suis sûr. Ne pensez-vous pas qu'ils doivent m'admirer ? D'être si propre ?

Elle repensa au chaos dans la crypte ; à son indignité, son désordre.

— Pas toujours..., dit-elle.

Il cessa de la caresser.

— Oh si, dit-il. Oh si. Je ne verse jamais le sang. C'est ma règle d'or. Ne *jamais* verser le sang.

Elle sourit devant sa vantardise. Elle allait lui parler à présent – même s'il était déjà au courant – de sa visite de l'église de Tous-les-Saints, et de son œuvre qu'elle y avait contemplée.

— Parfois, on ne peut pas s'empêcher de verser le sang, dit-elle. Je ne vous en fais pas reproche.

À ces mots, il se mit à trembler.

— Que vous ont-ils raconté sur moi ? Quels *mensonges* ?

— Rien, dit-elle, mystifiée par sa réaction. Qu'auraient-ils pu savoir ?

— Je suis un professionnel, lui dit-il, remontant une main jusqu'à son visage.

Elle le sentit de nouveau investi d'une mission. La gravité de son poids lorsqu'il se pressa contre elle.

— Je ne supporterai pas qu'ils mentent à mon sujet, dit-il. Je ne le supporterai pas.

Il souleva la tête de sa poitrine et la regarda.

— Tout ce que je fais, c'est faire taire le tambour, dit-il.

— Le tambour ?

— Je dois l'arrêter tout net. Comme ça.

Le flot de couleurs venu du sapin bariolait son visage, rouge un instant, puis jaune, et ensuite vert ; des teintes pures, comme dans une boîte de peinture pour enfant.

— Je ne supporterai pas qu'ils mentent à mon sujet, répéta-t-il. Qu'ils disent que je verse le sang.

— Ils ne m'ont rien dit, lui assura-t-elle.

Il avait définitivement renoncé à son oreiller et se déplaçait à présent pour l'étreindre. Ses mains en avaient fini avec la tendresse.

— Voulez-vous que je vous montre à quel point je suis propre ? dit-il. Avec quelle facilité j'arrête le tambour ?

Avant qu'elle ait pu lui répondre, les deux mains s'étaient refermées autour de son cou. Elle n'eut même pas le temps de pousser un hoquet, encore moins un cri. Ses pouces étaient pleins de savoir-faire ; ils trouvèrent sa trachée et la pressèrent. Elle entendit le tambour accélérer le rythme dans ses oreilles.

— C'est rapide, et propre, lui disait-il, les couleurs l'éclairant toujours dans leur séquence immuable.

Rouge, jaune, vert ; rouge, jaune, vert.

Il y avait une erreur, elle le savait ; un terrible malentendu qu'elle ne parvenait pas tout à fait à appréhender. Elle lutta pour trouver un sens à ce qui lui arrivait.

— Je ne comprends pas, essaya-t-elle de lui dire, mais son larynx meurtri ne réussit à produire qu'un gargouillis.

— Trop tard pour les excuses, dit-il en secouant la tête. Vous êtes venue à moi, vous vous rappelez ? Vous voulez que le tambour s'arrête. Sinon, pourquoi seriez-vous venue ?

La pression de ses doigts se fit plus forte. Elle eut la sensation que son visage se gonflait ; que son sang bouillonnait et se préparait à jaillir de ses yeux.

— Ne voyez-vous pas qu'ils sont venus vous prévenir de vous méfier de moi ? dit-il, plissant le front sous l'effort. Ils sont venus vous séduire et vous éloigner de moi en vous disant que je versais le sang.

— Non.

Elle réussit à émettre cette syllabe en poussant son dernier souffle, mais il ne fit qu'appuyer plus fort pour étouffer sa dénégation.

Le tambour émettait à présent un bruit assourdissant ; bien que la

bouche de Kavanagh fût toujours en train de s'ouvrir et de se fermer, elle ne pouvait plus entendre ce qu'il lui disait. Cela n'avait que peu d'importance. Elle avait compris à présent qu'il n'était pas la Mort ; qu'il n'était pas le gardien aux os immaculés qu'elle avait attendu. Poussée par son enthousiasme, elle s'était livrée aux mains d'un banal assassin, d'un Caïn des rues. Elle voulait lui cracher son mépris au visage, mais sa conscience l'abandonnait ; la chambre, les couleurs, le visage battaient au rythme du tambour. Et puis tout s'arrêta.

Elle baissa les yeux vers le lit. Son corps était étalé sur le matelas. Une main désespérée avait agrippé le drap et l'agrippait encore, bien qu'il n'y eût plus aucune vie en elle. Sa langue était pendante, il y avait de la salive sur ses lèvres bleues. Mais (comme il l'avait promis) il n'y avait pas de sang.

Elle flottait, sa présence était impuissante à faire naître ne fût-ce qu'une brise dans les toiles d'araignées qui peuplaient ce coin du plafond, et observait Kavanagh accomplir le rituel de son crime. Il se penchait sur le corps, murmurant à son oreille tout en le disposant sur les draps entortillés. Puis il se déboutonna et dévoila cet os dont l'inflammation est la forme la plus sincère de la flatterie. Le spectacle qui suivit fut comique tant il était dénué de grâce ; tout comme son propre corps était comique, avec ses cicatrices et ses endroits flétris et rongés par l'âge. Elle observa ses tentatives pataudes d'accouplement avec un certain détachement. Ses fesses étaient pâles et portaient les marques laissées par ses sous-vêtements ; leurs mouvements lui firent penser à un jouet mécanique.

Il l'embrassa tout en la besognant, et avala la pestilence avec sa salive ; ses mains quittèrent le corps encore moite de ses cellules contagieuses. Il ne savait rien de tout cela, bien sûr. Il n'avait aucune conscience de la corruption qu'il étreignait et qu'il absorbait en lui à chaque poussée triviale.

Enfin, il en eut fini. Il n'y eut aucun hoquet, aucun cri. Il cessa tout simplement son mouvement de métronome et s'écarta d'elle, s'essuya avec le drap et se reboutonna.

Des guides appelaient Elaine. Elle avait un voyage à faire, et de vieux amis à retrouver. Mais elle ne voulait pas partir ; du moins pas encore. Elle fit déplacer le véhicule de son esprit pour lui faire prendre un nouveau point de vue, là où elle pourrait mieux observer le visage de Kavanagh. Sa vision, ou un des sens que lui conférait sa nouvelle condition, perçut clairement que sa chair était peinte sur une toile de muscles, et eut conscience des os qui brillaient sous ce réseau complexe. Ah, les os. Il n'était pas la Mort, bien sûr ; et pourtant, il l'était. Il avait son visage, n'est-ce pas ? Et un jour, béni par la décomposition, il le révélerait. Quel dommage que ces morceaux de chair viennent s'interposer entre l'œil et ce visage.

— Viens, insistaient les voix.

Elle savait qu'elle ne pourrait pas ignorer leur appel plus longtemps. En fait, elle croyait reconnaître certaines d'entre elles.

— *Un instant*, supplia-t-elle, *rien qu'un instant encore*.

Kavanagh avait fini de s'affairer sur le lieu du crime. Il vérifia son apparence dans le miroir de la garde-robe, puis marcha jusqu'à la porte. Elle le suivit, intriguée par la totale banalité de son expression. Il se glissa sur le palier silencieux, puis le long de l'escalier, attendant durant quelques instants que le portier de nuit soit occupé avant de regagner la rue, et la liberté.

Était-ce l'aube qui bariolait le ciel, ou les lumières ? Peut-être l'avait-elle observé depuis le plafond plus longtemps qu'elle ne l'avait cru – les heures duraient peut-être des instants dans la condition qui était à présent la sienne.

Elle finit par être récompensée de sa patience, lorsqu'une expression qu'elle reconnut traversa le visage de Kavanagh. La faim ! L'homme était affamé. Il ne mourrait pas de la peste, pas plus qu'elle. Sa présence luisait en lui – donnait un nouveau lustre à sa peau, et de nouvelles exigences à son ventre.

Il était venu à elle, minable assassin, et la quittait à présent, incarnation de la Mort. Elle éclata de rire en découvrant la prophétie qu'elle avait accomplie sans le savoir. L'espace d'un instant, son pas se ralentit, comme s'il l'avait entendue. Mais non ; c'était le tambour qu'il écoutait, battant plus fort que jamais dans son oreille et réclamant de lui, alors même qu'il avançait, une nouvelle et meurtrière vigueur dans chacun de ses pas.

Le sang des exploiters

Locke leva les yeux vers les arbres. Le vent courait dans leurs frondaisons et le vacarme de leurs branches alourdies ressemblait au bruit du fleuve en colère. Une mascarade parmi tant d'autres. Quand il avait pénétré dans la jungle pour la première fois, il avait été émerveillé par le fourmillement des bêtes et des fleurs, par ce défilé incessant de vies de toute sorte. Mais il avait fini par apprendre. Cette diversité grouillante n'était qu'une façade ; la jungle prétendait être un jardin conçu sans le moindre sens artistique. C'était faux. Là où un observateur non prévenu n'aurait vu qu'un spectacle brillant de splendeurs naturelles, Locke percevait à présent l'œuvre d'une subtile conspiration, dans laquelle chaque chose reflétait autre chose. Les arbres, le fleuve ; une fleur, un oiseau. Sur l'aile d'un papillon, l'œil d'un singe ; sur le dos d'un lézard, le soleil sur les pierres. Une ronde incessante et vertigineuse d'imitations, une galerie des glaces qui confondait les gens et qui, avec le temps, ferait pourrir la raison elle-même. « Regardez-nous, pensa son cerveau embrumé par l'alcool, tandis qu'il se tenait debout avec les autres autour de la tombe de Cherrick, voyez comme nous aussi, nous jouons le jeu. Nous sommes bien vivants ; mais nous imitons les morts mieux que les morts eux-mêmes. » Le cadavre n'avait été qu'une gigantesque croûte quand on l'avait fourré dans un sac avant d'aller l'enfouir dans le misérable cimetière situé derrière la maison de Tetelman. Il s'y trouvait une demi-douzaine d'autres tombes. Tous des Européens, à en juger par les noms grossièrement gravés sur les croix de bois ; tués par les serpents, par la chaleur ou par la nostalgie.

Tetelman tenta de dire une brève prière en espagnol, mais le vacarme des arbres et le chahut des oiseaux, qui se hâtaient de regagner leurs nids avant la tombée de la nuit, rendaient ses paroles quasiment inaudibles. Il finit par renoncer, et tous regagnèrent la fraîcheur de la maison, où Stumpf était assis, immobile, en train de boire du cognac et de regarder avec des yeux déments la tache qui allait en s'assombrissant sur le sol.

Dehors, deux des Indiens à la solde de Tetelman enfouissaient à coups de pelle le sac contenant Cherrick, impatients d'en avoir fini avec cette corvée afin de pouvoir partir avant le crépuscule. Locke les observa depuis la fenêtre. Les deux fossoyeurs travaillaient en silence,

et quand ils eurent rempli le trou, ils se mirent à aplatir la terre avec la plante de leurs pieds, dure comme du cuir. Peu à peu, le bruit qu'ils produisaient acquit un certain rythme. Locke pensa que les deux hommes devaient s'être enivrés avec du mauvais whisky ; rares étaient les Indiens, selon son expérience, qui ne buvaient pas comme des trous. À présent, chancelant quelque peu, ils se mirent à danser sur la tombe de Cherrick.

— Locke ?

Locke se réveilla. Dans les ténèbres, une cigarette luisait. Lorsque le fumeur tira dessus, faisant brûler son bout avec plus d'intensité, les traits tirés de Stumpf émergèrent de la nuit.

— Locke ? Tu es réveillé ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je n'arrive pas à dormir, dit le masque. J'ai réfléchi. L'avion d'approvisionnement arrive de Santarém après-demain. On pourrait y être en quelques heures. Loin de tout ça.

— Bien sûr.

— Je veux dire, de façon permanente, dit Stumpf. Partir.

— Permanente ?

Stumpf alluma une nouvelle cigarette aux braises de la précédente avant de déclarer :

— Je ne crois pas au mauvais sort. Ne va pas penser Ça !

— Qui a parlé de mauvais sort ?

— Tu as vu le corps de Cherrick. Ce qui lui est arrivé...

— C'est cette maladie, dit Locke, comment s'appelle-t-elle ?... quand le sang ne coagule pas correctement ?

— L'hémophilie, répondit Stumpf. Il n'était pas hémophile et tu le sais aussi bien que moi. Je l'ai vu se couper et s'égratigner plusieurs douzaines de fois. Il en guérissait aussi bien que toi et moi.

Locke attrapa un moustique qui avait atterri sur sa poitrine et l'écrasa entre le pouce et l'index.

— D'accord. Alors, qu'est-ce qui l'a tué ?

— Tu as vu ses blessures mieux que moi, mais il me semblait que sa peau s'ouvrait dès qu'on la touchait.

— Ça ressemblait à ça, acquiesça Locke.

— Peut-être que c'est quelque chose qu'il a attrapé auprès des Indiens.

Locke vit où l'autre voulait en venir.

— Je n'en ai touché aucun, dit-il.

— Moi non plus. Mais lui, si, tu te rappelles ?

Locke se rappelait. Il n'était pas facile d'oublier de telles scènes, et pourtant il avait essayé.

— Seigneur..., dit-il à voix basse. Quelle foutue situation !

— Je retourne à Santarém. Je ne veux pas qu'ils s'en prennent à

moi.

— Ils n'en feront rien.

— Comment le sais-tu ? On a fait une connerie. On aurait pu les acheter. Les faire partir d'une autre façon.

— J'en doute. Tu as entendu ce qu'a dit Tetelman. Le territoire des ancêtres.

— Tu peux avoir ma part de terrain, dit Stumpf, je n'en veux pas.

— Tu es sérieux ? Tu te tires ?

— Je me sens dégueulasse. Nous sommes des exploiters, Locke.

— Ça te regarde.

— Je suis sérieux. Je ne suis pas comme toi. Je n'ai jamais eu assez d'estomac pour ce genre de truc. Est-ce que tu veux racheter ma part ?

— Ça dépend de ton prix.

— Ce que tu voudras me donner, ça m'est égal. Tout est à toi.

Une fois sa confession achevée, Stumpf regagna son lit et s'étendit dans l'obscurité pour finir sa cigarette. Il ferait bientôt jour. Une nouvelle aube dans la jungle : quelques instants précieux et bien trop brefs avant que le monde ne se remette à transpirer. Comme il *détestait* cet endroit ! Au moins, il n'avait touché aucun Indien ; n'avait même pas été à portée de leur souffle. Quelle que soit l'infection qu'ils avaient transmise à Cherrick, il n'en était sûrement pas atteint. Dans moins de quarante-huit heures, il partirait pour Santarém, et de là il gagnerait une ville, *n'importe quelle* ville, là où la tribu ne pourrait jamais le suivre. Il avait déjà fait pénitence, n'est-ce pas ? Il avait payé son avidité et son arrogance avec la pourriture qui se nichait dans son abdomen et les terreurs qu'il se savait à jamais incapable de chasser. Que ce châtiment suffise, pria-t-il, et, avant que les singes ne se mettent à saluer le jour, il avait plongé dans un sommeil d'exploiteur.

Un scarabée aux élytres dorés, prisonnier à l'intérieur de la moustiquaire de Stumpf, bourdonnait en décrivant des cercles de plus en plus petits, à la recherche d'une sortie. Il n'en trouva aucune. Finalement, épuisé par sa quête, il plana au-dessus de l'homme endormi, puis atterrit sur son front. Là, il se promena sur la peau et but à ses pores. Sous son sillage imperceptible, la peau de Stumpf s'ouvrit et se déchira en une myriade de minuscules blessures.

Ils étaient arrivés dans le village indien à midi ; le soleil était un oeil de basilic. Tout d'abord, ils avaient cru que l'endroit était désert. Locke et Cherrick s'étaient avancés dans l'enceinte, laissant Stumpf et sa dysenterie dans la Jeep, à l'abri de la chaleur. Ce fut Cherrick qui remarqua le premier la présence de l'enfant. Un garçonnet de quatre ou cinq ans, au ventre gonflé par la malnutrition, au visage bariolé de cette teinture végétale qu'on appelait *Yurucu*, s'était glissé hors de sa cachette, poussé par la curiosité, afin d'observer les deux intrus.

Cherrick s'immobilisa ; Locke fit de même. Un par un, sortant des huttes et de l'abri des arbres qui entouraient l'enceinte, les membres de la tribu firent leur apparition et, comme le petit garçon, se mirent à détailler les nouveaux venus. S'il y avait le moindre signe de sentiment sur leurs visages larges aux nez épatés, Locke ne pouvait pas le lire. Ces gens – il considérait les Indiens comme faisant tous partie d'une même tribu misérable – étaient indéchiffrables ; le mensonge était leur seul talent.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dit-il.

Le soleil lui tapait sur la nuque.

— C'est notre terre.

Le garçonnet le regardait toujours. Ses yeux en amande refusaient d'avoir peur.

— Ils ne te comprennent pas, dit Cherrick.

— Fais venir le Boche. Il va leur expliquer.

— Il ne peut pas bouger.

— *Fais-le venir*, dit Locke. Je me fous de savoir s'il a chié dans son froc.

Cherrick recula le long de la piste, laissant Locke debout au milieu des huttes. Le regard de ce dernier allait de porte en porte, d'arbre en arbre, essayant d'estimer le nombre d'indiens. Il y en avait au moins trois douzaines, dont les deux tiers étaient des femmes et des enfants ; des descendants des grands peuples qui avaient jadis parcouru le bassin de l'Amazone par dizaines de milliers. À présent, ces tribus étaient quasiment décimées. La forêt dans laquelle ils avaient prospéré durant des générations était rasée et brûlée ; des autoroutes à huit voies traversaient leurs terrains de chasse. Tout ce qu'ils tenaient pour sacré – la jungle et leur place en son sein – avait été détruit et violé : c'étaient des exilés dans leur propre pays. Mais ils refusaient toujours de rendre hommage à leurs nouveaux maîtres, en dépit des fusils que ceux-ci apportaient avec eux. Seule la mort pourrait les convaincre de leur défaite, songea Locke.

Cherrick trouva Stumpf recroquevillé sur le siège avant de la Jeep, ses traits bouffis plus tirés que jeûnais.

— Locke a besoin de toi, dit-il en secouant l'Allemand pour le réveiller. Le village est toujours occupé. Il va falloir que tu leur parles.

— Je ne peux pas bouger, gémit Stumpf. Je vais mourir...

— Locke a besoin de toi, mort ou vif, dit Cherrick.

La terreur qu'ils avaient de Locke, un sentiment qu'ils n'évoquaient jamais, était peut-être une des seules choses qu'ils avaient en commun ; ça et leur avidité.

— Je me sens atrocement mal, dit Stumpf.

— Si je ne te ramène pas, il viendra te chercher lui-même, fit remarquer Cherrick.

C'était sans réplique. Stumpf jeta à l'autre un regard plein de désespoir, puis hocha sa tête joufflue.

— D'accord, dit-il. Aide-moi.

Cherrick n'avait aucune envie de poser la main sur Stumpf. L'autre empestait la maladie ; le contenu de son estomac semblait suinter de ses pores ; sa peau avait la couleur de la viande avariée. Il saisit néanmoins la main que Stumpf lui tendait. Sans aide, l'Allemand n'aurait jamais pu franchir la centaine de mètres qui séparaient la Jeep de l'enceinte.

Devant eux, Locke criait.

— Dépêche-toi, dit Cherrick en soulevant Stumpf de son siège et en le tournant vers les bruits de voix. Finissons-en une bonne fois pour toutes.

Lorsque les deux hommes pénétrèrent à l'intérieur du cercle de huttes, la scène avait à peine changé. Locke jeta un regard à Stumpf.

— Nous avons des intrus, dit-il.

— C'est ce que je vois, répondit Stumpf avec lassitude.

— Dis-leur de foutre le camp de nos terres, dit Locke. Dis-leur que c'est notre territoire : nous l'avons acheté. Et sans locataires.

Stumpf hocha la tête, sans croiser les yeux enragés de Locke. Parfois, il détestait cet homme autant qu'il se détestait lui-même.

— Vas-y..., dit Locke.

Il ordonna d'un geste à Cherrick de cesser de soutenir Stumpf. Cherrick s'exécuta. L'Allemand avança en trébuchant, tête basse. Il lui fallut plusieurs secondes pour élaborer ses phrases, puis il leva la tête et prononça quelques mots hésitants en mauvais portugais. Sa déclaration fut accueillie par les mêmes expressions impassibles qui avaient salué le numéro de Locke. Stumpf tenta le coup une deuxième fois, utilisant tout son vocabulaire pour essayer de faire naître une lueur de compréhension parmi ces sauvages.

Le garçonnet, qui avait été si amusé par les gesticulations de Locke, dévisageait à présent ce troisième démon, le visage exempt de tout sourire. Celui-ci n'était vraiment pas aussi comique que le premier. Il était malade et hagard ; il sentait la mort. Le petit garçon se boucha le nez afin de ne pas inhaler l'odeur malsaine qui émanait de l'homme.

Stumpf examina son public avec des yeux humides. S'ils saisissaient vraiment ce qu'il était en train de leur dire et feignaient l'incompréhension totale, c'était remarquablement joué. Voyant que son talent limité était tenu en échec, il se tourna en vacillant vers Locke.

— Ils ne me comprennent pas, dit-il.

— Répète.

— Je ne pense pas qu'ils parlent le portugais.

— Répète quand même.

Cherrick leva son fusil.

— On n'a pas besoin de leur parler, dit-il dans un souffle. Ils sont sur nos terres. Nous sommes en droit...

— Non, dit Locke. Pas la peine de tirer. Pas si on peut les convaincre de partir pacifiquement.

— Ils ne comprennent rien au sens commun, dit Cherrick. Regarde-les. Ce sont des bêtes. Ils vivent dans la crasse.

Stumpf avait de nouveau entrepris de communiquer avec les Indiens, accompagnant ses paroles hésitantes de mimiques pitoyables.

— Dis-leur qu'on a du travail à faire ici, le pressa Locke.

— Je fais de mon mieux, répondit Stumpf avec agacement.

— Nous avons des papiers.

— Je ne pense pas que cela les impressionnera, rétorqua Stumpf, sur un ton prudemment sarcastique que l'autre ne perçut pas.

— Dis-leur simplement de s'en aller. D'aller chercher un autre lopin de terre et un autre taudis.

Tandis qu'il observait Stumpf en train de traduire ces sentiments en mots et en mimiques, Locke dressait mentalement la liste des options qui leur étaient offertes. Ou bien les Indiens – les Txukahamei, ou les Achual, qu'importe le nom de cette foutue tribu – acceptaient leur revendication et s'en allaient, ou alors il leur faudrait recourir à la force pour les faire partir. Comme l'avait dit Cherrick, ils étaient dans leur droit. Ils avaient des certificats délivrés par les autorités en charge du développement ; ils avaient des plans montrant les limites entre leur parcelle et les autres ; ils avaient tous les droits, de celui que conféraient les signatures à celui que leur donnaient leurs armes. Locke n'avait aucune envie de faire couler le Seing. Le monde était peuplé de trop de libéraux et de trop d'idéalistes pour que le génocide apparaisse comme la solution la plus commode. Mais on avait déjà utilisé les fusils, et on les utiliserait encore, jusqu'à ce que le dernier de ces Indiens mal lavés ait enfilé une paire de pantalons et ait renoncé à bouffer du singe.

En fait, malgré les cris de protestation des libéraux de tout poil, le fusil était séduisant. Il était rapide et absolu. Une fois qu'on avait fait parler la poudre, il n'y avait plus aucun danger de voir le débat se poursuivre ; aucune chance pour que, dix ans plus tard, un mercenaire indien ayant ramassé un bouquin de Marx dans un caniveau revienne revendiquer les terres de sa tribu – et le pétrole et les minéraux qui cillaient avec. Une fois qu'ils étaient partis, ils étaient partis pour toujours.

À l'idée de voir ces sauvages aux visages écarlates gisant dans la poussière, Locke sentit son index posé sur la détente le démanger ; le *démanger* physiquement. Stumpf avait fini sa seconde représentation ;

elle n'avait eu aucun succès. À présent, il gémissait et se tournait vers Locke.

— Je vais être malade, dit-il.

Son visage était d'un blanc lumineux ; le lustre de sa peau rendait ses dents jaunâtres.

— Mais je t'en prie, répondit Locke.

— *S'il te plaît !* Il faut que je m'étende. Je ne veux pas qu'ils me voient.

Locke secoua la tête.

— Tu ne bougeras pas tant qu'ils ne t'aurent pas écouté. S'ils ne se décident pas à applaudir, tu vas voir quelque chose qui te rendra vraiment malade.

Locke joua avec la crosse de son fusil tout en parlant, faisant courir l'ongle cassé de son pouce sur ses encoches. Il y en avait peut-être une douzaine ; chacune représentait une tombe. La jungle occultait si bien le meurtre ; à sa façon énigmatique, elle semblait presque approuver le crime.

Stumpf détourna les yeux de Locke et examina l'assemblée toujours muette. Il y avait tellement d'Indiens ici, pensa-t-il, et bien qu'il portât un pistolet, il n'était que piètre tireur. Et s'ils se jetaient sur Locke, sur Cherrick et sur lui ? Il ne survivrait pas. Et pourtant, en regardant ces Indiens, il ne voyait aucun signe d'agressivité chez eux. Jadis, ils avaient été des guerriers ; aujourd'hui, on aurait dit des enfants battus, maussades, dociles et stupides. Il y avait des traces de beauté chez une ou deux des plus jeunes femmes ; leur peau, bien que sale, était souple, leurs yeux noirs. S'il avait été en bonne santé, peut-être aurait-il été excité par leur nudité, tenté de poser ses mains sur leurs corps luisants. Mais leur incompréhension simulée ne faisait que l'irriter. Elles paraissaient, dans leur silence, faire partie d'une autre espèce, être aussi mystérieuses et indéchiffrables que des mules ou des oiseaux. Ne lui avait-on pas dit à Uxituba que la plupart de ces gens ne donnaient même pas de nom à leurs enfants ? que chacun d'eux n'était qu'une émanation de la tribu, anonyme et par conséquent irrepérable ? Il était bien forcé de le croire, à présent qu'il rencontrait le même regard fixe dans chaque paire d'yeux noirs ; forcé de croire qu'ils avaient en face d'eux non pas trois douzaines d'individus mais un système fluide de haine incarnée. Il frissonna rien que d'y penser.

À ce moment-là, et pour la première fois depuis leur apparition, un des membres de l'assemblée bougea. C'était un ancêtre ; plus âgé que les autres membres de la tribu d'une bonne trentaine d'années. Tout comme les autres, il était presque nu. La chair tremblotante de ses membres et de son torse ressemblait à du cuir tanné ; sa démarche, bien que ses yeux pâles aient suggéré la cécité, était parfaitement assurée. Une fois parvenu devant les trois intrus, il ouvrit la bouche –

il n'y avait aucune dent sur ses gencives pourries – et parla. Ce qui émergea de sa gorge décharnée n'était pas un langage composé de mots, mais seulement de sons ; un *pot-pourri*¹ de bruits de jungle. Il n'y avait aucune signification discernable dans ce flot, ce n'était qu'une démonstration – étonnante dans son genre – d'imitations. Cet homme pouvait murmurer comme un jaguar, hurler comme un perroquet ; il était capable de faire naître dans sa gorge les éclaboussures de la pluie sur les orchidées ; les cris stridents des singes.

Ces bruits nouèrent la gorge de Stumpf. C'était la jungle qui l'avait rendu malade, qui l'avait déshydraté et conduit au bord de l'épuisement. Et voilà qu'à présent cet épouvantail aux yeux chassieux lui vomissait la jungle en plein visage. La chaleur moite qui régnait au milieu des huttes lui fit battre la tête, et Stumpf fut persuadé, en écoutant le vacarme produit par le sage, que le vieillard adaptait le rythme des absurdités qu'il proférait au battement de ses tempes et de son pouls.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Locke.

— À quoi ça ressemble ? répondit Stumpf, irrité par les questions idiotes de Locke. Ce ne sont que des bruits.

— Ce salaud est en train de nous jeter un sort, dit Cherrick.

Stumpf se tourna vers le troisième homme. Les yeux de Cherrick étaient exorbités.

— C'est un mauvais sort, dit-il à Stumpf.

Locke éclata de rire, indifférent à l'appréhension manifestée par Cherrick. Il poussa Stumpf sur le côté pour faire face au vieillard, dont le chant avait à présent baissé d'intensité ; c'était presque une berceuse. Il chantait le crépuscule, pensa Stumpf : ce bref instant d'ambiguïté qui sépare le jour farouche de la nuit suffocante. Oui, c'était bien ça. Il entendait dans le chant les ronronnements et les roucoulements d'un domaine où régnait la somnolence. Ce chant était si séduisant qu'il avait envie de s'étendre à l'endroit même où il se trouvait et de s'y endormir.

Locke rompit le charme.

— Qu'est-ce que tu racontes ? cracha-t-il au visage énigmatique du sage. Parle correctement !

Mais les bruits nocturnes continuèrent leur murmure, en flot ininterrompu.

— C'est notre village, intervint une autre voix.

On aurait dit qu'elle traduisait les paroles de l'ancêtre.

Locke pivota sur lui-même afin de localiser celui qui avait parlé. C'était un adolescent grand et mince, dont la peau avait pu être naguère dorée.

— *Notre village. Notre terre.*

— Tu parles anglais, dit Locke.

— Un peu, répondit le jeune garçon.

— Pourquoi ne m'as-tu pas répondu plus tôt ? demanda Locke, dont la colère était exacerbée par l'indifférence qui se lisait sur le visage du jeune Indien.

— Ce n'était pas à moi de prendre la parole, répondit l'adolescent. Il est l'ancêtre.

— Le chef, tu veux dire ?

— Le chef est mort. Toute sa famille est morte. C'est le plus sage d'entre nous...

— Alors, dis-lui...

— Pas la peine, interrompit le jeune garçon. Il vous a compris.

— Il parle anglais, lui aussi ?

— Non, répondit l'autre, mais il vous comprend. Vous êtes... transparents.

Locke pensa vaguement que ces paroles contenaient une insulte sous-entendue, mais il n'en était pas sûr. Il lança un regard intrigué à Stumpf. L'Allemand secoua la tête. Locke dirigea de nouveau son attention vers le jeune Indien.

— Dis-lui quand même, insista-t-il, dis-le-leur à tous. C'est notre terre. Nous l'avons achetée.

— La tribu a toujours vécu ici, lui fut-il répondu.

— Plus maintenant, dit Cherrick.

— Nous avons des papiers..., dit doucement Stumpf, espérant toujours que la confrontation connaîtrait une fin pacifique... des papiers du gouvernement.

— Nous étions ici avant le gouvernement, répondit le jeune Indien.

Le vieillard avait cessé de chanter la forêt. Peut-être, pensa Stumpf, était-il arrivé à l'aube d'un nouveau jour et s'était-il arrêté là. Il faisait demi-tour à présent, indifférent à la présence de ces hôtes importuns.

— Rappelle-le, exigea Locke, braquant son arme vers le jeune Indien.

Ce geste était dénué de toute ambiguïté.

— Qu'il dise à tous les autres qu'ils doivent partir.

Le jeune homme ne semblait cependant pas impressionné par la menace du fusil de Locke, et il était de toute évidence peu désireux de donner des ordres à son aîné, quelles que soient les menaces qui pesaient sur lui. Il se contenta de regarder le vieillard regagner la hutte dont il avait émergé. Autour de l'enceinte, d'autres faisaient également demi-tour. Le départ du vieillard signifiait apparemment que le spectacle était terminé.

— *Non !* dit Cherrick. Vous ne nous écoutez *pas !*

La couleur de ses joues s'était empourprée d'un ton ; sa voix avait monté d'une octave. Il fit un pas en avant, le fusil levé.

— Espèces de foutus sauvages !

En dépit de son hystérie, il perdait rapidement son public. Le vieillard avait atteint le seuil de sa hutte et courbait à présent le dos pour disparaître à l'intérieur ; les quelques membres de la tribu qui s'intéressaient encore à la représentation regardaient les Européens avec une certaine pitié pour leur folie. Cela ne fit que rendre Cherrick encore plus enragé.

— Écoutez-moi ! hurla-t-il, des gouttes de sueur jaillissant de son front tandis qu'il secouait la tête pour aller d'un auditeur battant en retraite à l'autre. *Écoutez*, espèces de salauds.

— Du calme..., dit Stumpf.

Cette prière fit craquer Cherrick. Sans prévenir, il ajusta le fusil à l'épaule, visa la porte de la hutte dans laquelle le vieillard avait disparu, et tira. Des nuées d'oiseaux s'envolèrent des frondaisons des arbres les plus proches ; des chiens s'enfuirent de l'enceinte en courant. De l'intérieur de la hutte monta un petit cri aigu, qui ne ressemblait absolument pas à la voix du vieillard. À ce bruit, Stumpf tomba à genoux en se serrant le ventre ; ses entrailles étaient à l'agonie. Le visage collé contre le sol, il ne vit pas la silhouette minuscule surgir de la hutte et avancer au soleil en titubant. Même lorsqu'il leva les yeux et vit le garçonnet au visage écarlate étreindre son ventre, il espéra que ses yeux lui mentaient. Mais tel n'était pas le cas.

C'était du sang qui coulait entre les petits doigts de l'enfant, et c'était la mort qui avait marqué son visage. Il s'effondra sur la terre tassée du seuil de la hutte, eut un spasme et mourut.

Quelque part au milieu des huttes, une femme se mit à pleurer doucement. L'espace d'un instant, le monde tourna sur une tête d'épingle, dans un équilibre exquis entre le silence et le cri qui devait le briser, entre une trêve fragile et des atrocités à venir.

— Espèce de connard, murmura Locke à l'adresse de Cherrick.

Sous la condamnation, sa voix était tremblante.

— En arrière, dit-il. Lève-toi, Stumpf. On ne va pas s'attarder ici. Lève-toi et viens, ou alors reste ici.

Stumpf avait toujours les yeux fixés sur le corps du garçonnet. Réprimant un gémissement, il se releva.

— Aidez-moi, dit-il.

Locke lui tendit un bras.

— Couvre-nous, dit-il à Cherrick.

L'homme hocha la tête, pâle comme la mort. Certains des membres de la tribu avaient tourné leurs yeux vers les Européens qui battaient en retraite, et leur expression, en dépit de la tragédie, était plus indéchiffrable que jamais. Seule la femme en pleurs, sans aucun doute la mère de l'enfant mort, se déplaçait entre leurs silhouettes silencieuses, gémissant de douleur.

Le fusil de Cherrick tremblait dans sa main tandis qu'il surveillait leurs arrières. Il s'était livré à des calculs ; en cas de lutte ouverte, ils n'avaient guère de chances de survivre. Mais même à présent, alors que l'ennemi s'enfuyait, il n'y avait aucun signe de mouvement parmi les Indiens. Rien que les faits accusateurs : l'enfant mort, le fusil encore chaud. Cherrick osa jeter un regard par-dessus son épaule. Locke et Stumpf se trouvaient déjà à moins de vingt mètres de la Jeep, et toujours aucune réaction de la part des sauvages.

Puis, alors qu'il regardait de nouveau en direction de l'enceinte, il lui sembla que la tribu tout entière exhalait un seul et profond souffle, et en entendant ce bruit, Cherrick sentit la mort s'enfoncer au creux de sa gorge comme une arête de poisson, trop profonde pour qu'il puisse l'en ôter avec ses doigts, trop grosse pour pouvoir être déféquée. Elle attendait là, tout simplement, logée dans son anatomie, insensible à tout argument comme à toute prière. Il fut distrait de sa présence par un mouvement à la porte de la hutte. Tout à fait prêt à accomplir la même erreur, il raffermi son étreinte sur son fusil. Le vieillard était réapparu à la porte. Il enjamba le cadavre du garçonnet, qui gisait toujours là où il était tombé. À nouveau, Cherrick regarda derrière lui. Ils étaient sûrement arrivés à la Jeep. Mais Stumpf avait trébuché ; Locke était en train de le remettre sur ses pieds. Cherrick, voyant le vieillard qui s'avançait vers lui, recula avec précaution d'un pas, puis d'un autre. Mais le vieillard ne connaissait pas la peur. Il traversa l'enceinte à grandes enjambées, jusqu'à se trouver si près de Cherrick, le corps toujours aussi vulnérable, que le canon du fusil s'enfonça dans son ventre flétri.

Il y avait du sang sur ses deux mains, suffisamment frais pour couler le long de ses bras lorsqu'il leva ses paumes afin de les montrer à Cherrick. Avait-il touché l'enfant, se demanda Cherrick, alors même qu'il sortait de la hutte ? En ce cas, il s'était montré d'une souplesse et d'une vivacité stupéfiantes, car Cherrick n'avait rien vu. Ruse ou pas, la signification de son geste était parfaitement évidente : on l'accusait de meurtre. Cherrick n'était cependant pas de nature à se laisser impressionner. Il rendit son regard au vieillard, répondant à la défiance par la défiance.

Mais le vieux salaud ne fit rien, excepté montrer ses paumes ensanglantées, ses yeux noyés de larmes. Cherrick sentait la colère monter de nouveau en lui. Il toucha la chair du vieillard d'un doigt.

— Tu ne me fais pas peur, dit-il. Tu comprends ? Je ne suis pas un imbécile.

Alors qu'il prononçait ces mots, il crut voir les traits du vieillard changer. Ce n'était qu'une illusion due au soleil, bien sûr, ou à l'ombre d'un oiseau qui passait, mais il y avait, sous l'altération de l'âge, une trace de l'enfant qui gisait à présent sur le seuil de la hutte : sa petite

bouche semblait même sourire. Puis, aussi subtilement qu'elle était apparue, l'illusion s'effaça.

Cherrick ôta sa main du torse du vieillard, plissant les yeux afin de se protéger contre de nouveaux mirages. Puis il reprit son mouvement de retraite. Il n'avait reculé que de trois pas lorsque quelque chose surgit à sa gauche. Il pivota sur lui-même, leva son arme et tira. Un cochon à la robe pie, un des nombreux animaux qui étaient en train de brouter autour des huttes, vit sa course stoppée net par la balle qui le frappa en pleine gorge. Il sembla trébucher sur lui-même, puis s'écroula dans la poussière.

Cherrick braqua de nouveau son fusil sur le vieillard. Mais celui-ci n'avait pas bougé, sauf pour ouvrir la bouche. Son palais émettait le cri du cochon à l'agonie. Un couinement étouffé, pitoyable et ridicule, qui suivit Cherrick le long de la piste et jusqu'à la Jeep. Locke avait fait démarrer le moteur.

— Monte, dit-il.

Cherrick n'avait pas besoin d'encouragement pour se précipiter sur le siège avant. L'intérieur du véhicule était une véritable fournaise empuantie par les déjections de Stumpf, mais il se sentait plus en sécurité ici qu'il ne l'avait été durant l'heure précédente.

— C'était un cochon, dit-il, j'ai tué un cochon.

— J'ai vu, dit Locke.

— Ce vieux salaud...

Il n'acheva pas sa phrase. Il examinait les deux doigts avec lesquels il avait touché l'ancêtre.

— Je l'ai touché, murmura-t-il, déconcerté par ce qu'il voyait.

Le bout de ses doigts était couvert de seing, bien que la chair sur laquelle il les avait posés ait été immaculée.

Locke ignora le trouble de Cherrick et fit faire marche arrière à la Jeep afin d'effectuer un demi-tour, puis s'éloigna du village, le long d'une piste qui semblait avoir été envahie par les feuillages durant l'heure qui avait suivi leur arrivée. Il n'y eut aucun signe de poursuite.

On ne pouvait pas dire que le minuscule comptoir situé au sud d'Averio était un endroit civilisé, mais il suffisait amplement. On y trouvait des visages blancs et de l'eau propre. Stumpf, dont l'état s'était aggravé lors du voyage retour, y fut soigné par Dancy, un Anglais qui avait les manières d'un nobliau déchu et un visage qui ressemblait à un steak saignant. Il prétendait avoir été jadis docteur, du temps où il était sobre, et bien qu'il n'ait pu fournir aucune preuve de ses qualifications, personne ne lui contesta le droit de s'occuper de Stumpf. L'Allemand était en proie à des crises de délire, au cours desquelles il se montrait parfois violent, mais Dancy, dont les mains minuscules étaient lourdes de bagues en or, semblait positivement ravi de soigner son patient hystérique.

Tandis que Stumpf délirait sous sa moustiquaire, Locke et Cherrick s'assirent dans la pénombre et se mirent à boire, puis firent le récit de leur rencontre avec la tribu. Ce fut Tetelman, le propriétaire du comptoir, qui eut le plus de commentaires à faire lorsque leur récit fut achevé. Il connaissait bien les Indiens.

— Ça fait des années que je suis ici, dit-il en gavant de noix le singe galeux qui s'agitait sur ses genoux. Je connais la façon dont ces types pensent. À les voir agir, on pourrait les croire stupides ; voire même lâches. Croyez-moi sur parole, ils ne sont ni l'un ni l'autre.

Cherrick poussa un grognement. Le singe vif-argent le regarda avec des yeux vides.

— Ils n'ont même pas bougé, dit Cherrick, alors qu'ils étaient à dix contre un. Si ce n'est pas de la lâcheté, qu'est-ce que c'est ?

Tetelman se renversa sur son fauteuil qui craquait, chassant l'animal de ses genoux. Son visage était marqué et fatigué. Seules ses lèvres, que son verre venait constamment humecter, avaient des traces de couleur ; il ressemblait, pensa Locke, à une vieille pute.

— Il y a trente ans, dit Tetelman, tout ce territoire leur appartenait. Personne n'en voulait ; ils *allaient* où ils voulaient, ils *faisaient* ce qu'ils voulaient. Et en ce qui concernait les Blancs, la jungle était sale et infestée de maladies : nous n'en voulions absolument pas. Et, bien sûr, d'une certaine façon, nous avons raison. Elle *est* sale et infestée de maladies ; mais elle regorge aussi de réserves naturelles dont nous avons à présent un besoin urgent : des minéraux, du pétrole peut-être : de l'énergie.

— Nous avons payé pour cette terre, dit Locke, dont les doigts s'agitaient nerveusement sur le rebord ébréché de son verre. C'est tout ce qui nous reste à présent.

— Payé ? dit Tetelman en ricanant.

Le singe se mit à babiller à ses pieds, apparemment aussi amusé que son maître par cette revendication.

— Non. Vous avez juste payé pour qu'on ferme les yeux, de façon que vous puissiez prendre cette terre de force. Vous avez payé pour avoir le droit de baiser les Indiens autant que vous le voudrez. C'est ça que vos dollars ont acheté, Mr. Locke. Le gouvernement de ce pays compte les mois jusqu'à ce que la dernière tribu de ce continent ait été exterminée par vous ou par les gens de votre espèce. Cela ne sert à rien de jouer les innocents outragés. Ça fait trop longtemps que je suis ici...

Cherrick cracha sur le sol nu. Le discours de Tetelman lui avait échauffé les sens.

— Et pourquoi *êtes-vous* venu ici, si vous êtes si malin ? demanda-t-il au négociant.

— Pour la même raison que vous, dit Tetelman d'une voix égale,

contemplant les arbres situés au-delà de la pelouse qui se trouvait derrière son comptoir.

Leurs silhouettes tremblaient devant le ciel ; le vent, ou des oiseaux de nuit.

— À savoir ? dit Cherrick, qui contenait à peine son hostilité.

— L'avidité, répondit doucement Tetelman, toujours en train d'observer les arbres.

Quelque chose traversa le toit de planches en sautillant. Le singe debout aux pieds de Tetelman pencha la tête, à l'écoute.

— Je croyais que je pourrais faire fortune ici, tout comme vous. Je m'étais donné deux ans. Trois au maximum. C'était il y a plus de vingt ans.

Il fronça les sourcils ; quelles qu'aient été les pensées qui couraient derrière ses yeux, elles étaient amères.

— La jungle vous dévore et finit tôt ou tard par vous recracher.

— Pas moi, dit Locke.

Tetelman tourna ses yeux vers l'homme. Ils étaient humides.

— Oh si, dit-il avec politesse. L'extinction est dans l'air, Mr. Locke. Je peux la sentir.

Puis il se retourna vers la fenêtre pour observer au-dehors.

La créature qui se trouvait sur le toit, quelle qu'elle fût, avait à présent des compagnons.

— Ils ne vont pas venir ici, n'est-ce pas ? dit Cherrick. Ils ne vont pas nous suivre ?

Cette question, posée dans un quasi-murmure, espérait une réponse négative. Malgré tous ses efforts, Cherrick ne parvenait pas à oublier les scènes de la veille. Ce n'était pas le corps du garçonnet qui le tourmentait ; il apprendrait bientôt à l'oublier. Mais l'ancêtre, avec son visage mouvant dans la lumière du soleil et ses paumes levées comme pour exhiber quelque stigmate, il n'était pas aussi facile de l'oublier.

— Ne vous inquiétez pas, dit Tetelman avec une certaine condescendance. Parfois, un ou deux d'entre eux viennent jusqu'ici pour vendre un perroquet, ou quelques pots, mais je ne les ai jamais vus arriver en nombre. Ils n'aiment pas cet endroit. À leurs yeux, ici, c'est la civilisation, et ça les intimide. De plus, ils ne feraient aucun mal à mes invités. Ils ont besoin de moi.

— Besoin de vous ? dit Locke.

Qui pourrait avoir besoin de cette épave ?

— Ils utilisent nos médicaments. C'est Dancy qui les leur fournit. Et des couvertures, de temps en temps. Comme je vous l'ai dit, ils ne sont pas stupides.

Dans la pièce voisine, Stumpf s'était mis à hurler. On entendait la voix consolatrice de Dancy, qui tentait d'endiguer le flot de sa

panique. De toute évidence, c'était un échec.

— Votre ami est mal en point, dit Tetelman.

— Ce n'est pas mon ami, répondit Cherrick.

— Ça pourrait, dit Tetelman dans un murmure qui s'adressait pour moitié à lui-même.

— Quoi donc ?

— L'âme.

Ce mot était complètement déplacé entre les lèvres luisantes de whisky de Tetelman.

— C'est comme un fruit, vous voyez. Ça pourrait.

D'une certaine façon, les cris de Stumpf semblaient confirmer cette remarque. Sa voix n'était pas celle d'une créature saine ; il y avait de la putrescence en elle.

Plus pour se distraire du vacarme produit par Stumpf que par réel intérêt, Cherrick demanda :

— Qu'est-ce qu'ils vous donnent en échange des médicaments et des couvertures ? Des femmes ?

Cette hypothèse amusa considérablement Tetelman ; il éclata de rire, faisant luire ses dents en or.

— Je n'ai pas besoin de femmes, dit-il. Ça fait trop longtemps que j'ai la chtouille.

Il claqua des doigts et le singe grimpa d'un bond sur ses genoux.

— L'âme, dit-il, n'est pas la seule chose qui pourrait.

— Et qu'est-ce que vous obtenez d'eux ? dit Locke. En échange de vos services ?

— Des objets, répondit Tetelman. Des bols, des cruches, des tapis. Les Américains me les achètent et vont les revendre à Manhattan. Tout le monde veut des trucs produits par les tribus en voie d'extinction, de nos jours.

— Extinction ? dit Locke.

Ce mot lui paraissait excessivement séduisant ; l'essence même de la vie.

— Oh, certainement, dit Tetelman. Ils sont déjà quasiment éteints. Si vous ne les exterminatez pas, ils s'en chargeront eux-mêmes.

— Un suicide collectif ? dit Locke.

— En quelque sorte. Ils n'ont plus le cœur à vivre. J'ai déjà vu ça se produire une demi-douzaine de fois. Lorsqu'une tribu perd son territoire, son appétit de vivre disparaît avec lui. Ils arrêtent de prendre soin d'eux. Les femmes cessent de devenir enceintes ; les jeunes se mettent à l'alcool, les vieux se laissent mourir de faim. Un ou deux ans plus tard, c'est comme s'ils n'avaient jamais existé.

Locke avala le reste de son verre, saluant en silence la sagesse fatale de ce peuple. Ils savaient quand était venu le moment de mourir, et il ne pouvait pas en dire autant de certaines personnes qu'il

avait rencontrées. L'idée de cette pulsion de mort l'absolvait des derniers vestiges de son sentiment de culpabilité. Qu'était l'arme qu'il tenait dans sa main sinon un instrument de l'évolution ?

Le quatrième jour qui suivit leur arrivée au comptoir, la fièvre de Stumpf tomba, à la grande déception de Dancy.

— Le pire est passé, annonça-t-il. Laissez-le se reposer pendant deux jours, et vous pourrez vous remettre au travail.

— Quels sont vos plans ? voulut savoir Tetelman.

Locke regardait la pluie tomber depuis la véranda.

Des trombes d'eau qui se déversaient de nuages si bas qu'ils frôlaient le sommet des arbres. Puis, aussi soudainement qu'elle avait commencé, l'averse cessa, comme si on venait de fermer un robinet. Le soleil se fraya un chemin à travers les nuages ; la jungle, fraîchement nettoyée, fumait, grouillait et prospérait à nouveau.

— Je ne sais pas ce que nous cillons faire, dit Locke. Peut-être recruter de l'aide et revenir.

— Il y a un moyen, dit Tetelman.

Cherrick, assis à côté de la porte afin de profiter le plus possible de la maigre brise, ramassa le verre qui n'avait que rarement quitté sa main ces derniers jours et le remplit à nouveau.

— Davantage de fusils, dit-il.

Il n'avait pas touché son fusil depuis leur arrivée au comptoir ; en fait, il ne touchait guère que sa bouteille et son lit. Sa peau semblait être animée d'un perpétuel fourmillement.

— Pas besoin de fusils, murmura Tetelman.

Cette déclaration resta suspendue dans l'air comme une promesse non tenue.

— Se débarrasser d'eux sans armes ? dit Locke. Si vous voulez qu'on attende qu'ils soient morts de mort naturelle, je ne suis pas patient à ce point.

— Non, dit Tetelman, ça peut aller plus vite que ça.

— Comment ?

Tetelman regarda l'autre avec des yeux indolents.

— Ils sont mon seul moyen d'existence, dit-il, ou du moins en partie. Vous me demandez de vous aider à me conduire à la ruine.

« Non seulement il ressemble à une vieille pute, pensa Locke, mais il pense comme une vieille pute. »

— Qu'est-ce qu'elle vaut, votre sagesse ? demanda-t-il.

— Une part de ce que vous trouverez sur vos terres, répondit Tetelman.

Locke acquiesça.

— Qu'est-ce qu'on a à perdre ? Cherrick ? Tu es d'accord pour le mettre dans le coup ?

Cherrick manifesta son accord par un haussement d'épaules.

— D'accord, dit Locke, parlez.

— S'ils ont besoin de médicaments, expliqua Tetelman, c'est parce qu'ils sont très vulnérables à nos maladies. Une épidémie bien choisie peut les décimer en une seule nuit.

Locke réfléchit à cette idée sans regarder Tetelman.

— En un clin d'œil, continua Tetelman. Ils sont pratiquement sans défense contre certaines bactéries. Ils n'ont jamais eu besoin de bâtir une résistance immunitaire. La chaude-pisse. La varicelle. Même la rougeole.

— Comment ? dit Locke.

Un nouveau silence. Au bas des marches de la véranda, là où s'arrêtait la civilisation, la jungle se gonflait pour aller à la rencontre du soleil. Dans la chaleur liquide, les plantes s'épanouissaient, pourrissaient, s'épanouissaient de nouveau.

— J'ai demandé *comment*, dit Locke.

— Des couvertures, répondit Tetelman, des couvertures de morts.

Peu de temps avant l'aube de la nuit qui suivit la guérison de Stumpf, Cherrick se réveilla en sursaut, arraché à son repos par des cauchemars. Dehors, il faisait nuit noire ; ni lune ni étoiles ne venaient atténuer la profondeur des ténèbres. Mais son horloge intérieure, un instrument que son existence de mercenaire avait réglé de façon étonnamment précise, lui apprit que l'aube était proche, et il n'avait aucun désir de reposer sa tête sur l'oreiller et de se rendormir. Pas avec le vieillard qui l'attendait au détour de ses rêves. Ce n'étaient pas seulement ses paumes levées et son sang luisant qui tourmentaient Cherrick. C'étaient les mots émergeant de la bouche édentée du vieillard qui avaient fait naître la sueur froide qui recouvrait à présent tout son corps.

Quels étaient ces mots ? Il ne pouvait plus se les rappeler à présent, mais il le voulait ; il voulait que les sentiments qu'ils avaient exprimés lui apparaissent dans son état de veille, afin qu'il puisse les disséquer et les couvrir de ridicule. Mais ils refusaient de venir. Il restait étendu sur sa couche miteuse, enveloppé d'une obscurité si étouffante qu'elle l'empêchait de bouger, et soudain, les mains ensanglantées apparurent, droit devant lui, flottant dans les ténèbres. Il n'y avait pas de visage, pas de ciel, pas de tribu. Rien que les mains.

« Je rêve », se dit Cherrick, mais il savait que non.

Et à présent, la voix. Son vœu était exaucé ; voilà les mots qu'il avait entendus dans son rêve. Peu d'entre eux avaient un sens. Cherrick gisait sur sa couche comme un nouveau-né, en train d'écouter parler ses parents mais incapable de donner un sens à leur dialogue. Il était ignorant, n'est-ce pas ? Pour la première fois depuis son enfance, il savourait le goût amer de sa stupidité. Cette voix lui faisait redouter des ambiguïtés auxquelles il avait passé outre lorsqu'il

les avait rencontrées, des murmures que les cris de son existence avaient rendus inaudibles. Il tâtonna pour chercher à les comprendre et ne fut pas entièrement frustré. L'homme lui parlait du monde et de l'exil du monde ; de celui qui est brisé par ce qu'il cherche à posséder. Cherrick lutta, espérant qu'il parviendrait à faire taire cette voix et à demander des explications. Mais elle s'estompait déjà, chassée par les cris hystériques des perroquets dans les arbres, par les voix rauques et vulgaires qui faisaient soudain irruption de tous côtés. Par le rideau de sa moustiquaire, Cherrick apercevait le ciel poindre à travers les branchages.

Il s'assit. Les mains et la voix avaient disparu ; ne subsistait de ce qu'il avait presque réussi à comprendre qu'un murmure irritant. Au cours de son sommeil, il avait rejeté son unique drap ; à présent, il examinait son corps avec un certain dégoût. Son dos et ses fesses, ainsi que l'arrière de ses cuisses, le démangeaient. Trop de sueur sur trop de draps rêches, pensa-t-il. Pour la énième fois depuis ces derniers temps, il se souvint d'une petite maison de Bristol qui avait jadis été son foyer.

Sa tête était emplie de cris d'oiseaux. Il se souleva jusqu'au bord du lit et écarta le rideau de sa moustiquaire. Le tissu grossier du rideau sembla écorcher la paume de ses mains quand il le saisit. Il relâcha son étreinte et jura en silence. Aujourd'hui encore, il ressentait ces irritations qui l'avaient affligé depuis leur arrivée au comptoir. Même la plante de ses pieds, pressée contre le sol par tout le poids de son corps, semblait souffrir de chaque nœud et de chaque écharde. Il voulait partir loin de cet endroit, et le plus tôt serait le mieux.

Un liquide chaud qui coulait le long de son poignet attira son attention, et il sursauta en voyant un filet de sang descendre le long de son bras depuis son poignet. Il y avait une coupure au bout de son pouce, là où le rideau de la moustiquaire lui avait apparemment entaillé la chair. Il suçait la coupure, ressentant à nouveau cette étrange sensibilité au toucher que seul l'alcool absorbé en abondance parvenait à atténuer. Recrachant du sang, il se mit à s'habiller.

La chemise qu'il enfila lui fit l'effet d'un cilice sur son dos. Le tissu durci par la sueur séchée se frottait contre ses épaules et contre son cou ; il avait l'impression que chaque fil venait exciter ses terminaisons nerveuses. De la façon dont elle l'irritait, sa chemise aurait pu être en toile de jute.

Dans la pièce à côté, il entendit Locke marcher. Finissant de s'habiller avec précaution, Cherrick alla le rejoindre. Locke était assis à la table près de la fenêtre. Il examinait une carte fournie par Tetelman et buvait une tasse de ce café amer que Dancy aimait tant confectionner et auquel il avait ajouté une bonne cuillerée de lait condensé. Les deux hommes n'avaient pas grand-chose à se dire.

Depuis l'incident du village, tout semblant d'amitié entre eux avait disparu. Locke ne manifestait plus qu'un mépris non dissimulé envers son compagnon d'infortune. Le seul lien qui subsistait entre eux était le contrat qu'ils avaient signé en compagnie de Stumpf. Plutôt que de s'offrir un petit déjeuner au whisky, que Locke interpréterait, il le savait bien, comme un nouveau signe de déchéance de sa part, Cherrick se servit une rasade du breuvage émétique concocté par Dancy et sortit pour aller regarder le matin.

Il se sentait bizarre. Il y avait quelque chose dans cette aurore qui le mettait profondément mal à l'aise. Il savait à quel point une terreur non fondée pouvait se révéler dangereuse, et il essayait de s'en défendre, mais celle-ci était insurmontable.

Était-ce simplement l'épuisement qui le rendait si douloureusement conscient des nombreuses irritations de ce matin ? Pourquoi donc aurait-il ressenti avec autant d'acuité la pression de ses vêtements puants ? Le frottement de ses bottes contre les os saillants de ses chevilles, le grattement régulier de ses pantalons sur ses jambes à mesure qu'il avançait, même les faibles courants d'air qui frôlaient son visage et ses bras nus. Le monde se pressait contre lui – du moins en avait-il la sensation –, se pressait contre lui comme pour le chasser.

Une grosse libellule, fondant sur lui de ses ailes iri-descentes, entra en collision avec son bras. La douleur causée par le choc lui fit lâcher sa tasse. Elle ne se brisa pas, mais roula sur le sol de la véranda avant d'aller se perdre dans les broussailles. Furieux, Cherrick écrasa l'insecte, laissant une tache de sang sur son bras tatoué pour marquer le trépas de la libellule. Il l'essuya. La tache de sang réapparut au même endroit, sombre et large.

Ce n'était pas le sang de l'insecte, comprit-il, mais le sien. La libellule l'avait sans doute mordu, bien qu'il n'ait rien senti. Irrité, il regarda de plus près sa peau meurtrie. La blessure était superficielle, mais douloureuse.

Dedans, il entendait Locke parler. Il décrivait à voix haute les défauts de ses compagnons d'aventures à Tetelman.

— Stumpf n'est pas fait pour ce genre de boulot, disait-il. Et quant à Cherrick...

— Et quant à moi ?

Cherrick pénétra dans la pièce miteuse, essuyant de nouveau le sang sur son bras.

Locke ne se donna même pas la peine de le regarder.

— Tu es paranoïaque, dit-il d'une voix égale. Et on ne peut pas compter sur toi.

Cherrick n'était pas d'humeur à encaisser les reproches de Locke.

— Juste parce que j'ai tué un morveux d'indien, dit-il.

Plus il essuyait le sang sur son bras mordu et plus la blessure était

douloureuse.

— Tu n'avais pas assez de couilles pour le faire toi-même, voilà ce qu'il y a.

Locke n'avait toujours pas levé les yeux de la carte. Cherrick marcha jusqu'à la table.

— Est-ce que tu m'écoutes ? demanda-t-il.

Il souligna sa question d'un coup de poing sur la table. Au moment du choc, sa main éclata littéralement. Le sang gicla dans toutes les directions, éclaboussant la carte.

Cherrick hurla et s'écarta de la table en vacillant, regardant le sang jaillir d'une large entaille sur le côté de sa main. On pouvait apercevoir l'os. À travers le vacarme qui résonnait douloureusement dans sa tête, il entendait une voix très douce. Les mots qu'elle prononçait étaient inaudibles, mais il savait qui les prononçait.

— Je ne veux pas entendre ! dit-il, secouant la tête comme un chien qui aurait eu une puce dans l'oreille.

Il recula en trébuchant jusqu'au mur, mais le plus bref des contacts suffit à déclencher un nouveau supplice.

— Je ne veux pas entendre, bon Dieu !

— Que diable raconte-t-il ?

Dancy venait d'apparaître sur le seuil, éveillé par les cris, tenant toujours à la main les *Œuvres complètes* de Shelley sans lesquelles, selon Tetelman, il ne parvenait pas à dormir.

Locke reposa la question à Cherrick, qui se tenait debout, les yeux fous, dans un coin de la pièce, le sang jaillissant d'entre ses doigts tandis qu'il tentait d'étancher la blessure de sa main.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il m'a parlé, répondit Cherrick. Le vieillard.

— Quel vieillard ? demanda Tetelman.

— Celui du village, dit Locke.

Puis, s'adressant à Cherrick :

— C'est ça que tu veux dire ?

— Il veut qu'on disparaisse. Qu'on devienne des exilés. Comme eux. *Comme eux !*

La panique de Cherrick prenait rapidement des proportions incontrôlables.

— Cet homme a attrapé un coup de soleil, dit Dancy, toujours prêt à proposer son diagnostic.

Locke était plus avisé.

— Il faut mettre un bandage sur ta main..., dit-il en s'approchant doucement de Cherrick.

— Je l'ai entendu..., murmura Cherrick.

— Je te crois. Mais calme-toi. On va tout arranger.

— Non, répondit l'autre. Ça nous chasse. Tout ce qu'on touche.

Tout ce qu'on touche.

On aurait dit qu'il était sur le point de s'effondrer, et Locke se précipita vers lui. Lorsque ses mains entrèrent en contact avec les épaules de Cherrick, la chair se rompit sous le tissu et les mains de Locke furent immédiatement bariolées d'écarlate. Il s'écarta en hâte, écœuré. Cherrick tomba sur ses genoux, lesquels devinrent à leur tour de nouvelles blessures. Il baissa les yeux vers sa chemise et ses pantalons tachés de sang.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? sanglota-t-il.

Dancy se dirigea vers lui.

— Laissez-moi vous aider.

— Non ! Ne me touchez pas ! supplia Cherrick, mais Dancy n'allait pas renoncer à ce nouveau malade.

— Tout va bien, dit-il de sa voix la plus apaisante.

Pas vraiment. Les mains de Dancy, qui n'avaient voulu que relever l'homme afin de soulager ses genoux en sang, ouvrirent de nouvelles plaies partout où elles se posèrent. Dancy sentit le sang couler à flots sous sa peau, sentit la chair se détacher des os. Cette sensation eut raison de ses appétits morbides. Tout comme Locke, il renia l'homme condamné.

— Il est en train de pourrir, murmura-t-il.

Le corps de Cherrick s'était à présent ouvert en une douzaine d'endroits. Il tenta de se relever et ne réussit à se redresser que pour s'effondrer de nouveau, et sa chair se rompait chaque fois qu'il touchait un mur, une chaise ou le sol. Il n'y avait aucun moyen de lui venir en aide. Les autres ne pouvaient que rester immobiles, comme les spectateurs d'une exécution capitale, dans l'attente de son dernier sursaut d'agonie. Même Stumpf avait quitté sa couche pour voir d'où venaient tous ces cris. Il était appuyé contre le chambranle de la porte, son visage amaigri par la maladie figé dans une expression incrédule.

Une minute s'écoula, et la perte de sang eut raison de Cherrick. Il vacilla et s'effondra, le visage contre le sol. Dancy alla jusqu'à lui et s'accroupit à côté de sa tête.

— Est-ce qu'il est mort ? demanda Locke.

— Presque, répondit Dancy.

— Pourri, dit Tetelman, comme si ce mot avait suffi à expliquer l'atrocité dont ils venaient d'être les témoins.

Le négociant tenait dans sa main un crucifix grossièrement taillé. L'objet ressemblait à l'œuvre d'un Indien, pensa Locke. Le Messie empalé sur un arbre avait des yeux en amande et était d'une nudité indécente. Il souriait, malgré les clous et les épines.

Dancy toucha le corps de Cherrick, faisant jaillir le sang sous la pression de sa main, puis il fit tourner l'homme sur lui-même et se pencha vers le visage tressautant de Cherrick. Les lèvres du mourant

remuaient, oh ! si faiblement.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda Dancy.

Il s'approcha un peu plus pour saisir ses paroles. De la bouche de Cherrick coulait une salive rosâtre, mais toujours aucun mot.

Locke s'approcha, poussant Dancy sur le côté. Des mouches voletaient déjà autour du visage de Cherrick. Locke fit pénétrer son visage carré dans le champ de vision de Cherrick.

— Tu m'entends ? dit-il.

Le corps poussa un grognement.

— Tu me reconnais ?

Nouveau grognement.

— Th veux me donner ta part de terrain ?

Le grognement fut plus léger cette fois-ci ; presque un soupir.

— Il y a des témoins ici, dit Locke. Dis oui. Ils t'entendront. Dis oui, c'est tout.

Le corps faisait de son mieux. Il ouvrit la bouche un peu plus.

— Dancy..., dit Locke. Vous entendez ce qu'il dit ?

Dancy ne pouvait pas déguiser l'horreur qu'il ressentait devant l'insistance de Locke, mais il acquiesça.

— Vous êtes témoin.

— Si vous voulez, dit l'Anglais.

Au fond de son corps, Cherrick sentit l'arête de poisson qu'il avait avalée dans le village se tordre une dernière fois.

— Est-ce qu'il a dit oui, Dancy ? demanda Tetelman.

Dancy sentait la proximité physique de la brute agenouillée à côté de lui. Il ne savait pas ce qu'avait dit le mort, mais quelle importance ? Locke aurait quand même le terrain, n'est-ce pas ?

— Il a dit oui.

Locke se releva et partit à la recherche d'une nouvelle tasse de café.

Sans réfléchir, Dancy posa ses doigts sur les paupières de Cherrick afin de sceller son regard vide. Sous cette très légère pression, les paupières se brisèrent et du sang vint teinter les larmes qui avaient coulé de l'endroit où s'était trouvé le regard de Cherrick.

Ils l'avaient enterré durant la soirée. Le cadavre, bien qu'on l'ait remis dans la partie la plus fraîche de l'entrepôt, à côté des conserves et à l'abri de la chaleur de midi, avait commencé à se putréfier quand on l'avait glissé dans un sac de toile pour l'enterrement. La nuit suivante, Stumpf était venu voir Locke pour lui offrir sa part de territoire, à ajouter à celle de Cherrick, et Locke, toujours réaliste, avait accepté. Les conditions de cette reddition, qui étaient impitoyables, avaient été élaborées le lendemain. Ce soir-là, comme Stumpf l'avait espéré, l'avion de ravitaillement était arrivé. Locke, lassé des regards méprisants de Tetelman, avait également décidé de

retourner à Santarém pour boire comme un trou afin d'oublier la jungle durant quelques jours avant d'y revenir en pleine forme. Il avait l'intention d'acheter de nouvelles provisions et, si possible, de recruter un chauffeur et un tireur dignes de confiance.

Le vol fut bruyant, monotone et inconfortable ; les deux hommes n'échangèrent aucune parole de tout le trajet. Stumpf se contenta de garder les yeux fixés sur les étendues de jungle intacte qu'ils survolaient, bien que le paysage changeât à peine d'une heure à l'autre. Un panorama de vert sombre, interrompu de temps en temps par l'éclat d'un lac ; peut-être par une colonne de fumée s'élevant ici et là, aux endroits où l'on dégagait des parcelles de terre ; pas grand-chose d'autre.

À Santarém, ils se séparèrent avec une simple poignée de main, qui laissa à vif tous les nerfs de la main de Stumpf, et qui laissa également une plaie ouverte dans la chair tendre qui séparait son pouce de son index.

Santarém n'était pas Rio, songea Locke en se dirigeant vers un bar situé au sud de la ville, un établissement tenu par un vétéran du Viêtnam qui goûtait fort les spectacles animaliers. C'était un plaisir dont Locke jouissait toujours et dont il ne se lassait jamais que de regarder une femme indigène, le visage aussi mort qu'un gâteau au manioc refroidi, se soumettre à un chien ou à un âne pour une poignée de dollars crasseux. Les femmes de Santarém étaient, dans leur ensemble, aussi peu comestibles que la bière qu'on y trouvait, mais Locke ne se souciait guère de la beauté des membres du sexe opposé : il lui suffisait que leurs corps soient raisonnablement en état de marche et exempts de maladies. Il trouva le bar et passa la soirée assis au comptoir, à échanger des plaisanteries salaces avec l'Américain. Quand il se fut lassé de ce genre de distraction – un peu après minuit –, il acheta une bouteille de whisky et partit en quête d'un visage sur lequel poser sa chaleur.

La femme qui louchait était sur le point d'accéder au désir de Locke – un caprice auquel elle avait refusé de céder jusqu'à ce que l'ivresse la persuade de renoncer au faible espoir de dignité qu'elle entretenait encore – lorsqu'on frappa à la porte.

— Allez vous faire foutre, dit Locke.

— Si, dit la femme. Fotre. Fotre.

C'était apparemment le seul mot qu'elle connaissait dans ce langage qu'elle tentait de faire passer pour de l'anglais. Locke l'ignora et rampa jusqu'au bord du matelas souillé. De nouveau, un coup à la porte.

— Qui est là ? dit-il.

— *Senhor* Locke ?

La voix qui venait du couloir était celle d'un jeune garçon.

— Oui ? dit Locke.

Ses pantalons étaient enfouis dans les draps emmêlés.

— Oui ? Qu'est-ce que tu veux ?

— *Mensagem*, dit l'adolescent. *Urgente, urgente.*

— Pour moi ?

Il avait retrouvé ses pantalons et les enfilaient. La femme, qui ne semblait guère attristée par cette désertion, l'observait depuis la tête du lit, jouant avec une bouteille vide. Tout en se boutonnant, Locke traversa la chambre en trois enjambées. Il ouvrit la porte. Le garçon qui se trouvait dans le couloir obscur était d'origine indienne, à en juger par la noirceur de ses yeux et par le lustre de sa peau. Il était vêtu d'un tee-shirt portant l'emblème de Coca-Cola.

— *Mensagem*, *Senhor* Locke, répéta-t-il... *do hospital.*

Le garçon regarda par-dessus l'épaule de Locke, en direction de la femme étendue sur le lit. Il sourit jusqu'aux oreilles devant ses gestes obscènes.

— De l'hôpital ? dit Locke.

— Si, Hospited « *Sacrado Coraçã de Maria* ».

C'était sûrement Stumpf, pensa Locke. Qui d'autre connaissait-il dans ce coin de l'enfer qui ait pu le faire appeler ? Personne. Il baissa les yeux vers le garçon qui souriait de toutes ses dents.

— *Vem comigo*, dit l'adolescent, *vem comigo. Urgente.*

— Non, dit Locke. Je ne viens pas. Pas maintenant. Tu as compris ? Plus tard. Plus tard.

Le garçon haussa les épaules.

— ... *Tâ morrendo*, dit-il.

— Mourant ? dit Locke.

— Sim. *Tâ morrendo.*

— Eh bien, laisse-le mourir. Tu as compris ? Retourne là-bas et dis-lui que je viendrai quand je serai prêt.

Le garçon haussa de nouveau les épaules.

— *E meu dinheiro* ? dit-il alors que Locke se préparait à refermer la porte.

— Va au diable, répondit Locke, et il claqua la porte au visage de l'enfant.

Lorsque, après deux heures de sexualité dénuée de toute grâce et de toute passion, Locke rouvrit la porte, il découvrit que l'enfant, en guise de vengeance, avait déféqué sur le seuil.

L'hôpital « *Sacrado Coraçã de Maria* » n'était pas un endroit où il faisait bon tomber malade ; mieux valait, pensa Locke tout en avançant le long de ses couloirs crasseux, mourir dans son lit avec sa sueur pour unique compagne plutôt que de venir ici. L'odeur âcre du désinfectant ne parvenait pas à masquer entièrement la puanteur de la souffrance humaine. Les murs mêmes en étaient imprégnés ; elle

déposait sa graisse sur les lampes, faisait luire les sols jamais lavés. Qu'était-il arrivé à Stumpf pour se retrouver dans un tel endroit ? Une bagarre dans un bar, une querelle avec un mac au sujet du prix d'une femme ? L'Allemand était assez stupide pour qu'un incident aussi ridicule le fasse atterrir dans le caniveau.

— *Senhor* Stumpf ? demanda-t-il à une femme en blanc qu'il accosta dans un couloir. Je cherche le *Senhor* Stumpf.

La femme secoua la tête et lui indiqua un homme à l'air épuisé qui se trouvait à l'autre bout du couloir et profitait d'un instant de tranquillité pour allumer un cigarillo. Il lâcha le bras de l'infirmière et s'approcha du type. Celui-ci était enveloppé dans un nuage de fumée puante.

— Je cherche le *Senhor* Stumpf, dit-il.

L'homme le regarda d'un air narquois.

— Vous êtes Locke ? demanda-t-il.

— Oui.

— Ah.

Il tira sur son cigarillo. La fumée qu'il exhala aurait sûrement entraîné la rémission du cas le plus désespéré.

— Je suis le Dr. Edson Costa, dit l'homme en tendant une main moite à Locke. Votre ami vous a attendu durant toute la nuit.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il s'est blessé à l'œil, répondit Edson Costa, de toute évidence indifférent au sort de Stumpf. Et il a quelques écorchures sans gravité aux mains et au visage. Mais il ne veut pas qu'on s'approche de lui. Il s'est soigné tout seul.

— Pourquoi ? demanda Locke.

Le docteur avait l'air déconcerté.

— Il a payé pour avoir une chambre propre. Il a payé beaucoup. Alors, je la lui ai donnée. Vous voulez le voir ? L'emmener, peut-être ?

— Peut-être, dit Locke sans le moindre enthousiasme.

— Sa tête..., dit le docteur. Il délire.

Sans daigner lui fournir de plus amples explications, l'homme le guida au pas de course, laissant derrière lui un sillage de fumée. Leur route, qui les fit sortir du bâtiment principal puis traverser une petite cour intérieure, s'acheva devant une chambre à la porte ornée d'une vitre.

— Ici, dit le docteur. Votre ami. Dites-lui, décocha-t-il en guise de flèche du Parthe, qu'il doit payer encore, ou alors il s'en va demain.

Locke regarda à travers la vitre. La chambre, d'un blanc sale, était vide de tout meuble, excepté un lit et une table de chevet, et éclairée par la même lueur pisseuse qui régnait sur chaque centimètre carré de ce foutu hôpital. Stumpf ne se trouvait pas sur le lit, mais était accroupi sur le sol dans le coin de la pièce. Son œil gauche était

recouvert d'un gros morceau de coton, maintenu en place par un bandage qu'il avait passé avec maladresse autour de son crâne.

Locke observa Stumpf pendant un long moment avant que l'autre ne se rende compte de sa présence. Il leva lentement la tête. Son œil valide, comme pour compenser la perte de son compagnon, semblait avoir gonflé pour atteindre le double de son volume naturel. On y lisait assez de terreur pour lui et pour son double ; en fait, assez pour une douzaine d'yeux.

Prudemment, comme un homme dont les os sont si friables qu'il redoute que le moindre souffle vienne les briser, Stumpf avança le long du mur et marcha jusqu'à la porte. Il ne l'ouvrit pas, mais s'adressa à Locke à travers la vitre.

— Pourquoi n'es-tu pas venu ? demanda-t-il.

— Je suis là.

— Mais *plus tôt*, dit Stumpf.

Son visage était écarlate, comme si on l'avait battu.

— Plus tôt.

— J'avais à faire, rétorqua Locke. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— C'est vrai, Locke, dit l'Allemand, tout est vrai.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce qu'a dit Tetelman. Le délire de Cherrick. Cette histoire d'exilés. C'est vrai. Ils veulent nous chasser.

— On n'est plus dans la jungle à présent, dit Locke. Tu n'as plus rien à craindre ici.

— Oh si, dit Stumpf, dont l'œil était plus gonflé que jamais. Oh si ! Je l'ai vu...

— Qui ça ?

— L'ancêtre. Le vieux du village. Il était ici.

— Ridicule.

— Il *était ici*, bon sang, répondit Stumpf. Il était debout, là où tu es. À me regarder à travers la vitre.

— Tu as trop bu.

— C'est ce qui est arrivé à Cherrick, et à présent c'est mon tour. Ils vont nous rendre la vie impossible...

Locke ricana.

— Je n'ai aucun problème, dit-il.

— Ils ne te laisseront pas t'en tirer, dit Stumpf. Aucun de nous ne va s'en tirer. À moins qu'on ne se repente.

— Il va falloir que tu évacues la chambre, dit Locke, qui ne se sentait plus d'humeur à supporter ces divagations. On m'a dit que tu devais partir avant demain matin.

— Non, dit Stumpf. Je ne peux pas m'en aller. C'est impossible.

— Il n'y a rien à craindre.

— La poussière, dit l'Allemand. La poussière dans l'air. Elle me

coupera en morceaux. J'ai attrapé un grain de poussière dans l'œil – rien qu'un grain – et aussitôt après, mon œil s'est mis à saigner comme s'il n'allait jamais s'arrêter. J'arrive à peine à me coucher, mon lit ressemble à une planche à clous. J'ai l'impression que la plante de mes pieds est sur le point d'éclater. Il faut que tu m'aides.

— Comment ? dit Locke.

— Paie-les pour la chambre. Paie-les pour que je puisse rester jusqu'à ce que tu aies ramené un spécialiste de São Luis. Ensuite, retourne au village, Locke. Retourne et va leur dire. Je ne veux pas de leurs terres. Va leur dire que je n'en possède plus aucune.

— J'y retournerai, dit Locke, mais pas tout de suite.

— Vas-y vite, dit Stumpf. Dis-leur de me laisser en paix.

Soudain, l'expression du visage partiellement masqué se modifia et Stumpf regarda, par-dessus l'épaule de Locke, un spectacle situé au bout du couloir. De sa bouche amollie par la terreur émergea faiblement le mot :

— Pitié.

Locke, perplexe face à l'expression de l'autre, se retourna. Le couloir était vide de toute présence, excepté celle des papillons boursofflés qui assaillaient l'ampoule.

— Il n'y a rien ici..., dit-il en se tournant vers la porte de la chambre de Stumpf.

Le verre de la vitre portait les empreintes distinctes de deux paumes ensanglantées.

— Il est ici, dit l'Allemand, les yeux rivés sur le verre qui saignait miraculeusement.

Locke n'avait pas besoin de lui demander qui. Il leva une main pour toucher les marques. Les empreintes, encore humides, se trouvaient de son côté de la vitre, pas de celui de Stumpf.

— Mon Dieu, souffla-t-il.

Comment quelqu'un avait-il pu se glisser entre lui et la porte et apposer ses empreintes dessus, pour s'éclipser ensuite en profitant de l'instant durant lequel il avait regardé derrière lui ? Cela défiait l'entendement. Il regarda de nouveau au bout du couloir. Il était toujours vide de tout visiteur. Rien que l'ampoule – oscillant doucement, comme sous l'effet d'une brise –, et le murmure incessant des ailes de papillons.

— Que se passe-t-il ? dit Locke à mi-voix.

Stumpf, en transe devant les empreintes de mains, posa doucement l'extrémité de ses doigts sur le verre.

À ce contact, des gouttes de sang perlèrent sur ses doigts et se rassemblèrent pour couler le long du verre. Il n'enleva pas ses doigts mais regarda Locke à travers la vitre avec des yeux emplis de désespoir.

— Tu vois ? dit-il, tout doucement.

— À quoi tu joues ? dit Locke de la même voix basse. C'est un truc.

— Non.

— Tu n'as pas la maladie de Cherrick. Tu ne peux pas l'avoir. Tu ne les as pas touchés. On était *d'accord*, bon sang, dit-il en haussant le ton. C'est Cherrick qui les a touchés, *pas nous*.

Stumpf regarda Locke avec quelque chose qui ressemblait à de la pitié sur son visage.

— Nous nous sommes trompés, dit-il doucement.

Ses doigts, qu'il avait à présent écartés du veille, continuaient de saigner, et le liquide chaud coulait sur le dos de ses mains et sur ses avant-bras.

— Ce n'est pas quelque chose que tu peux soumettre par la force, Locke. Ce n'est plus entre nos mains.

Il leva ses doigts sanguinolents, riant de son propre jeu de mots.

— Tu vois ? dit-il.

Le calme soudain et fataliste de l'Allemand terrifia Locke. Il saisit la poignée de la porte et la secoua. Elle était fermée. La clé était à l'intérieur, là où Stumpf avait payé pour qu'elle se trouve.

— Reste dehors, dit Stumpf. Ne t'approche pas de moi.

Son sourire avait disparu. Locke appuya son épaule contre la porte.

— Reste dehors, j'ai dit, cria Stumpf d'une voix suraiguë.

Il s'écarta de la porte alors que Locke poussait à nouveau dessus. Puis, voyant que le verrou finirait bientôt par céder, il appela à l'aide. Locke n'en tint pas compte et continua de se jeter sur la porte. On entendit le bruit du bois commençant à se briser.

Tout près de Locke, une voix féminine s'élevait en réponse aux cris de Stumpf. Aucune importance ; il aurait mis les mains sur l'Allemand avant l'arrivée des secours, et alors, nom de Dieu, il effacerait les derniers vestiges de sourire sur les lèvres de ce salaud. Il se jeta de nouveau sur la porte avec une ferveur croissante ; encore, et encore. La porte céda.

Dans le cocon antiseptique de sa chambre, Stumpf sentit la première bouffée d'air impur venue du monde extérieur. Ce n'était rien de plus qu'une légère brise qui envahissait son sanctuaire de fortune, mais elle transportait avec elle tous les débris du monde. De la suie et des graines, des pellicules tombées d'un millier de cuirs chevelus, du duvet, du sable et des cheveux humains ; la poussière brillante tombée des ailes d'un papillon. Des particules si ténues que l'œil humain ne pouvait les percevoir que lorsqu'elles dansaient dans un rayon de soleil ; chacune de ces parcelles de matière tourbillonnante était tout à fait inoffensive pour la plupart des organismes vivants. Mais ce nuage était mortel pour Stumpf ; en quelques secondes, son corps fut sillonné de minuscules entailles

suintantes.

Il hurla et se précipita vers la porte pour la refermer, plongeant dans une grêle de rasoirs imperceptibles dont chacun vint le lacérer. Lorsqu'elles se pressèrent contre la porte pour empêcher Locke d'entrer, ses mains meurtries entrèrent en éruption. De toute façon, il était trop tard pour empêcher Locke de pénétrer dans la chambre. L'homme avait ouvert la porte en grand et avançait dans la pièce d'un pas ferme, chacun de ses mouvements faisant naître de nouveaux courants d'air qui partaient à l'assaut de Stumpf. Il saisit le poignet de l'Allemand. Sous son étreinte, la peau s'ouvrit comme sous la lame d'un couteau.

Derrière lui, une femme laissa échapper un cri d'horreur. Locke, comprenant que Stumpf n'était plus en état de se repentir de son rire, le lâcha. Orné d'entailles sur chacune des parties de son corps exposées à l'air, et en récoltant de nouvelles à chaque instant, Stumpf recula en trébuchant, aveuglé, et tomba à côté du lit. L'air assassin continua de le taillader durant sa chute ; chacun de ses frissons d'agonie faisait naître de nouveaux courants d'air qui venaient l'assaillir.

Le visage en cendres, Locke s'éloigna en hâte de l'endroit où gisait le corps et recula en vacillant dans le couloir. Une foule de badauds était massée là ; ils reculèrent cependant à son approche, trop intimidés par sa carrure de colosse et par l'expression démente de son visage pour oser le défier. Il rebroussa chemin à travers le labyrinthe au parfum écœurant, traversant la petite cour intérieure et regagnant le bâtiment principal. Il aperçut brièvement Edson Costa qui se précipitait à sa poursuite, mais il ne s'attarda pas pour lui fournir des explications.

Dans le hall, qui, malgré l'heure tardive, était envahi de victimes de toute sorte, ses yeux hagards se posèrent sur un petit garçon assis sur les genoux de sa mère. Il s'était apparemment blessé au ventre. Sa chemise trop grande pour lui était tachée de sang ; son visage était en larmes. La mère ne leva pas les yeux lorsque Locke se fraya un chemin à travers la foule.

Mais l'enfant réagit. Il leva la tête comme s'il avait su que Locke allait passer et lui adressa un sourire radieux.

Locke ne connaissait aucune des personnes qui se trouvaient au comptoir de Tetelman ; et la seule information qu'il réussit à arracher aux serveurs, dont la plupart étaient si ivres qu'ils parvenaient à peine à rester debout, fut que leurs maîtres étaient partis la veille dans la jungle. Locke dénicha le plus sobre des serveurs et le persuada sous la menace de le raccompagner jusqu'au village afin de lui servir d'interprète. Il n'avait aucune idée de la façon dont il allait faire la paix avec la tribu. Il savait seulement qu'il devait protester de son

innocence. Après tout, plaiderait-il, ce n'était pas *lui* qui avait tiré le coup meurtrier. Il y avait eu un malentendu, assurément, mais il n'avait fait aucun mal à quiconque. Comment pouvaient-ils, en toute conscience, conspirer contre lui ? S'ils exigeaient réparation de sa part, il était prêt à accéder à leur demande. Et en fait, cet acte ne pourrait-il pas lui apporter une certaine satisfaction ? Il avait vu tant de souffrances ces derniers temps. Il voulait en être lavé. Tout ce qu'ils lui demanderaient, dans les limites de la raison, il l'accomplirait ; n'importe quoi pour éviter de périr comme les autres. Il était même prêt à leur rendre leurs terres.

Le voyage fut fort pénible, et son compagnon se plaignit à maintes reprises d'une voix incohérente. Locke fit la sourde oreille. Ils n'avaient pas le temps de se promener. Leur avance bruyante, les plaintes émises par le moteur de la Jeep à chaque nouvelle acrobatie réveillèrent la jungle autour d'eux, provoquant un concert de ululements, de gémissements et de cris perçants. C'était un endroit avide et affamé, pensa Locke ; et pour la première fois depuis qu'il avait posé le pied sur ce continent, il se mit à le détester de tout son cœur. Il était impossible de donner un sens quelconque aux événements qui survenaient en ce lieu ; tout ce qu'un homme pouvait espérer, c'était de pouvoir trouver un trou pour y souffler un peu entre une floraison putride et la suivante.

Une demi-heure avant la tombée de la nuit, épuisés par leur voyage, ils atteignirent les environs du village. L'endroit n'avait pas changé d'un iota durant les quelques jours qui s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait vu pour la dernière fois, mais le cercle de huttes était de toute évidence déserté. Les portes étaient béantes ; les feux collectifs, qui d'ordinaire brûlaient en permanence, n'étaient plus que cendres. Il n'y avait ni enfant ni cochon pour le regarder quand il pénétra dans l'enceinte. Lorsqu'il eut atteint le centre du cercle, il s'immobilisa, regardant autour de lui en quête d'un indice qui lui aurait révélé ce qui s'était produit ici. Mais il n'en trouva aucun. La fatigue le rendit imprudent. Rassemblant les maigres forces qui lui restaient, il cria au milieu du silence :

— Où êtes-vous ?

Deux aras rouge vif aux ailes effilées s'envolèrent en hurlant d'un arbre situé à l'autre bout du village. Quelques instants plus tard, une silhouette émergea d'un bosquet de balsas et de jacarandas. Ce n'était pas un des membres de la tribu, mais Dancy. Il observa une pause avant de se montrer complètement ; puis, lorsqu'il reconnut Locke, un large sourire éclaira son visage et il s'avança à l'intérieur de l'enceinte. Derrière lui, le feuillage se mit à frémir tandis que d'autres se frayaient un chemin à travers lui. Tetelman était là, ainsi que plusieurs Norvégiens conduits par un homme nommé Bjørnstrøm, que Locke

avait brièvement rencontré au comptoir. Son visage, sous une tignasse de cheveux blanchis par le soleil, était rouge comme un homard trop cuit.

— Mon Dieu, dit Tetelman, que faites-vous ici ?

— Je pourrais vous poser la même question, répondit Locke avec irritation.

Bjørnstrøm fit signe à ses trois compagnons de baisser leurs armes et s'avança de quelques pas, un sourire apaisant aux lèvres.

— Mr. Locke, dit le Norvégien en tendant une main gantée de cuir. Quel plaisir de vous rencontrer.

Locke regarda le gant taché avec dégoût, et Bjørnstrøm, avec un bref sourire penaud, l'ôta. La main qu'il avait abritée était immaculée.

— Mes excuses, dit-il. Nous étions en train de travailler.

— À quoi ? demanda Locke, sentant l'acide qui lui rongeaient l'estomac monter jusqu'au fond de sa gorge.

Tetelman cracha par terre.

— Les Indiens, dit-il.

— Où est passée la tribu ? dit Locke.

À nouveau, Tetelman prit la parole :

— Bjørnstrøm prétend avoir des droits sur ce territoire...

— La tribu, insista Locke. Où sont-ils ?

Le Norvégien se mit à jouer avec son gant.

— Vous les avez achetés, ou quoi ? demanda Locke.

— Pas exactement, répondit Bjørnstrøm.

Son anglais était aussi impeccable que son profil.

— Amenez-le, suggéra Dancy avec un certain enthousiasme. Laissez-le voir par lui-même.

— Pourquoi pas ? acquiesça Bjørnstrøm. Ne touchez à rien, Mr. Locke. Et dites à votre porteur de rester là où il est.

Dancy avait déjà fait demi-tour et s'enfonçait dans le bosquet ; à présent, Bjørnstrøm fit de même, sortant de l'enceinte et escortant Locke à travers un couloir taillé dans les broussailles. Locke parvenait à peine à le suivre ; ses jambes devenaient plus hésitantes à chaque pas qu'il faisait. Le sol avait été fort aplani le long de cette piste. Un tapis de feuilles et d'orchidées avait été écrasé, puis absorbé par le sol humide.

Ils avaient creusé une fosse dans une petite clairière située à moins d'une centaine de mètres de l'enceinte. Elle n'était guère profonde, cette fosse, ni très large. Le mélange d'odeurs d'essence et de chaux vive qui s'en dégageait effaçait toutes les autres senteurs.

Tetelman, qui avait atteint la clairière avant Locke, se garda d'approcher du bord de l'excavation, mais Dancy était bien moins délicat. Il avança jusque de l'autre côté de la fosse et fit signe à Locke de venir voir son contenu.

La tribu se putréfiait déjà. Ses membres gisaient là où on les avait jetés, dans un amoncellement confus de seins et de fesses, de visages et de bras, leurs corps colorés çà et là de pourpre et de noir. Des mouches s'agitaient en désordre au-dessus d'eux.

— Instructif, n'est-ce pas ? commenta Dancy.

Locke se contenta de regarder Bjørnstrøm faire le tour de la fosse pour rejoindre Dancy.

— Tous ? demanda Locke.

Le Norvégien hocha la tête.

— En un clin d'œil, dit-il, prononçant chaque mot avec une troublante précision.

— Les couvertures, dit Tetelman, désignant l'arme du crime.

— Mais si vite..., murmura Locke.

— C'est très efficace, dit Dancy. Et difficile à prouver. Même si quelqu'un se met à poser des questions.

— La maladie est une chose naturelle, fit remarquer Bjørnstrøm. Hein ? Comme les arbres.

Locke secoua lentement la tête, les yeux humides.

— J'ai entendu beaucoup de bien de vous, lui dit Bjørnstrøm. Peut-être pourrions-nous travailler ensemble.

Locke ne tenta même pas de lui répondre. Les autres Norvégiens avaient posé leurs fusils sur le sol et se remettaient au travail, déplaçant les quelques cadavres entassés en pile pitoyable pour les jeter dans la fosse parmi leurs congénères. Locke aperçut un petit enfant dans le tas, ainsi qu'un vieillard, que les fossoyeurs étaient en train de soulever en ce moment même. Son corps paraissait désarticulé lorsqu'ils le firent basculer sur le bord de la fosse. Il glissa le long de la faible pente et alla choir le visage dressé vers le ciel, les deux bras levés en geste de soumission, ou d'expulsion. C'était l'ancêtre, bien sûr, celui que Cherrick avait affronté. Ses paumes étaient toujours écarlates. Il y avait un trou bien propre dans sa tempe. La maladie et le désespoir n'avaient pas été d'une efficacité totale, semblait-il.

Locke observa le corps suivant que l'on jetait dans la fosse, puis un troisième.

Bjørnstrøm, qui s'attardait de l'autre côté de la fosse, alluma une cigarette. Son regard croisa celui de Locke.

— Ainsi va la vie, dit-il.

Derrière Locke, Tetelman prit la parole.

— Nous pensions que vous ne reviendriez pas, dit-il, peut-être pour s'excuser d'avoir fait alliance avec Bjørnstrøm.

— Stumpf est mort, dit Locke.

— Eh bien, ça fait une part de moins, dit Tetelman en s'approchant de lui et en lui posant une main sur l'épaule.

Locke ne répondit pas ; il se contenta de regarder les cadavres

amoncelés, que l'on recouvrait à présent de chaux vive, ne percevant que vaguement la chaleur qui coulait le long de son corps depuis l'endroit où Tetelman l'avait touché. Dégoûté, le négociant avait retiré sa main et regardait fixement la tache de sang qui allait en s'élargissant sur la chemise de Locke.

Entre chien et loup

Les photographies de Mironenko que Ballard avait vues à Munich ne s'étaient pas révélées riches d'enseignements. Seules une ou deux montraient l'homme du K.G.B. de face ; et la plupart des autres étaient brouillées et grenues, témoignage de leur origine furtive. Cependant, Ballard ne se faisait pas de souci. Une longue expérience, parfois amère, lui avait appris que l'œil se laissait trop souvent abuser ; mais il existait d'autres talents – vestiges de sens que l'existence moderne avait rendus démodés – auxquels il savait recourir et qui lui permettaient de percevoir le moindre signe de duplicité. C'étaient ces talents qu'il mettrait en œuvre quand il rencontrerait Mironenko. Grâce à eux, il arracherait la vérité à cet homme.

La vérité ? Là était le cœur de l'énigme, bien sûr, car dans le contexte actuel, la sincérité n'était-elle pas la plus évasive des qualités ? Sergei Zakharovich Mironenko était chef de section à la Direction S du K.G.B. depuis onze ans et avait accès aux informations les plus confidentielles sur les agents soviétiques en poste en Occident. Ces dernières semaines, cependant, il avait fait part aux Services de sécurité britanniques du désenchantement qu'il entretenait vis-à-vis de ses supérieurs actuels, ainsi que de son désir de passer à l'Ouest. En échange des efforts considérables qu'il faudrait déployer pour résoudre son cas, il s'était porté volontaire pour faire office de taupe à l'intérieur du K.G.B. durant une période de trois mois, à l'issue de laquelle il rejoindrait le giron de la démocratie et serait mis à l'abri dans un endroit où ses supérieurs ivres de vengeance ne pourraient jamais le retrouver. On avait confié à Ballard la mission de rencontrer le Russe face à face, afin de vérifier si le reniement de Mironenko était sincère ou simulé. La réponse ne se trouverait pas sur les lèvres de Mironenko, Ballard le savait bien, mais dans certaines nuances de son comportement, que seul l'instinct serait capable d'interpréter.

À une certaine époque, Ballard aurait trouvé cette énigme fascinante ; à tel point que toutes ses pensées se seraient attachées à sa résolution. Mais un tel zèle avait été la marque d'un homme persuadé que ses actes avaient un effet significatif sur le monde. Il était plus avisé aujourd'hui. Les agents de l'Est et de l'Ouest accomplissaient leur œuvre secrète année après année. Ils complotaient ; ils corrompaient ; de temps en temps (quoique rarement) ils faisaient couler le sang. On

assistait à des débâcles, à des échanges et à des victoires tactiques mineures. Mais au bout du compte, les choses étaient toujours plus ou moins les mêmes.

Cette ville, par exemple. Ballard était venu à Berlin pour la première fois en 1969. Il avait vingt-neuf ans, sortait d'une période d'entraînement intensif qui avait duré plusieurs années, et était tout disposé à faire un peu la fête. Mais il ne s'était pas senti à l'aise en ce lieu. Il trouvait la ville dénuée de tout charme ; souvent lugubre. Il avait fallu qu'Odell, son coéquipier durant ses deux premières années d'affectation, lui prouve que Berlin était digne d'être aimée, et Ballard s'était bien cru perdu pour la vie. À présent, il se sentait plus chez lui dans cette ville coupée en deux qu'il ne l'avait jamais été à Londres. Le malaise de cette ville, son idéalisme déchu et peut-être plus que tout son terrible isolement étaient à l'unisson de ses propres sentiments. Lui et elle maintenaient tous deux leur présence dans une même désolation d'ambitions défuntes.

Il trouva Mironenko à la galerie Germälde et, en effet, les photographies *avaient* menti. Le Russe paraissait bien plus âgé que ses quarante-six ans, et bien plus malade qu'il n'en avait l'air sur ses portraits pris à la sauvette. Aucun des deux hommes ne fit un signe de reconnaissance à l'autre. Ils se promenèrent à travers l'exposition durant une demi-heure, Mironenko faisant preuve d'un intérêt manifeste et apparemment sincère pour les œuvres exposées. Ce ne fut que lorsqu'ils se furent assurés de l'absence de toute surveillance que le Russe sortit de l'immeuble pour conduire Ballard dans la banlieue policée de Dalhem, jusqu'à une maison que les deux parties avaient choisie à l'avance pour sa totale sécurité. Là, dans une minuscule cuisine sans chauffage, ils s'assirent et parlèrent.

Mironenko n'avait qu'une maîtrise incertaine de l'anglais, du moins en apparence, mais Ballard avait l'impression que les efforts qu'il faisait pour s'exprimer devaient autant à la tactique qu'à la grammaire. Peut-être aurait-il agi de la même façon à la place du Russe ; il était toujours prudent de paraître moins compétent qu'on ne l'était en réalité. Mais en dépit des difficultés que rencontrait Mironenko, sa profession de foi était sans équivoque.

— Je ne suis plus communiste, dit-il de but en blanc, je ne suis plus membre du Parti – pas ici (il se frappa le torse du poing) – depuis plusieurs années.

Il prit un mouchoir sale dans la poche de son manteau, ôta un de ses gants, et sortit des plis du mouchoir un flacon rempli de pilules.

— Pardonnez-moi, dit-il en faisant tomber plusieurs pilules du flacon. J'ai des douleurs. Dans la tête ; dans les mains.

Ballard attendit qu'il ait fini d'avaloir ses médicaments pour lui demander :

— Pourquoi avez-vous commencé à douter ?

Le Russe empocha flacon et mouchoir, le visage dénué de toute expression.

— Comment un homme perd-il sa... sa foi ? dit-il. Est-ce que j'en ai trop vu ? ou pas assez, peut-être ?

Il regarda le visage de Ballard pour voir si ses paroles hésitantes avaient eu un sens pour l'Anglais. Ne trouvant aucune trace de compréhension, il essaya une nouvelle fois.

— Je pense que l'homme qui ne se croit pas perdu est vraiment perdu.

Ce paradoxe était formulé avec élégance ; les soupçons que Ballard entretenait sur la maîtrise qu'avait le Russe de la langue anglaise furent confirmés.

— Et *maintenant*, êtes-vous perdu ? s'enquit Ballard.

Mironenko ne répondit pas. Il ôta son autre gant et contempla ses mains. Les pilules qu'il avait avalées ne semblaient pas l'avoir soulagé des douleurs dont il s'était plaint. Il ferma et rouvrit ses mains comme un homme souffrant d'arthrite en train de contrôler les progrès de sa maladie. Sans lever la tête, il déclara :

— On m'a appris que le Parti avait une solution à tout. Cela m'a libéré de la peur.

— Et maintenant ?

— Maintenant ? dit-il. Maintenant, j'ai d'étranges idées. Elles me viennent de nulle part...

— Continuez, dit Ballard.

Mironenko eut un sourire pincé.

— Vous voulez tout savoir de moi, oui ? Même ce que je rêve ?

— Oui, dit Ballard.

— Ce serait la même chose chez nous, dit-il en hochant la tête.

Puis, après une pause :

— Je pense parfois que je vais exploser. Vous comprenez ce que je dis ? Que je vais craquer, peu-ce qu'il y a tant de rage en moi. Et ça me terrifie, Ballard. Je pense qu'Os vont voir à quel point je les hais.

Il leva les yeux vers son interlocuteur.

— Vous devez faire vite, continua-t-il, ou ils vont me percer à jour. Je m'efforce de ne pas penser à ce qu'ils feront.

Il fit une nouvelle pause. Toute trace de sourire, même sans humour, avait disparu de son visage.

— La Direction a des sections dont même moi, je n'ai pas connaissance. Des hôpitaux spéciaux où personne n'est autorisé à ailler. Ils ont les moyens de réduire votre âme en miettes.

Ballard, toujours pragmatique, se demanda si le vocabulaire de Mironenko n'était pas un peu grandiloquent. S'il se retrouvait entre les mains du K.G.B., il ne pensait pas qu'il se soucierait de la sécurité de

son âme. Après tout, c'était le corps qui avait des terminaisons nerveuses.

Ils parlèrent durant plus d'une heure, et leur conversation navigua entre la politique et les souvenirs personnels, les futilités et les aveux les plus intimes. À la fin de leur rencontre, Ballard était convaincu de l'antipathie que Mironenko ressentait à l'égard de ses maîtres. Tout comme il l'avait affirmé, cet homme avait perdu la foi.

Le lendemain, Ballard rencontra Cripps au restaurant de l'hôtel Schweizerhof et lui fit un rapport verbal sur Mironenko.

— Il est mûr et n'attend plus que nous. Mais il insiste pour que nous nous décidions vite.

— Je n'en doute pas, dit Cripps.

Son œil de verre lui causait des soucis aujourd'hui ; l'air frais, expliqua-t-il, le rendait apathique. Il bougeait avec une fraction de seconde de retard, sur son œil valide, et de temps en temps, Cripps était obligé de le pousser du bout du doigt pour le faire tourner.

— Nous n'allons pas prendre notre décision dans la précipitation, dit Cripps.

— Où est le problème ? Je n'ai aucun doute sur sa sincérité ; ni sur son désespoir.

— Vous l'avez déjà dit, répondit Cripps. Voulez-vous prendre un dessert ?

— Vous mettez mon avis en doute ? C'est ça ?

— Prenez quelque chose de sucré pour finir, que je ne me sente pas seul à être dépravé.

— Vous pensez que je me trompe à son sujet, n'est-ce pas ? insista Ballard.

Comme Cripps ne daignait pas lui répondre, Ballard se pencha par-dessus la table.

— C'est ça, n'est-ce pas ?

— Je dis seulement que nous avons des raisons d'être prudents, dit Cripps. Si nous décidons en fin de compte de l'embarquer, les Russes vont être profondément froissés. Nous devons être certains que la décision vaut la peine d'être prise, compte tenu des problèmes qui s'ensuivront inévitablement. La situation est particulièrement délicate en ce moment.

— Et alors ? répondit Ballard. Dites-moi durant quelle période on n'a pas eu de crise qui couvrait ?

Il s'enfonça sur son siège et s'efforça de lire sur le visage de Cripps. Son œil de verre était, si tant est que ce soit possible, plus sincère que son œil authentique.

— J'en ai marre de ce petit jeu, murmura Ballard.

L'œil de verre se mit à errer.

— À cause de ce Russe ?

— Peut-être.

— Croyez-moi, dit Cripps, j'ai de bonnes raisons d'être prudent en ce qui concerne cet homme.

— Donnez-m'en une.

— Rien n'a pu être vérifié.

— Que savez-vous sur lui ? insista Ballard.

— Comme je vous l'ai dit, des rumeurs, répondit Cripps.

— Pourquoi n'en ai-je pas été informé ?

Cripps secoua légèrement la tête.

— Ça n'a plus d'importance à présent, dit-il. Vous nous avez fourni un excellent rapport. Et je tiens à ce que vous sachiez que, si les choses ne se déroulent pas de la façon que vous estimez être la meilleure, ce n'est pas parce que nous mettons en doute votre avis.

— Je vois.

— Non, vous ne voyez rien, dit Cripps. Vous avez l'impression d'être un martyr ; et je ne vous en veux pas vraiment.

— Que va-t-il se passer à présent ? Suis-je censé oublier que j'ai rencontré cet homme ?

— Ce serait préférable, dit Cripps. Loin des yeux, loin du cœur.

De toute évidence, Cripps ne croyait pas que Ballard allait suivre son conseil. Bien que Ballard ait posé plusieurs questions discrètes au sujet de l'affaire Mironenko durant les semaines qui suivirent, il était clair qu'on avait averti ses contacts habituels de la nécessité de rester bouche cousue.

En fait, Ballard trouva l'information qu'il cherchait dans les pages du journal du matin, plus précisément en lisant un article relatant la découverte d'un cadavre dans une maison située près de la gare, sur Kaiser Damm. Lorsqu'il lut cet entrefilet, il n'avait aucun moyen de savoir qu'il avait un rapport quelconque avec Mironenko, mais le récit contenait assez de détails pour éveiller sa curiosité. D'abord, il soupçonnait que la maison évoquée dans l'article avait été de temps en temps utilisée par le Service ; ensuite, l'article parlait de deux hommes non identifiés que l'on avait failli prendre sur le fait alors qu'ils étaient sur le point d'évacuer le cadavre, ce qui suggérerait qu'il ne s'agissait nullement d'un crime passionnel.

Vers midi, il se rendit au bureau de Cripps dans l'espoir de parvenir à lui arracher une explication, mais Cripps n'était pas disponible, et ne le serait pas, lui expliqua sa secrétaire, jusqu'à nouvel ordre ; une affaire d'importance l'avait rappelé à Munich. Ballard laissa un message pour lui dire qu'il espérait pouvoir lui parler à son retour.

Alors qu'il pénétrait de nouveau dans l'air froid du dehors, il se rendit compte qu'il avait gagné un admirateur ; un individu au visage étroit dont les cheveux avaient déserté le front, laissant une boucle

grotesque pour marquer l'ancienne ligne de démarcation avec le cuir chevelu. Ballard le connaissait vaguement pour l'avoir rencontré dans l'entourage de Cripps, mais il lui fut impossible de coller un nom sur son visage. Ce renseignement lui fut cependant très vite fourni.

— Suckling, dit l'homme.

— Bien sûr, dit Ballard. Bonjour.

— Je crois que nous devrions parler, si vous avez une minute, dit l'homme.

Sa voix était aussi pincée que ses traits ; Ballard n'était pas d'humeur à écouter des ragots. Il était sur le point de décliner l'offre de Suckling lorsque celui-ci déclara :

— Je suppose que vous êtes au courant de ce qui est arrivé à Cripps.

Ballard secoua la tête. Suckling, ravi de posséder cette bribe d'information, répéta :

— Nous devrions parler.

Ils longèrent Kantstrasse pour se diriger vers le Zoo. La rue était envahie par les piétons de l'heure du déjeuner, mais Ballard les remarqua à peine. Le récit que Suckling lui faisait tout en marchant exigeait son attention entière et absolue.

Ce récit fut raconté avec simplicité. Cripps, semblait-il, s'était arrangé pour rencontrer Mironenko afin de procéder lui-même à une évaluation de l'intégrité du Russe. La maison de Schöneberg choisie pour leur rencontre avait déjà été utilisée à plusieurs reprises, et cela faisait longtemps qu'on la considérait comme un des endroits les plus sûrs de la ville. Ce soir-là, cependant, elle avait failli à sa réputation. Des hommes du K.G.B. avaient apparemment suivi Mironenko jusqu'à la maison, puis avaient tenté d'intervenir pour troubler la réunion. Personne ne pouvait apporter son témoignage sur la façon dont les événements avaient tourné par la suite : les deux hommes qui avaient accompagné Cripps – et dont l'un était Odell, l'ancien coéquipier de Ballard – étaient morts ; quant à Cripps, il était dans le coma.

— Et Mironenko ? demanda Ballard.

Suckling haussa les épaules.

— On l'a ramené dans la Mère Patrie, je suppose, dit-il.

Ballard perçut une bouffée de duplicité émanant de l'autre homme.

— Je vous suis reconnaissant de me mettre au courant, dit-il à Suckling. Mais *pourquoi* ?

— Odell et vous étiez amis, n'est-ce pas ? lui fut-il répondu. Maintenant que Cripps est sur la touche, il ne vous en reste plus beaucoup.

— Vraiment ?

— Je ne veux pas vous offenser, se hâta de dire Suckling. Mais vous avez la réputation de n'en faire qu'à votre tête.

— Venez-en au fait, dit Ballard.

— Il n'y en a pas, protesta Suckling. Je pensais seulement que vous étiez en droit de savoir ce qui s'était passé. Je prends des risques en vous parlant de ça.

— C'est gentil à vous, dit Ballard.

Il s'arrêta de marcher. Suckling fit un ou deux pas avant de se retourner et de se rendre compte que Ballard lui adressait un large sourire.

— Qui vous a envoyé ?

— Personne, dit Suckling.

— Astucieux de m'envoyer la mauvaise langue du Service. J'ai failli m'y laisser prendre. Vous êtes très plausible.

Il n'y avait pas assez de graisse sur le visage de Suckling pour dissimuler le tic de sa joue.

— De quoi me soupçonnent-ils ? Pensent-ils que je suis de mèche avec Mironenko, c'est ça ? Non, je ne crois pas qu'ils soient stupides à ce point.

Suckling secoua la tête, comme l'aurait fait un médecin confronté à une maladie incurable.

— Vous aimez vous faire des ennemis ? dit-il.

— Ce sont les risques du métier. Cela ne me fera pas perdre le sommeil. Certainement pas.

— Il y a du changement dans l'air, dit Suckling. À votre place, je commencerais à préparer mes réponses.

— Que les réponses aillent se faire foutre, dit Ballard sur un ton des plus courtois. Je crois qu'il est temps que je me préoccupe de savoir quelles sont les bonnes questions.

Envoyer Suckling pour le sonder paraissait une manœuvre désespérée. Ils voulaient des informations ; mais à quel sujet ? Pouvaient-ils sérieusement croire qu'il s'était, d'une manière ou d'une autre, compromis avec Mironenko ? ou pis, avec le K.G.B. lui-même ? Il laissa sa colère se dissiper ; elle remuait bien trop de boue, et il avait besoin que les eaux de son esprit restent limpides s'il voulait se libérer de cette confusion. D'un autre côté, Suckling avait parfaitement raison : il *avait* des ennemis, et à présent que Cripps se retrouvait hors course, il était vulnérable. Dans de telles circonstances, il n'avait qu'une seule alternative. Il pouvait soit retourner à Londres et se planquer quelque part, soit rester à Berlin pour voir quelle manœuvre ils allaient ensuite tenter. Il décida de rester. Le jeu de cache-cache avait de moins en moins de charme à ses yeux.

Alors qu'il s'engageait dans Leibnizstrasse pour se diriger vers le nord, il aperçut dans une vitrine le reflet d'un homme vêtu d'un manteau gris. Ce ne fut qu'un bref aperçu, rien de plus, mais il eut l'impression de connaître le visage de ce type. Avaient-ils envoyé un

chien de garde pour le surveiller ? se demanda-t-il. Il fit demi-tour et accrocha le regard de l'homme, le fixant droit dans les yeux. Le suspect sembla embarrassé et tourna la tête. Peut-être n'était-ce qu'un jeu ; ou peut-être que non. Cela n'avait guère d'importance, pensa Ballard. Qu'ils le surveillent autant que cela leur plairait. Il était innocent. Si tant est qu'un tel état existât sans le bénéfice de la folie.

Une étrange plénitude s'était emparée de Sergei Mironenko ; une plénitude qui allait et qui venait sans rime ni raison, et qui lui gonflait tellement le cœur qu'il semblait sur le point de déborder.

La veille, sa situation lui avait paru insupportable. La douleur dans ses mains, dans sa tête et dans son échine n'avait cessé d'empirer, et elle était accompagnée à présent de démangeaisons si insistantes qu'il avait été obligé de se couper les ongles jusqu'à la chair, de peur de commettre de sérieux dommages sur son corps. Celui-ci, avait-il conclu, était en révolte contre lui. C'était cette notion qu'il avait essayé d'expliquer à Ballard : il se sentait séparé de lui-même, et redoutait d'être réduit en pièces dans peu de temps. Mais aujourd'hui, cette crainte avait disparu.

Pas les douleurs, hélas. Elles étaient en fait pires que la veille. Ses muscles et ses ligaments lui faisaient mal comme s'il les avait exercés au-delà de leurs limites ; il y avait des hématomes sur chacune de ses articulations, là où le sang avait quitté ses vaisseaux sous la peau. Mais cette impression de rébellion imminente avait disparu, pour être remplacée par une sensation de somnolence rêveuse. Et dans son cœur, une telle plénitude.

Lorsqu'il essayait de penser aux événements récents, de déterminer ce qui était à l'origine de cette transformation, ses souvenirs lui jouaient des tours. On l'avait contacté pour qu'il rencontre le supérieur de Ballard ; ça, il se le rappelait. Était-il allé ou non au rendez-vous, il ne s'en souvenait pas. La nuit précédente n'était qu'un trou noir.

Ballard saurait sûrement ce qui se passait, se dit-il. Il avait eu de la sympathie pour l'Anglais et lui avait fait confiance dès le début, sentant qu'en dépit des nombreuses différences qui existaient entre eux, ils étaient plus semblables que dissemblables. S'il se laissait guider par son instinct, il retrouverait Ballard, de cela il en était sûr. Sans aucun doute, l'Anglais serait fort surpris de le voir ; voire même, furieux au début. Mais quand il aurait informé Ballard de ce nouveau sentiment de plénitude, ses présomptions lui seraient sûrement pardonnées.

Ballard dîna fort tard, et but jusqu'à une heure avancée au Ring, un petit bar de travestis qu'Odell lui avait fait découvrir il y avait presque vingt ans de cela. Sans aucun doute, son guide avait eu l'intention de prouver sa sophistication à son cadet en lui révélant la

décadence de Berlin, mais Ballard, bien qu'il n'ait jamais ressenti de frisson sexuel en compagnie des clients du Ring, s'était immédiatement senti chez lui ici. On respectait sa neutralité ; on ne faisait aucune tentative pour le racoler. On le laissait tout simplement boire et contempler l'incessante parade de créatures de tous sexes.

Sa présence en ce lieu évoquait le fantôme d'Odell, dont le nom serait désormais banni de toute conversation en raison de son implication dans l'affaire Mironenko. Ballard avait déjà vu ce processus à l'œuvre. L'histoire ne pardonnait jamais l'échec, à moins que celui-ci ne soit si total qu'il en devienne grandiose. Pour tous les Odell de ce monde – des hommes ambitieux qui s'étaient retrouvés sans que ce soit leur faute dans un cul-de-sac dont toute retraite leur était coupée –, pour de tels hommes, on ne prononcerait jamais de beaux discours et on ne frapperait jamais de médailles. Ils ne connaîtraient que l'oubli.

Cela le rendait mélancolique de penser à ça, et il but d'abondance pour que ses pensées restent agréables, mais lorsque – vers deux heures du matin – il regagna la rue, sa dépression ne s'était que légèrement atténuée. Les bons bourgeois de Berlin étaient couchés depuis longtemps ; demain était un nouveau jour de travail. Seuls les bruits de circulation venus du Kurfurstendamm lui offraient le signe d'une vie toute proche. Il partit dans cette direction, l'esprit cotonneux.

Derrière lui, un rire. Un jeune homme – déguisé en starlette à grand renfort de paillettes – sautillait sur le trottoir en tenant par le bras son compagnon peu souriant. Ballard reconnut le travesti, qui était un habitué du bar ; le client, à en juger par son costume sobre, était un provincial venu à l'insu de sa femme assouvir son appétit de garçons déguisés en filles. Ballard pressa le pas. Le rire du jeune homme, dont la musique était de toute évidence forcée, lui faisait grincer les dents.

Il entendit quelqu'un qui courait tout près ; vit une ombre qui surgissait à la lisière de son champ de vision. Son chien de garde, probablement. Bien que l'alcool ait brouillé son instinct, il sentit l'anxiété monter en lui, sans qu'il puisse déterminer l'origine de ce sentiment. Il continua d'avancer. Des tremblements légers comme des plumes secouaient son cuir chevelu.

Quelques mètres plus loin, il se rendit compte que l'on n'entendait plus personne rire dans la rue derrière lui. Il jeta un regard par-dessus son épaule, s'attendant à moitié à découvrir le garçon et son client en train de s'embrasser. Mais ils avaient disparu tous les deux ; s'étaient faufiletés dans une ruelle, sans aucun doute, pour conclure leur contrat dans l'obscurité. Quelque part non loin de là, un chien s'était mis à pousser des aboiements sauvages. Ballard fit demi-tour pour retracer

des yeux le chemin qu'il avait parcouru, mettant la rue déserte au défi de lui révéler ses secrets. Quelle que soit la sensation qui était à l'origine du bourdonnement dans sa tête et des démangeaisons sur ses paumes, ce n'était pas une banale anxiété. Il y avait quelque chose qui clochait dans cette rue, en dépit de son apparence innocente ; elle dissimulait ses terreurs.

Les lumières brillantes du Kurfirstendamm n'étaient qu'à trois minutes de marche, mais il refusait de tourner le dos à ce mystère en se réfugiant dans leur sein. Au lieu de cela, il se mit à rebrousser chemin, tout doucement. Le chien avait cessé d'émettre ses cris d'alarme et était retombé dans le silence ; il n'avait que le bruit de ses pas pour toute compagnie.

Il atteignit le coin de la première ruelle et regarda le long de la chaussée. Aucune lumière ne brillait, ni aux fenêtres ni aux portes. Il ne sentait aucune présence vivante dans la pénombre. Il traversa l'entrée de la ruelle et marcha jusqu'à la suivante. Une intense puanteur s'était insinuée dans l'air, et elle se fit plus forte encore lorsqu'il s'approcha de l'angle. Quand il l'inspira, le bourdonnement dans sa tête s'amplifia et menaça de devenir un roulement de tonnerre.

Une lampe solitaire brillait dans la gorge de la ruelle, projetant un faible rai de lumière depuis une fenêtre du premier ou du deuxième étage. À sa lueur, il vit le corps du provincial qui gisait étalé sur le sol. Il avait été mutilé de façon si radicale qu'on aurait dit qu'on avait tenté de le retourner sur lui-même. Venue de ses entrailles dégorgées, une odeur fétide s'élevait dans toute sa complexité.

Ballard avait déjà vu des scènes de mort violente et il s'était cru blindé contre ce genre de spectacle. Mais quelque chose dans cette ruelle fit éclater son calme en morceaux. Il sentit ses membres se mettre à trembler. Et puis, au-delà du halo de lumière, le garçon parla.

— Au nom de Dieu..., dit-il.

Sa voix avait perdu toute trace de féminité artificielle ; c'était un murmure de terreur à l'état pur.

Ballard fit un pas à l'intérieur de la ruelle. Ni le garçon ni ce qui était à l'origine de sa prière ne furent visibles jusqu'à ce qu'il ait avancé d'une dizaine de mètres. Le garçon était à moitié renversé contre le mur, au milieu des immondices. Son boa et ses bijoux lui avaient été arrachés ; son corps était pâle et asexué. Il ne sembla pas remarquer Ballard : ses yeux étaient rivés à l'endroit où les ténèbres étaient le plus épaisses.

Les membres de Ballard accentuèrent leurs tremblements lorsqu'il suivit le regard du garçon ; ce ne fut qu'à grand-peine qu'il se retint de claquer des dents. Néanmoins, il continua d'avancer, non par souci du sort du garçon (l'héroïsme n'avait que peu de mérite, lui avait-on

toujours enseigné), mais parce qu'il était curieux, plus que curieux, *impatissant*, de voir quel genre d'homme était capable de commettre de telles violences. Regarder dans les yeux une telle férocité lui semblait à ce moment-là la chose la plus importante au monde.

Le garçon le vit alors et émit une prière pitoyable, mais c'est tout juste si Ballard l'entendit. Il sentait d'autres yeux posés sur lui, et leur contact était un coup de poing. Le vacarme dans sa tête prit un rythme insupportable, pareil à celui des pales d'un hélicoptère. En quelques secondes, cela devint un véritable rugissement.

Ballard se pressa les mains contre les yeux et recula en trébuchant contre le mur, vaguement conscient que le tueur quittait sa cachette (on renversa des immondices) et s'enfuyait. Il sentit quelque chose le frôler et ouvrit les yeux juste à temps pour apercevoir l'homme qui se faufilait le long du passage. Il paraissait contrefait ; son dos était courbé, sa tête trop grosse. Ballard poussa un cri, mais le tueur fou continua de courir, ne s'arrêtant que pour jeter un regard au corps de sa victime avant de se précipiter vers la rue.

Ballard s'écarta du mur et se redressa. Le bruit dans sa tête avait légèrement diminué d'intensité ; le vertige qui l'avait accompagné s'estompait.

Derrière lui, le garçon s'était mis à sangloter.

— Avez-vous vu ? dit-il. Avez-vous vu ?

— Qui était-ce ? Quelqu'un que vous connaissez ?

Le garçon lança à Ballard un regard de biche apeurée ; ses yeux maquillés de mascara étaient exorbités.

— Quelqu'un... ? dit-il.

Ballard aillait répéter sa question lorsqu'il entendit un hurlement de freins, rapidement suivi par un bruit d'impact. Laissant le garçon ramasser les débris de son trousseau, Ballard retourna dans la rue. On entendait des bruits de voix non loin de là ; il se précipita de ce côté-là. Une grosse voiture avait atterri sur le trottoir, tous phares allumés. On aidait le conducteur à quitter son siège, tandis que ses passagers – des fêtards, à en juger par leurs habits et leurs visages cramoisés par l'alcool – discutaient furieusement de la façon dont l'accident s'était produit. Une femme prétendait qu'un animal avait surgi sur la chaussée, mais un autre passager la reprit. Le corps qui gisait dans le caniveau, là où il avait été projeté par le choc, n'était pas celui d'un animal.

Ballard n'avait pas distingué grand-chose du tueur dans la ruelle, mais il savait instinctivement qu'il s'agissait de lui. Il n'y avait cependant aucun signe des malformations qu'il croyait avoir aperçues ; rien qu'un homme vêtu d'un costume qui avait connu des jours meilleurs, gisant face contre terre dans une mare de sang. La police était déjà sur les lieux, et un officier cria à Ballard de ne pas

s'approcher du corps, mais Ballard ignora cet ordre et se baissa afin de voir le visage du mort. Il n'y avait rien sur ses traits de la férocité qu'il avait tant espéré découvrir. Mais il y avait néanmoins beaucoup de choses qu'il reconnaissait.

C'était Odell.

Il déclara aux policiers qu'il n'avait rien vu de l'accident, ce qui était fondamentalement exact, et s'éclipsa avant que l'on ait découvert ce qui s'était passé dans la ruelle toute proche.

Il lui semblait que chaque coin de rue sur son chemin lui posait une nouvelle question. Les plus importantes étant : pourquoi lui avait-on menti au sujet de la mort d'Odell ? Et quel genre de folie avait saisi l'agent pour le rendre capable de commettre le massacre que Ballard avait découvert ? Il n'obtiendrait pas les réponses à ces questions auprès de ses collègues occasionnels, il le savait bien. Le seul homme auquel il aurait pu extirper des explications était Cripps. Il se rappela la discussion qu'ils avaient eue au sujet de Mironenko, et les « raisons d'être prudents » que Cripps avait mentionnées en parlant du Russe. L'œil de Verre savait qu'il y avait quelque chose dans l'air, bien qu'il n'ait sûrement pas envisagé l'étendue de la catastrophe à venir. Deux agents de valeur assassinés ; Mironenko disparu, présumé mort ; lui-même – s'il fallait en croire Suckling – à l'article de la mort. Et tout ça avait commencé avec Sergei Zakharovich Mironenko, l'homme perdu de Berlin. Il semblait bien que sa tragédie fût contagieuse.

Demain, décida Ballard, il irait trouver Suckling et lui arracherait quelques réponses. En attendant, il avait mal à la tête et aux mains et souhaitait dormir. L'épuisement compromettait sa vivacité d'esprit, et s'il avait jamais eu besoin de cette faculté, c'était bien maintenant. Mais en dépit de sa fatigue, plus d'une heure s'écoula avant qu'il ne trouve le sommeil, et lorsque celui-ci arriva, il ne fut guère reposant. Il rêva de murmures ; et puis, s'élevant au-dessus d'eux comme pour les noyer, le rugissement des hélicoptères. Par deux fois, il se réveilla en sursaut, des roulements de tambour dans la tête ; par deux fois, la soif de comprendre ce que lui disaient les murmures lui fit replonger la tête sur l'oreiller. Lorsqu'il se réveilla pour la troisième fois, le vacarme entre ses tempes était devenu paralysant ; un assaut en règle contre toutes ses pensées qui lui fit craindre pour sa raison. À peine capable de distinguer sa chambre à travers le rideau de douleur, il sortit de son lit en rampant.

— Pitié..., murmura-t-il, comme s'il y avait eu quelqu'un près de lui pour le soulager de sa misère.

Une voix glacée lui répondit depuis les ténèbres :

Que voulez-vous ?

Il ne mit pas en doute l'existence de cette voix ; se contenta de dire :

— Faites partir la douleur.

Vous pouvez le faire vous-même, lui dit la voix.

Il s'appuya contre le mur, saisissant à deux mains sa tête qui souffrait le martyre, sentant des larmes de souffrance lui inonder les joues.

— Je ne sais pas *comment*, dit-il.

Vos rêves vous font mal, répondit la voix, *donc vous devez les oublier. Avez-vous compris ? Oubliez-les, et la douleur disparaîtra.*

Il comprenait cette instruction, mais ne voyait pas le moyen de la mettre en pratique. Il n'avait aucun pouvoir pour régenter son sommeil. Il était victime de ces murmures ; ne les avait nullement suscités. Mais la voix insista.

Ce rêve vous veut du mal, Ballard. Vous devez l'enterrer. L'enterrer profondément.

— L'enterrer ?

Façonnez son image, Ballard. Visualisez-le en détail.

Il s'exécuta. Il imagina un cortège funèbre, et un cercueil ; et dans le cercueil, son rêve. Il ordonna aux fossoyeurs de creuser un trou profond, conformément aux instructions de la voix, de façon qu'il ne puisse plus jamais déterrer cette source de douleur. Mais, alors même qu'il imaginait le cercueil en train de s'enfoncer dans la fosse, il entendit craquer ses planches. Le rêve refusait de se laisser enterrer. Il luttait de toutes ses forces contre le confinement. Les planches se mirent à craquer.

Vite ! dit la voix.

Le bruit des pales s'était élevé jusqu'à atteindre une intensité terrifiante. Du sang s'était mis à couler de ses narines ; il perçut un goût salé au fond de sa gorge.

Dépêchez-vous d'en finir ! cria la voix au-dessus du tumulte. *Recouvrez-le !*

Ballard regarda au fond de la tombe. Le cercueil s'agitait frénétiquement d'un bord à l'autre de la fosse.

Recouvrez-le, bon sang !

Il tenta d'obliger les fossoyeurs à lui obéir ; voulut de toutes ses forces qu'ils ramassent leurs pelles et enterrent cette chose encore vivante, mais ils s'y refusèrent. Au lieu de cela, ils regardèrent au fond de la tombe tout comme lui et observèrent ce qui se trouvait dans le cercueil en train de lutter pour revoir la lumière.

Non ! exigea la voix, dont la colère allait croissant. *Il ne faut pas que vous regardiez !*

Le cercueil dansait dans sa fosse. Son couvercle se brisa. Ballard eut un bref aperçu de quelque chose qui luisait entre les planches.

Ça va vous tuer ! dit la voix, et comme pour lui donner raison, le volume du bruit s'éleva au-delà du supportable, engloutissant cortège,

cercueil et fossoyeurs dans un même flot de douleur. Soudain, il lui sembla que la voix avait dit la vérité ; qu'il était à l'article de la mort. Mais ce n'était pas le rêve qui souhaitait le tuer, c'était la sentinelle qu'on avait postée entre le rêve et lui : cette cacophonie à vous briser le crâne.

Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il se rendit compte qu'il était tombé à terre, qu'il était prostré sous l'assaut. Tendant une main à l'aveuglette, il trouva le mur et s'appuya contre lui pour se redresser, tandis que le tonnerre des machines rugissait toujours derrière ses yeux et que le sang brûlait toujours son visage.

Il fit de son mieux pour se relever et se dirigea vers la salle de bains. Derrière lui, la voix, qui avait contrôlé sa colère, se remit à l'exhorter de plus belle. Elle paraissait si intime qu'il regarda autour de lui, s'attendant à découvrir celui qui était à son origine, et il ne fut pas déçu. L'espace d'un instant, il crut se trouver dans une petite pièce sans fenêtres, aux murs peints d'un blanc uniforme. La lumière qui y régnait était crue et morte, et au centre de la pièce se trouvait le visage dont était issue la voix, un large sourire aux lèvres.

Vos rêves vous font mal, dit-il. C'était de nouveau le Premier Commandement. *Enterrez-les, Ballard, et la douleur disparaîtra.*

Ballard pleurait comme un enfant ; il avait honte. Il détourna les yeux de son mentor pour sécher ses larmes.

Faites-nous confiance, dit une autre voix, toute proche. *Nous sommes vos amis.*

Il n'avait aucune confiance en leurs belles paroles. La douleur même dont ils prétendaient le protéger était leur œuvre ; c'était un bâton pour le battre s'il venait à entendre l'appel du rêve.

Nous voulons vous aider, dit l'un ou l'autre d'entre eux.

— Non..., murmura-t-il. Non, mon Dieu... je ne... je ne crois pas...

La pièce disparut en un clin d'œil et il fut de nouveau dans sa chambre, accroché au mur comme un alpiniste à une falaise. Avant qu'ils aient pu lancer sur lui un nouvel assaut de paroles, un nouvel assaut de douleur, il se fraya un chemin jusqu'à la porte de la salle de bains et trébucha jusqu'à la douche. Il y eut quelques instants de panique, le temps qu'il repère les robinets, puis l'eau descendit sur lui à flots. Elle était glacée, mais il avança la tête sous son jet tandis qu'un nouvel assaut de bruits de pales tentait de faire éclater les os de sa boîte crânienne. Des filets d'eau frigorifiée coulèrent le long de son dos, mais il laissa le torrent de pluie se déverser sur lui et, peu à peu, les hélicoptères s'en allèrent. Bien que son corps tremblât de froid, il ne bougea pas, jusqu'à ce que le dernier d'entre eux ait disparu ; puis il s'assit sur le rebord de la baignoire, épongeant son cou, son visage et son corps, et finalement, lorsque ses jambes se sentirent suffisamment d'attaque, il retourna dans sa chambre.

Il s'étendit sur les draps froissés, dans une position identique à celle qu'il avait prise auparavant ; et pourtant, *rien* n'était pareil. Il ne savait pas ce qui avait changé en lui, ni comment ce changement s'était produit. Mais il resta étendu durant tout le reste de la nuit sans que le sommeil vienne troubler sa sérénité, essayant de résoudre cette énigme, et peu de temps avant l'aube, il se rappela les mots qu'il avait prononcés pour lutter contre l'illusion. Des mots fort simples, mais ô combien puissants !

— Je ne crois pas..., dit-il ; et les Commandements tremblèrent.

Il était onze heures et demie lorsqu'il arriva dans l'immeuble de la petite firme d'import-export spécialisée dans les livres qui servait de couverture à Suckling. Il se sentait l'esprit vif, en dépit de sa nuit agitée, et eut vite fait d'user de tout son charme pour franchir le barrage de la réceptionniste, pénétrant dans le bureau de Suckling sans s'être fait annoncer. Quand les yeux de Suckling se posèrent sur son visiteur, il quitta son siège en sursautant comme si on venait de lui tirer dessus.

— Bonjour, dit Ballard. J'ai pensé qu'il était temps que nous parlions.

Les yeux de Suckling voletèrent jusqu'à la porte de son bureau, que Ballard avait laissée entrouverte.

— Désolé ; il y a un courant d'air ? dit Ballard en fermant doucement la porte. Je veux voir Cripps.

Suckling se fraya un chemin à travers les piles de livres et de manuscrits qui menaçaient d'engloutir son bureau.

— Qu'est-ce qui vous prend de venir ici ? Vous êtes fou.

— Dites-leur que je suis un ami de la famille, proposa Ballard.

— Je n'aurais jamais pensé que vous étiez à ce point stupide.

— Dites-moi où est Cripps, et je m'en vais.

Suckling l'ignore et poursuivit sa tirade.

— Il m'a fallu deux ans pour me construire une réputation ici.

Ballard éclata de rire.

— Je vais faire un rapport sur vous, bon sang !

— Je crois que vous avez intérêt, dit Ballard en haussant le ton. En attendant : *Où est Cripps ?*

Suckling, de toute évidence convaincu de se trouver en face d'un dément, contrôla sa colère.

— D'accord, dit-il. Je vais envoyer quelqu'un chez vous ; pour vous conduire jusqu'à lui.

— Ça ne suffit pas, répondit Ballard.

Il se dirigea vers Suckling, fut sur lui en moins de deux enjambées et l'attrapa par les revers de sa veste. En dix ans, il n'avait pas passé en tout plus de trois heures auprès de Suckling, mais il s'était rarement écoulé quelques instants sans que l'envie le démange de faire

ce qu'il était en train de faire en ce moment. Écartant les mains de Suckling d'un geste brusque, il le poussa contre un mur couvert de livres. Une pile de volumes, heurtée par le talon de Suckling, s'effondra.

— Je répète, dit Ballard. Le Vieux.

— Otez vos sales pattes de moi, dit Suckling, dont la fureur avait redoublé quand l'autre l'avait touché.

— Je répète une nouvelle fois, dit Ballard. *Cripps*.

— Je vous ferai casser pour ça. Je vous ferai *virer* !

Ballard se pencha vers le visage empourpré et sourit.

— Je suis hors course de toute façon. Il y a eu mort d'homme, vous vous rappelez ? Londres a besoin d'un bouc émissaire, et je crois que c'est sur moi que c'est tombé.

Le visage de Suckling s'affaissa.

— Alors, je n'ai rien à perdre, n'est-ce pas ?

Il n'y eut aucune réponse. Ballard se pressa un peu plus contre l'autre, resserrant son étreinte sur lui.

— N'est-ce pas ?

Le courage de Suckling le déserta.

— Cripps est mort, dit-il.

Ballard ne relâcha pas son étreinte.

— Vous m'avez dit la même chose d'Odell... fit-il remarquer.

À ce nom, les yeux de Suckling s'élargirent.

— ... Et je l'ai vu pas plus tard que la nuit dernière, continua Ballard, il était de sortie.

— Vous avez vu Odell ?

— Oh oui !

La mention de ce nom lui remit en mémoire la scène dans la ruelle. L'odeur du corps ; les sanglots du garçon. Il existait d'autres fois, songea Ballard, au-delà de celle qu'il avait jadis partagée avec la créature qui se tortillait sous son étreinte. Des fois dont les dévotions se faisaient dans la chaleur et dans le sang, dont les dogmes étaient des rêves. Quel meilleur endroit pour son baptême dans cette nouvelle foi qu'ici même, avec le sang de son ennemi ?

Quelque part très loin, au fond de son esprit, il entendait les hélicoptères, mais il refusait qu'ils l'emmènent dans les airs. Il était fort aujourd'hui ; sa tête, ses mains étaient *fortes*. Lorsqu'il fit courir ses ongles vers les yeux de Suckling, le sang coula bien vite. Il eut une soudaine vision du visage qui se trouvait sous cette chair ; des traits de Suckling épurés jusqu'à leur essence.

— Monsieur ?

Ballard regarda par-dessus son épaule. La réceptionniste se tenait sur le seuil de la porte ouverte.

— Oh, excusez-moi, dit-elle, prête à se retirer.

À en juger par la rougeur sur ses joues, elle pensait qu'elle venait d'interrompre une querelle entre deux amants.

— Restez ici, dit Suckling. Mr. Ballard... allait partir.

Ballard relâcha sa proie. Il aurait d'autres occasions pour s'emparer de la vie de Suckling.

— Je vous reverrai, dit-il.

Suckling sortit un mouchoir de la pochette de sa veste et le pressa contre son visage.

— Comptez-y, répondit-il.

À présent, ils allaient se jeter sur lui, il ne pouvait plus en douter. Il était un élément incontrôlé et ils allaient déployer tous leurs efforts pour le réduire au silence aussi vite que possible. Cette idée ne le tourmentait guère. Ce qu'ils avaient essayé de lui faire oublier à grand renfort de lavages de cerveau était plus ambitieux qu'ils ne l'avaient prévu ; en dépit des profondeurs dans lesquelles ils avaient tenté de l'enfouir, ce secret remontait inexorablement à la surface. Il ne le percevait pas encore mais le savait tout proche. Sur le chemin du retour, il imagina plus d'une fois des yeux posés sur sa nuque. Peut-être le filait-on toujours ; mais son instinct lui disait le contraire. La menace qu'il sentait toute proche – si proche qu'elle était parfois perchée sur son épaule – était peut-être tout simplement une autre partie de lui-même. Il se sentait protégé par elle, comme par un dieu familial.

Il s'était à moitié attendu à trouver un comité de réception dans son appartement, mais il n'y avait personne. Ou bien Suckling n'avait pas pu donner l'alerte à temps, ou alors les échelons supérieurs n'avaient pas encore décidé de la tactique à suivre. Il empocha les rares objets qu'il voulait préserver de leurs yeux calculateurs et quitta l'immeuble sans que quiconque ait tenté de s'opposer à son départ.

C'était bon de se sentir vivant, en dépit du froid glacial qui rendait les rues encore plus sinistres qu'à l'accoutumée. Il décida, sans raison particulière, de se rendre au Zoo, un endroit qu'il n'avait encore jamais visité, bien qu'il ait exploré tous les recoins de la ville depuis vingt ans. Chemin faisant, il se rendit compte qu'il n'avait jamais été aussi libre qu'il l'était à présent ; qu'il s'était défait de l'emprise de ses maîtres comme il l'aurait fait d'un vieux manteau. Pas étonnant qu'ils le redoutent. Ils avaient de bonnes raisons.

Kantstrasse était fort encombrée, mais il se fraya aisément un chemin parmi les piétons, comme s'ils avaient perçu en lui une rare détermination qui les poussait à s'écarter instinctivement. Alors qu'il s'approchait de l'entrée du Zoo, cependant, quelqu'un le bouscula. Il regarda autour de lui pour engueuler le type, mais n'aperçut que sa nuque alors qu'il était avalé par le flot de piétons qui s'engouffrait dans Hardenbergstrasse. Soupçonnant une tentative de vol, il fouilla

ses poches, pour découvrir qu'on avait glissé dans l'une d'elles une feuille de papier. Il était trop avisé pour l'examiner tout de suite, mais jeta quand même un coup d'œil autour de lui afin de voir s'il reconnaîtrait le messenger. L'homme s'était déjà éclipsé.

Il remit à plus tard sa visite au Zoo et se rendit au Hergarten, et là – dans un endroit isolé du grand parc – lut le message. Il émanait de Mironenko, qui demandait à le rencontrer pour avoir avec lui une conversation de la plus haute importance et lui donnait l'adresse d'une maison de Marienfelde où il le retrouverait. Ballard mémorisa le contenu du message, puis déchira la feuille de papier.

Il était parfaitement possible que cette invitation soit un piège, bien sûr, tendu soit par son propre camp, soit par le camp ennemi. Peut-être une façon de vérifier sa loyauté ; ou une manipulation destinée à le mettre dans une situation telle qu'on pourrait facilement se débarrasser de lui. En dépit de ses doutes, il n'avait cependant pas le choix et devait aller en aveugle à ce rendez-vous, dans l'espoir d'y retrouver effectivement Mironenko. Quels que soient les dangers qu'il courrait en s'y rendant, ils ne seraient guère nouveaux. En fait, vu les doutes qu'il avait toujours entretenus quant à l'efficacité de la vision, n'était-il pas toujours allé en aveugle à tous ses rendez-vous ?

Vers le début de la soirée, l'air humide s'était épaissi, plein de menaces de brume, et lorsqu'il descendit du bus dans Hildburghäuserstrasse, le brouillard tenait la ville sous son emprise, donnant à l'air glacé de nouveaux pouvoirs frigorigènes.

Ballard traversa en hâte les rues silencieuses. Il connaissait à peine ce quartier, mais la proximité du Mur lui avait ôté le peu de charme qu'il avait pu posséder. La plupart des maisons étaient inoccupées ; la majorité de celles qui ne l'étaient pas étaient calfeutrées pour se protéger du froid, de la nuit et des lumières issues des miradors. Il dut recourir à son plan pour localiser la petite rue mentionnée par Mironenko dans son message.

Aucune lumière ne brillait dans la maison. Ballard frappa à la porte, mais il n'y eut aucun bruit de pas dans l'entrée en réponse à ses coups. Il avait imaginé plusieurs scénarios possibles, mais l'absence de toute réaction à l'intérieur de la maison ne figurait pas parmi eux. Il frappa encore ; et encore. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il entendit du bruit à l'intérieur, et la porte s'ouvrit finalement devant lui. Le couloir était peint en gris et en brun, et éclairé par une unique ampoule. L'homme dont on distinguait la silhouette découpée sur cet intérieur lugubre n'était pas Mironenko.

— Oui ? dit-il. Que voulez-vous ?

Il parlait l'allemand avec un fort accent moscovite.

— Je cherche un de mes amis, dit Ballard.

L'homme, qui était presque aussi large que le seuil qu'il bloquait,

secoua la tête.

— Il n'y a personne ici, dit-il. Rien que moi.

— On m'a dit...

— Vous devez vous tromper de maison.

Le portier n'avait pas plutôt émis cette remarque qu'un vacarme retentit au fond du couloir. On s'était mis à jeter des meubles ; quelqu'un criait.

Le Russe regarda par-dessus son épaule et fit mine de refermer la porte au nez de Ballard, mais le pied de ce dernier l'en empêcha. Tirant avantage de l'inattention momentanée de l'homme, Ballard appuya son épaule contre la porte et poussa. Il était dans le couloir – en fait, il était déjà presque au bout – avant que le Russe ne se soit lancé à sa poursuite. Les bruits de démolition s'étaient faits plus intenses et étaient à présent couverts par des gémissements stridents. Suivant les bruits, Ballard dépassa l'ampoule à la lumière chiche pour pénétrer dans la pénombre qui régnait au fond de la maison. Il se serait perdu à ce moment-là si une porte ne s'était pas brusquement ouverte devant lui.

La pièce qu'elle révéla avait un plancher écarlate ; il luisait comme si on venait tout juste de le peindre. Et le décorateur apparut alors en personne. On lui avait ouvert le torse de la gorge au nombril. Il pressait ses mains contre les lèvres de la plaie béante, mais elles étaient impuissantes à étancher le flot ; son sang jaillissait en une succession de cascades, et avec lui ses entrailles. Il croisa le regard de Ballard, les yeux presque totalement engloutis par la mort, mais son corps n'avait pas encore reçu l'ordre de s'étendre et de mourir ; il avançait en trébuchant, dans une pitoyable tentative pour échapper à la scène d'exécution qui se trouvait derrière lui.

Ce spectacle avait immobilisé Ballard, et le Russe qui se trouvait près de la porte le saisit pour le traîner vers l'autre bout du couloir, lui criant au visage. Ballard était impuissant à interpréter ce flot de russe paniqué, mais il n'avait pas besoin de traducteur pour savoir ce que signifiait la main qui lui enserrait la gorge. Le Russe devait peser une fois et demie son poids, et son étreinte était celle d'un expert en strangulation, mais Ballard se sentait supérieur à cet homme. Sans le moindre effort, il arracha son cou à l'emprise des mains de son agresseur et frappa celui-ci en plein visage. Ce fut un coup décisif. Le Russe s'effondra au pied de l'escalier, ses cris réduits au silence.

Ballard tourna son regard vers la pièce écarlate. Le mort avait disparu, abandonnant des lambeaux de chair sur le seuil.

Venu de l'intérieur de la pièce, un rire.

Ballard se tourna vers le Russe.

— Au nom de Dieu, que se passe-t-il ? demanda-t-il, mais l'autre se contenta de garder les yeux fixés sur la porte ouverte.

Alors même qu'il parlait, le rire s'interrompit. Une ombre se déplaça sur le mur ensanglanté de la pièce et une voix dit :

— Ballard ?

Il y avait une certaine raucité dans cette voix, comme si celui qui parlait avait hurlé durant toute une journée et toute une nuit, mais c'était la voix de Mironenko.

— Ne restez donc pas dans le froid, dit-il. Entrez. Et amenez Solomonov.

L'autre fit mine de se précipiter vers la porte d'entrée, mais Ballard l'avait saisi par le col avant qu'il ait fait deux pas.

— Il n'y a rien à redouter, camarade, dit Mironenko. Le chien est parti.

En dépit de cette affirmation rassurante, Solomonov se mit à sangloter dès que Ballard le poussa vers la porte ouverte.

Mironenko avait raison ; il faisait bien plus chaud dedans. Et il n'y avait aucune trace de chien. Il y avait cependant du sang en abondance. L'homme que Ballard avait vu vaciller sur le seuil avait été reconduit à l'abattoir tandis qu'il s'était battu avec Solomonov. Son corps avait été traité avec une stupéfiante barbarie. Sa tête avait éclaté ; le tapis de ses entrailles jonchait le sol.

Accroupi dans un coin obscur de cette pièce terrible, Mironenko. Il avait été frappé sans pitié, à en juger par les hématomes qui constellaient sa tête et son torse, mais son visage mal rasé adressait un sourire à son sauveur.

— Je savais que vous viendriez, dit-il.

Son regard tomba sur Solomonov.

— Ils m'ont suivi, reprit-il. Ils avaient l'intention de me tuer, je suppose. C'est ça que vous vouliez faire, camarade ?

Solomonov tremblait de peur – ses yeux affolés allaient du visage lunaire de Mironenko aux morceaux de tripes qui fumaient tout autour de lui –, ne trouvant refuge nulle part.

— Qu'est-ce que les en a empêchés ? demanda Ballard.

Mironenko se redressa. Même ce mouvement mesuré fit sursauter Solomonov.

— Dites à Mr. Ballard, le pria Mironenko. Dites-lui ce qui est arrivé.

Solomonov était trop terrifié pour parler.

— Il est du K.G.B., bien sûr, expliqua Mironenko. Des hommes de confiance, tous les deux. Mais on ne leur faisait pas assez confiance pour les prévenir, pauvres imbéciles. On les a envoyés m'assassiner avec pour seules armes un revolver et une prière. (Il éclata de rire à cette idée.) Ni l'un ni l'autre ne pouvaient leur servir à grand-chose dans de telles circonstances.

— Je vous en supplie..., murmura Solomonov... laissez-moi partir.

Je ne dirai rien.

— Vous direz ce qu'ils voudront que vous disiez, camarade, comme nous le devons tous, répondit Mironenko. N'est-ce pas exact, Ballard ? Ne sommes-nous pas tous esclaves de notre foi ?

Ballard observa attentivement le visage de Mironenko ; il y avait dans ses traits une plénitude qu'on ne pouvait pas entièrement expliquer par ses blessures. Sa peau paraissait presque grouillante.

— Ils nous ont rendus oublieux, dit Mironenko.

— De quoi ? demanda Ballard.

— De nous-mêmes, fut la réponse, et en la murmurant, Mironenko quitta son recoin obscur pour pénétrer en pleine lumière.

Que lui avaient donc fait Solomonov et son coéquipier mort ? Sa chair était une masse de minuscules contusions, et il y avait sur son cou et sur ses tempes des bosses sanglantes que Ballard aurait pu prendre pour des meurtrissures, n'eût été le fait qu'elles palpaient, comme si quelque chose s'était niché sous sa peau. Mironenko ne laissa cependant échapper aucun signe de douleur lorsqu'il se dirigea vers Solomonov. Quand il le toucha, l'assassin raté perdit le contrôle de sa vessie, mais Mironenko était dénué de toute intention meurtrière. Avec une tendresse surprenante, il caressa une larme qui coulait sur la joue de Solomonov.

— Retournez auprès d'eux, conseilla-t-il à l'homme tremblant. Allez leur dire ce que vous avez vu.

Solomonov semblait à peine en croire ses oreilles, à moins qu'il ne crût – tout comme Ballard – que cette générosité dissimulât un piège et que toute tentative de fuite ne ferait qu'entraîner de fatales conséquences.

Mais Mironenko répéta son conseil.

— Allez-vous-en, dit-il. Laissez-nous, s'il vous plaît. Ou bien préféreriez-vous rester et manger quelque chose ?

Solomonov fit un seul pas hésitant en direction de la porte. Comme aucun coup ne venait, il en fit un deuxième, puis un troisième, et disparut dans le couloir puis hors de la maison.

— Dites-leur ! cria Mironenko dans sa direction.

La porte d'entrée claqua derrière lui.

— Leur dire quoi ? dit Ballard.

— Que je me suis rappelé, dit Mironenko. Que j'ai retrouvé la peau qu'ils m'avaient dérobée.

Pour la première fois depuis qu'il était entré dans la maison, Ballard commença à se sentir mal à l'aise. Ce n'étaient pas le sang, ni les os qui craquaient sous ses pas, mais l'expression des yeux de Mironenko. Il avait déjà vu des yeux aussi brillants. Mais où ?

— Vous..., dit-il doucement, c'est vous qui avez fait ça.

— Certainement, répondit Mironenko.

— Comment ? dit Ballard.

Il y avait un roulement de tonnerre familial qui montait du fond de son crâne. Il s'efforça de l'ignorer et tenta d'arracher une explication au Russe.

— Comment, bon sang ?

— Nous sommes pareils, répondit Mironenko. Je le sens en vous.

— Non, dit Ballard.

La clameur s'amplifiait.

— Les doctrines ne sont que des mots. Ce n'est pas ce que l'on nous apprend mais ce que nous *savons* qui est important. C'est dans nos entrailles ; dans nos âmes.

Il avait déjà parlé d'âmes auparavant ; d'endroits bâtis par ses maîtres et dans lesquels on pouvait réduire un homme en miettes. Sur le moment, Ballard avait jugé ses paroles extravagantes ; à présent il n'en était plus aussi sûr. Que signifiait ce cortège funèbre, sinon la soumission d'une partie secrète de lui-même ? La partie qui se trouvait dans ses entrailles ; dans son âme.

Avant que Ballard ait pu trouver les mots pour s'exprimer, Mironenko se figea, les yeux plus luisants que jamais.

— Ils sont dehors, dit-il.

— Qui ça ?

Le Russe haussa les épaules.

— Quelle importance ? dit-il. Votre camp ou le mien. L'un ou l'autre nous réduira au silence s'il le peut.

Cela au moins était exact.

— Nous devons être rapides, dit-il, et il se dirigea vers le couloir.

La porte d'entrée était entrouverte. Mironenko fut près d'elle en quelques instants. Ballard le suivit. Ensemble, ils sortirent dans la rue.

La brume s'était épaissie. Elle s'attardait autour des réverbères, brouillant leur lumière, transformant chaque pas de porte en cachette. Ballard n'attendit pas que leurs poursuivants se manifestent, mais suivit Mironenko, qui avait déjà pris une certaine avance, vif et rapide en dépit de sa corpulence. Ballard dut accélérer le pas pour ne pas le perdre de vue. L'espace d'un instant, il était visible, et l'instant d'après, la brume l'avait englouti.

Le quartier résidentiel qu'ils traversaient en courant laissa bientôt la place à des immeubles plus anonymes, des entrepôts peut-être, dont les murs dénués de toute fenêtre montaient haut dans les ténèbres. Ballard appela le Russe pour lui demander de ralentir l'allure. Mironenko s'exécuta et se tourna pour faire face à Ballard, ses contours mouvants dans la lumière incertaine. Était-ce une illusion due à la brume, ou bien l'état de Mironenko s'était-il encore détérioré depuis qu'ils avaient quitté la maison ? Son visage semblait suinter ; les bosses sur son cou avaient encore augmenté de volume.

— Nous n'avons pas besoin de courir, dit Ballard. Ils ne nous suivent pas.

— Ils nous suivent toujours, répondit Mironenko, et comme pour confirmer cette remarque, Ballard entendit un bruit de pas assourdis par la brume en provenance d'une rue voisine.

— Pas le temps de discuter, murmura Mironenko et, tournant les talons, il se mit à courir.

En moins de quelques secondes, la brume l'avait de nouveau avalé.

Ballard hésita durant quelques secondes supplémentaires. Même si ce n'était guère prudent, il voulait apercevoir ses poursuivants de façon à pouvoir les reconnaître ultérieurement. Mais, alors que le bruit des pas de Mironenko s'estompait peu à peu, il se rendit compte que les autres bruits de pas avaient cessé de se faire entendre. Savaient-ils qu'il les attendait ? Il retint son souffle, mais il n'y avait plus aucun bruit, ni aucune trace d'eux. La brume sinistre s'attardait. Il semblait être seul en son sein. À regret, il renonça à son attente et se précipita à la poursuite du Russe.

Quelques mètres plus loin, la rue se divisait en deux. Il n'y avait aucun signe de Mironenko, ni dans une direction ni dans l'autre. Maudissant sa stupidité qui l'avait poussé à s'attarder, Ballard suivit la direction où la brume était le plus dense. Cette rue était fort courte, et s'achevait sur une grille couronnée de pointes, derrière laquelle se trouvait un parc. La brume s'accrochait avec plus de ténacité à la terre humide qu'au pavé de la rue et Ballard ne voyait plus rien au-delà des quatre ou cinq mètres d'herbe qui se trouvaient devant lui. Mais son intuition lui disait qu'il avait choisi la bonne direction ; que Mironenko avait escaladé cette grille et l'attendait quelque part non loin de là. Derrière lui, la brume resta muette. Ou bien ses poursuivants l'avaient perdu, ou alors ils avaient perdu leur chemin, ou encore les deux à la fois. Il entreprit de grimper le long de la grille, évitant les pointes de justesse, et atterrit de l'autre côté.

La rue lui avait semblé d'un calme mortel, mais cette impression était trompeuse, car il faisait encore plus calme à l'intérieur du parc. La brume y était encore plus glacée et elle se pressa avec encore plus d'insistance contre lui quand il s'avança sur l'herbe humide. La grille derrière lui – son seul point de repère dans cette désolation – devint un spectre d'elle-même, puis disparut entièrement. N'ayant plus le choix à présent, il fit quelques pas de plus, sans savoir s'il suivait une ligne droite. Soudain, le rideau de brume se déchira et il vit une silhouette qui l'attendait à quelques mètres devant lui. Les hématomes de Mironenko déformaient son visage à tel point que Ballard ne l'aurait pas reconnu s'il n'y avait pas eu ses yeux à la lueur toujours aussi intense.

L'homme n'attendit pas Ballard, mais se détourna de lui pour

s'enfoncer dans l'impondérable, obligeant l'Anglais à le suivre tout en maudissant à la fois la chasse et la proie. Alors qu'il s'avavançait, il sentit un mouvement tout proche. Ses sens lui étaient inutiles dans la moite étreinte de la nuit et de la brume, mais il voyait avec un autre œil, entendait avec une autre oreille, et il sut qu'il n'était plus seul. Mironenko avait-il renoncé à sa course pour revenir l'escorter ? Il prononça le nom de l'homme, sachant que ce faisant, il révélait sa position à tous, mais sachant également que celui qui le poursuivait, quel qu'il fût, savait déjà précisément où il se trouvait.

— Parlez, dit-il.

Aucune réponse ne sortit de la brume.

Puis un mouvement. La brume s'enroula sur elle-même et Ballard aperçut une silhouette qui entrouvrait son voile. Mironenko ! Il appela de nouveau l'autre, avançant de plusieurs pas à travers la purée de pois et soudain quelque chose surgit à sa rencontre. Il ne vit le fantôme que l'espace d'un instant ; assez longtemps pour apercevoir des yeux incandescents et des dents devenues si grandes qu'elles transformaient la bouche en une grimace permanente. De ces deux faits – les yeux et les dents –, il était certain. Des autres bizarreries – la chair velue, les membres monstrueux –, il était moins sûr. Peut-être que son esprit, épuisé par tant de bruit et de douleur, perdait finalement toute emprise sur le monde réel ; s'inventait des terreurs pour le replonger dans l'ignorance.

— Damnation, dit-il, défiant à la fois le tonnerre qui menaçait à nouveau de l'aveugler et les fantômes auxquels il serait aveugle.

Comme pour mettre son défi à l'épreuve, la brume se mit à luire et à s'écarter devant lui, et une créature qu'il aurait pu qualifier d'humaine si elle n'avait pas été en train de ramper sur son ventre apparut pour disparaître presque aussitôt. Sur sa droite, il entendit grogner ; sur sa gauche, une autre silhouette indéterminée apparut et disparut. Il était encerclé, semblait-il, par des déments et par des chiens errants.

Et Mironenko, où était-il ? Faisait-il partie de cette assemblée ou bien était-il leur proie ? Entendant un mot à moitié prononcé derrière lui, il pivota sur lui-même pour découvrir une silhouette qui était vraisemblablement celle du Russe, en train de reculer dans la brume. Cette fois-ci, il n'alla pas à sa poursuite, il *courut*, et sa vitesse fut récompensée. La silhouette réapparut devant lui, et Ballard tendit le bras pour agripper la veste de l'homme. Ses doigts trouvèrent une prise et Mironenko fit aussitôt demi-tour, un grognement montant dans sa gorge. Ballard eut alors devant les yeux un visage qui faillit lui faire pousser un cri. Sa bouche était une plaie sanguinolente, ses dents étaient énormes, ses yeux étaient des fentes d'or fondu ; les bosses sur son cou avaient gonflé et s'étaient étendues, si bien que la tête du

Russe ne se dressait plus au-dessus de son corps, mais faisait partie d'une énergie indivisible et se fondait dans son torse sans l'intervention d'un cou.

— Ballard, dit la bête en souriant.

Sa voix ne restait cohérente qu'avec la plus grande difficulté, meus Ballard perçut en elle des vestiges de Mironenko. Plus il examinait cette chair mouvante, plus il était écoeuré.

— N'ayez pas peur, dit Mironenko.

— Quelle maladie est-ce là ?

— La seule maladie dont j'aie jamais souffert est l'oubli, et j'en suis guéri...

Il grimaçait tout en parlant, comme si chaque mot était formé en contradiction avec les instincts de sa gorge.

Ballard porta une main à son front. En dépit de sa révolte contre la douleur, le bruit ne cessait de croître.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas ? Vous êtes pareil.

— Non, murmura Ballard.

Mironenko leva une main velue pour le toucher.

— N'ayez pas peur, dit-il. Vous n'êtes pas seul. Nous sommes fort nombreux. Vos frères et vos sœurs.

— Je ne suis pas votre frère, dit Ballard.

Le bruit était pénible, mais le visage de Mironenko était encore pire. Révolté, il lui tourna le dos, mais le Russe le suivit néanmoins.

— Ne sentez-vous pas le goût de la liberté, Ballard ? Et celui de la vie. À un souffle de vous.

Ballard continua de s'éloigner, sentant le sang se mettre à gicler de ses narines. Il le laissa couler.

— Cela ne fait mal qu'un certain temps, dit Mironenko. Puis la douleur disparaît...

Ballard garda la tête baissée, les yeux fixés sur la terre. Mironenko, voyant qu'il ne parvenait pas à le convaincre, resta loin derrière lui.

— Ils ne vont pas vous reprendre ! dit-il. Vous en avez trop vu.

Le rugissement des hélicoptères n'occulta pas tout à fait ces mots. Ballard savait qu'ils contenaient un fond de vérité. Son pas se fit hésitant, et à travers la cacophonie, il entendit Mironenko murmurer :

— Regardez.

Devant lui, la brume était moins épaisse et la grille du paire était visible à travers des lambeaux de brouillard. Derrière lui, la voix de Mironenko n'était plus qu'un grondement.

— Regardez ce que vous êtes.

Les pales se mirent à rugir ; Ballard avait l'impression que ses jambes allaient s'effondrer sous son poids d'un instant à l'autre. Mais il continua d'avancer vers la grille. Alors qu'il n'en était plus qu'à quelques mètres, Mironenko l'appela de nouveau, mais cette fois-ci les

mots avaient tout à fait disparu. Il ne subsistait plus qu'un grondement profond. Ballard ne put résister à l'envi de regarder ; rien qu'une fois. Il jeta un œil par-dessus son épaule.

De nouveau, la brume lui fit obstacle, mais pas entièrement. L'espace d'un instant qui fut à la fois éternel et bien trop bref, Ballard vit la créature qui avait été Mironenko, la vit dans toute sa gloire, et devant cette vision, le vacarme des pales atteignit une intensité suraiguë. Il se plaqua les mains sur le visage. À ce moment-là, un coup de feu retentit ; puis un autre, puis toute une salve. Il tomba à terre, autant par faiblesse que par désir de se protéger, et leva les yeux pour découvrir plusieurs silhouettes humaines qui s'avançaient dans la brume. Bien qu'il ait oublié leurs poursuivants, ceux-ci ne l'avaient pas oublié. Ils l'avaient filé jusqu'au parc et avaient pénétré dans cette scène de démence, et à présent, hommes, demi-hommes et créatures non humaines étaient égarés au sein de la brume, et le sang et la confusion régnaient de toutes parts. Il vit un homme tirer sur une ombre et découvrir un de ses alliés émergeant de la brume, une balle dans le ventre ; vit une chose apparaître à quatre pattes et s'enfuir hors de vue sur deux jambes ; vit une autre passer devant lui, une tête humaine dans la gueule, un rire déformant son museau.

Le tourbillon se dirigeait vers lui. Craignant pour sa vie, il se releva et courut en trébuchant vers la grille. Les cris, les détonations et les aboiements continuaient de résonner ; à chaque pas, il s'attendait à être découvert par une balle ou par une bête. Mais il atteignit la grille sain et sauf, et tenta de l'escalader. Cependant, ses mouvements avaient perdu toute coordination. Il n'avait pas le choix et devait suivre la grille jusqu'à ce qu'il soit parvenu à un portail.

Derrière lui, les scènes de mascarade, de transformation et d'erreur d'identité continuaient de se dérouler. Son esprit affaibli se tourna brièvement vers Mironenko. Survivraient-ils à ce massacre, lui et les membres de sa tribu ?

— Ballard, dit une voix dans la brume.

Il ne pouvait pas voir celui qui avait parlé, bien qu'il ait reconnu cette voix. Il l'avait entendue au cours de son illusion, et elle lui avait raconté des mensonges.

Il sentit une piqure sur sa nuque. L'homme s'était approché de lui par-derrière et lui enfonçait une seringue dans la peau.

— Dormez, dit la voix.

Et avec ce mot vint l'oubli.

Tout d'abord, il ne parvint pas à se rappeler le nom de cet homme. Son esprit vagabondait comme un enfant perdu, bien que son interrogateur ait de temps à autre exigé toute son attention et lui ait parlé comme s'ils étaient de vieux amis. Et il y avait effectivement quelque chose de familier dans cet œil errant, qui se déplaçait

beaucoup plus lentement que son compagnon. Finalement, le nom lui revint en mémoire.

— Vous êtes Cripps, dit-il.

— Bien sûr que je suis Cripps, répondit l'homme. Est-ce que votre mémoire vous joue des tours ? Ne vous faites pas de souci. Je vous ai injecté un produit pour vous empêcher de perdre votre équilibre mental. Mais je ne pense pas qu'une telle éventualité soit probable. Vous vous êtes admirablement défendu, Ballard, en dépit de provocations considérables. Quand je pense à la façon dont Odell a craqué... (Il poussa un soupir.) Vous rappelez-vous quoi que ce soit de la nuit dernière ?

Son œil intérieur fut tout d'abord aveugle. Mais les souvenirs resurgirent bien vite. De vagues silhouettes avançant dans le brouillard.

— Le parc, dit-il enfin.

— Je n'ai réussi à vous en sortir que de justesse. Dieu sait combien ont perdu la vie.

— L'autre... le Russe... ?

— Mironenko ? dit Cripps. Je ne sais pas. Je ne suis plus responsable désormais, voyez-vous ; je suis seulement intervenu pour sauver ce qui pouvait l'être. Londres aura de nouveau besoin de nous, tôt ou tard. Surtout à présent qu'ils savent que les Russes ont un corps spécial similaire au nôtre. Nous avons entendu des rumeurs, bien sûr ; et ensuite, après votre rencontre avec lui, nous nous sommes posé des questions au sujet de Mironenko. C'est pour ça que j'ai organisé une rencontre. Et bien sûr, quand je l'ai vu face à face, j'ai *su*. Il y a quelque chose dans les yeux. Quelque chose d'affamé.

— Je l'ai vu changer...

— Oui, c'est un spectacle, n'est-ce pas ? L'énergie libérée par le processus. C'est pour ça que nous avons développé le programme, voyez-vous, pour maîtriser cette énergie, pour la faire travailler pour nous. Mais elle est difficile à contrôler. Plusieurs années de thérapie sont nécessaires pour refouler le désir de transformation et obtenir en fin de compte un homme doté de facultés animales. Un loup habillé en mouton. Nous pensions avoir définitivement résolu le problème ; si les systèmes de croyance ne vous maintenaient pas dans un état de soumission, la douleur s'en chargerait. Mais nous nous sommes trompés.

Il se leva pour se diriger vers la fenêtre.

— À présent, il faut tout recommencer.

— Suckling m'a dit que vous aviez été blessé.

— Non, simplement sanctionné. On m'a ordonné de rentrer à Londres.

— Mais vous n'allez pas partir.

— Maintenant, si ; à présent que je vous ai retrouvé. (Il tourna la tête vers Ballard.) Vous êtes ma justification, Ballard. Vous êtes la preuve vivante de la validité de cette technique. Vous avez une entière connaissance de votre état, mais la thérapie vous tient quand même en laisse.

Il se retourna vers la fenêtre. La pluie lacérait les carreaux. Ballard pouvait presque la sentir sur sa tête, sur son dos. Une pluie fraîche et douce. L'espace d'un instant de plénitude, il eut l'impression de courir sous ses rafales, tout près du sol, et l'air était plein des senteurs que la pluie avait fait monter du pavé.

— Mironenko a dit...

— Oubliez Mironenko, lui dit Cripps. Il est mort. Vous êtes le dernier représentant de l'ordre ancien, Ballard. Et le premier de l'ordre nouveau.

Au rez-de-chaussée, une sonnette retentit. Cripps regarda par la fenêtre en direction de la rue.

— Tiens, tiens, dit-il. Une délégation, venue ici exprès pour nous prier de rentrer. J'espère que vous êtes flatté.

Il se dirigea vers la porte.

— Restez ici. Nous n'avons pas besoin de vous exhiber ce soir. Vous êtes fatigué. Qu'ils attendent, hein ? Qu'ils transpirent un peu.

Il quitta la pièce qui sentait le renfermé, refermant la porte derrière lui. Ballard entendit le bruit de ses pas dans l'escalier. On sonna une deuxième fois. Il se leva et alla jusqu'à la fenêtre. La lassitude de cette lumière de fin d'après-midi était à l'égal de la sienne ; cette ville et lui étaient toujours en harmonie, en dépit de la malédiction qui pesait sur lui. En bas, un homme descendit de la voiture pour se diriger vers la porte d'entrée. Même sous cet angle de vue peu commode, Ballard reconnut Suckling.

Il y eut des bruits de voix dans l'entrée ; et avec l'arrivée de Suckling, la discussion sembla s'échauffer. Ballard alla jusqu'à la porte et écouta, mais son esprit engourdi par la drogue parvenait difficilement à comprendre le dialogue. Il pria le ciel que Cripps tienne parole et ne les autorise pas à le voir. Il ne voulait pas être une bête comme Mironenko. Ce n'était pas la liberté, n'est-ce pas, que d'être aussi terrible ? Ce n'était qu'une autre forme de tyrannie. Mais il ne voulait pas non plus être le premier représentant de l'ordre nouveau et héroïque de Cripps. Il n'appartenait à personne, comprit-il ; même pas à lui-même. Il était désespérément perdu. Et pourtant, Mironenko n'avait-il pas déclaré lors de leur première rencontre que l'homme qui ne se croyait pas perdu était *vraiment* perdu ? Peut-être cela valait-il mieux, peut-être valait-il mieux vivre entre chien et loup, entre un état et l'autre, faire de son mieux pour prospérer dans le doute et l'ambiguïté que de souffrir les certitudes des miradors.

La discussion au rez-de-chaussée s'échauffait de plus en plus. Ballard ouvrit la porte afin de mieux entendre. Ce fut la voix de Suckling qui monta jusqu'à lui. Son ton était geignard mais néanmoins plein de menaces.

— ... C'est fini..., disait-il à Cripps... vous ne comprenez pas l'anglais ?

Cripps tenta de protester, mais Suckling le coupa.

— Ou bien vous nous suivez comme un gentleman bien poli, ou alors Gideon et Sheppard vous emmènent de force. Que choisirez-vous ?

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Cripps. Vous n'êtes rien, Suckling. Vous n'êtes qu'un bouffon.

— C'était vrai hier, répondit l'autre. Il y a eu du changement. Un chien peut bien regarder un évêque, n'est-ce pas ? Vous devriez le savoir mieux que quiconque. Je prendrais un manteau à votre place. Il pleut.

Il y eut un bref silence, puis Cripps dit :

— D'accord. Je vous suis.

— Bien, bien, dit Suckling d'une voix douce. Gideon, aillez jeter un coup d'œil en haut.

— Je suis tout seul, dit Cripps.

— Je vous crois, affirma Suckling. (Puis, s'adressant à Gideon :) Allez-y quand même.

Ballard entendit quelqu'un traverser le vestibule, puis il y eut soudain un bruit de mouvement. Soit Cripps tentait de s'échapper, soit il attaquait Suckling. Suckling poussa un cri ; il y eut des bruits de lutte. Puis, occultant cette confusion, un coup de feu.

Cripps émit un petit cri, puis on entendit le bruit de sa chute.

À présent, la voix de Suckling, grasse de colère.

— Stupide, dit-il. Stupide.

Cripps dit en gémissant quelque chose que Ballard ne put entendre. Peut-être avait-il supplié qu'on l'achève, car Suckling lui dit :

— Non. Vous retournez à Londres. Sheppard, arrêtez l'hémorragie. Gideon, en haut.

Ballard s'éloigna du palier lorsque Gideon commença à monter l'escalier. Il se sentait engourdi et impuissant. Il n'y avait aucun moyen d'échapper à ce piège. Ils allaient le coincer et l'exterminer. Il n'était qu'une bête ; un chien enragé perdu dans un labyrinthe. Si seulement il avait tué Suckling quand il en avait eu la force. Mais à quoi cela aurait-il servi ? Le monde était plein d'hommes tels que Suckling, des hommes qui rongeaient leur frein en attendant le moment où ils pourraient exhiber leurs vraies couleurs ; des hommes vils, doux et secrets. Et soudain, la bête sembla émerger en Ballard, il repensa au parc, à la brume et au sourire sur le visage de

Mironenko, et il ressentit un violent accès de nostalgie pour quelque chose qu'il n'avait jamais connu : la vie d'un monstre.

Gideon était presque en haut de l'escalier. Bien qu'une telle initiative ne fît que retarder l'inévitable, Ballard avança le long du palier et ouvrit la première porte qu'il trouva. C'était la salle de bains. Il y avait un verrou à la porte, qu'il ferma aussitôt.

Le bruit de l'eau courante emplissait la pièce. Une gouttière s'était brisée et déversait une cascade d'eau de pluie sur le rebord de la fenêtre. Ce bruit et la température glacée qui régnait dans la salle de bains lui remirent en mémoire la nuit des illusions. Il se rappela la douleur et le sang ; se rappela la douche – l'eau qui battait contre son crâne, qui le purifiait de la douleur dominatrice. À cette idée, quatre mots lui vinrent aux lèvres, sans prévenir.

— Je ne crois pas.

On l'avait entendu.

— Il y a quelqu'un là-haut, cria Gideon.

L'homme s'approcha de la porte et se mit à frapper.

Ballard l'entendait parfaitement, mais il ne lui répondit pas. Sa gorge était en feu et le vacarme des pales allait croissant. Il s'appuya contre la porte et se désespéra.

En quelques secondes, Suckling fut sur le palier et devant la porte.

— Qui est là ? exigea-t-il de savoir. Répondez-moi ! Qui est là ?

Ne recevant aucune réponse, il ordonna que l'on amène Cripps à l'étage. Il y eut de nouveaux bruits confus, puis son ordre fut exécuté.

— Pour la dernière fois..., dit Suckling.

La pression montait à l'intérieur du crâne de Ballard. Cette fois-ci, il semblait bien que le vacarme eût des intentions meurtrières ; ses yeux étaient douloureux, comme s'ils étaient sur le point de jaillir de leurs orbites. Il aperçut quelque chose dans le miroir au-dessus du lavabo ; quelque chose avec des yeux luisants, et de nouveau, les mots lui vinrent aux lèvres : « Je ne crois pas », mais cette fois-ci, sa gorge, autrement affairée, put à peine les prononcer.

— *Ballard*, dit Suckling.

Sa voix avait des accents de triomphe.

— Mon Dieu, nous tenons aussi Ballard. C'est notre jour de chance.

Non, pensa l'homme dans le miroir. Il n'y avait personne de ce nom ici. Personne du tout, en fait, car le nom n'était-il pas le premier acte de foi, la première planche du cercueil dans lequel on enterrait sa liberté ? La chose qu'il devenait ne recevrait aucun nom ; ni aucun cercueil ; ni aucune tombe. Plus jamais.

L'espace d'un instant, il perdit de vue la salle de bains et se retrouva debout près de la fosse qu'ils lui avaient fait creuser, et dans ses profondeurs, le cercueil dansait tandis que son occupant luttait contre son enterrement prématuré. Il pouvait entendre le bois en train

de craquer – ou était-ce le bruit de la porte qu'on enfonçait ?

Le couvercle du cercueil s'envola. Une pluie de clous s'abattit sur les membres du cortège funèbre. Comme s'il avait su que ses tentatives de torture s'étaient révélées infructueuses, le bruit dans sa tête s'enfuit soudain, et l'illusion avec lui. Il était de retour dans la salle de bains face à la porte ouverte. Les hommes qui le regardaient avaient des visages d'imbéciles. Flasques et stupéfaits par le choc – découvrant ce qu'il était. Découvrant son museau, ses poils, ses yeux dorés et ses crocs jaunes. L'horreur qu'ils ressentaient le fit exulter.

— Tuez-le ! dit Suckling, et il poussa Gideon dans la brèche.

L'homme avait déjà sorti son revolver de sa poche et le levait, mais son doigt fut bien trop lent. La bête lui arracha la main et broya la chair autour du métal. Gideon hurla et s'enfuit vers l'escalier en trébuchant, ignorant les cris de Suckling.

Alors que la bête levait la main pour renifler le sang sur sa paume, il y eut un éclair de feu et il sentit la balle pénétrer dans son épaule. Sheppard n'eut cependant pas le temps de tirer un second coup de feu avant que sa proie ait franchi la porte pour se précipiter sur lui. Renonçant à son arme, il tenta de fuir vers l'escalier, mais la main de la bête ouvrit sa nuque comme un fruit mûr. Le tueur s'effondra et l'espace étroit du palier s'emplit de son odeur. Oubliant ses autres ennemis, la bête se jeta sur son gibier et se mit à manger.

Quelqu'un dit :

— Ballard.

La bête avala les yeux du mort en une gorgée, comme des huîtres de première qualité.

De nouveau, ces syllabes :

— Ballard.

Il aurait bien continué son repas, mais un bruit de sanglots lui fit dresser l'oreille. Peut-être avait-il oublié qui il était, mais il n'avait pas oublié le chagrin. Il laissa tomber la viande de ses doigts et regarda de l'autre côté du palier.

L'homme qui sanglotait ne pleurait que d'un œil ; l'autre restait fixe, étrangement insensible. Mais la douleur qui se lisait dans l'œil vivant était vraiment profonde. C'était du *désespoir*, la bête le savait ; une telle souffrance était trop proche d'elle pour que la douceur de la transformation l'ait complètement effacée. L'homme qui sanglotait était blotti dans les bras d'un autre homme, qui tenait son arme braquée sur la tempe de son prisonnier.

— Si vous faites un seul geste, dit l'homme armé, je lui fais éclater la tête. Vous avez compris ?

La bête s'essuya la bouche.

— Dites-lui, Cripps ! C'est votre créature. Faites-lui comprendre.

L'homme qui n'avait qu'un œil essaya de parler, mais ses mots le

désertèrent. Du sang venu de son abdomen coula entre ses doigts.

— Aucun de vous n'est obligé de mourir, dit l'homme armé.

La bête n'aimait pas le son de sa voix ; elle était aiguë et pleine de duplicité.

— Londres préférerait vous retrouver en vie. Alors, pourquoi ne lui dites-vous pas, Cripps ? Dites-lui que je ne lui veux pas de mal.

L'homme qui sanglotait hocha la tête.

— Ballard..., murmura-t-il.

Sa voix était plus douce que celle de l'autre. La bête écouta.

— Dites-moi, Ballard..., dit-il... quel effet ça fait ?

La bête ne parvenait pas tout à fait à comprendre le sens de cette question.

— Je vous en prie, dites-le-moi. Par curiosité...

— Bon sang..., dit Suckling en enfonçant le canon de son arme dans la chair de Cripps. On n'est pas à l'université.

— Est-ce que c'est bon ? demanda Cripps, ignorant l'homme et son arme.

— Taisez-vous !

— Répondez-moi, Ballard. *Quel effet ça fait ?*

Alors qu'il regardait les yeux désespérés de Cripps, la signification des bruits que celui-ci avait émis fut claire à son esprit, les mots se mettant en place comme les pièces d'un puzzle.

— Est-ce que c'est bon ? demandait l'homme.

Ballard entendit un rire monter dans sa gorge, et il trouva en elle les syllabes pour répondre.

— Oui, dit-il à l'homme en sanglots. Oui. C'est bon.

Il n'avait pas fini sa phrase que la main de Cripps bondissait pour saisir celle de Suckling. Tentait-il de se suicider ou de se libérer, personne ne le saurait jamais. Le doigt qui se trouvait sur la détente se contracta et une balle traversa la tête de Cripps pour asperger le plafond de son désespoir. Suckling jeta le cadavre au loin et tenta de lever son arme, mais la bête était déjà sur lui.

Aurait-il été plus humain que Ballard eût sans doute pensé à faire souffrir Suckling, mais il était dénué de toute ambition aussi perverse. Sa seule pensée était d'éliminer son ennemi avec le plus d'efficacité possible. Il lui suffit pour cela de deux coups rapides et mortels. Une fois l'homme éliminé, Ballard alla jusqu'à l'endroit où gisait Cripps. Son œil de verre avait échappé à la destruction. Il regardait droit devant lui, insensible à l'holocauste qui régnait autour d'eux. Ballard l'ôta délicatement de la tête fracassée et l'enfouit dans sa poche ; puis il sortit sous la pluie.

C'était le crépuscule. Il ne savait pas dans quel quartier de Berlin on l'avait amené, mais ses instincts, libérés de l'emprise de la raison, le conduisirent à travers des ruelles désertes et envahies par les

ombres jusqu'à un terrain vague situé à la lisière de la ville, au milieu duquel se dressait une ruine solitaire. Personne ne savait ce que cet immeuble avait jadis été (un abattoir ? un opéra ?), mais les caprices du destin avaient voulu qu'il échappe à la démolition, bien que tous les autres immeubles aient été rasés à plusieurs centaines de mètres à la ronde. Alors qu'il traversait le terrain envahi par les mauvaises herbes, le vent changea de direction de quelques degrés et lui apporta l'odeur de sa tribu. Ils étaient nombreux ici, rassemblés à l'abri des ruines. Certains étaient adossés contre le mur et partageaient une cigarette ; quelques-uns étaient de vrais loups et hantaient les ténèbres comme des fantômes aux yeux d'or ; d'autres auraient pu passer pour humains, n'eussent été leurs queues.

Bien qu'il redoutât que les noms aient été oubliés au sein de ce clan, il demanda à deux amants qui copulaient à l'abri du mur s'ils connaissaient un homme nommé Mironenko. La femelle avait un dos souple et glabre, et une douzaine de seins ronds pendaient à son ventre.

— Écoute, dit-elle.

Ballard écouta, et entendit quelqu'un qui parlait dans un coin des ruines. La voix montait et descendait. Il suivit son bruit à travers l'intérieur de l'immeuble dénué de toit, jusqu'à un endroit où un loup se tenait debout, entouré par un public attentif, un livre ouvert entre ses pattes antérieures. Quand Ballard s'approcha du groupe, un ou deux de ses membres tournèrent vers lui leurs yeux lumineux. Le récitant s'interrompit.

— Chut ! dit l'un des auditeurs. Le Camarade lit.

C'était Mironenko qui parlait. Ballard se glissa dans le cercle des auditeurs à côté de lui, tandis que le récitant reprenait sa lecture.

— Et Dieu les bénit en disant : Soyez féconds et prolifiques, et remplissez la terre...

Ballard avait déjà entendu ces mots, mais cette nuit, ils étaient neufs.

— ... et soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel...

Il regarda le cercle des auditeurs autour de lui tandis que les mots faisaient résonner leur rythme familier.

— ... et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre.

Quelque part, non loin de là, une bête pleurait.

La dernière illusion

Ce qui se passa à ce moment-là – lorsque le magicien, après avoir hypnotisé le tigre en cage, tira sur la corde qui fit tomber une douzaine d'épées sur la tête de l'animal – fut le sujet de nombreuses discussions animées, à la fois au bar du théâtre et sur les trottoirs de la 51^e Rue, une fois achevé le spectacle de Swann. Certains prétendirent avoir vu le bas de la cage s'ouvrir durant la fraction de seconde où tous les autres regards étaient braqués sur les lames en train de tomber, et affirmèrent avoir vu le tigre s'éclipser pour laisser la place à la femme en robe rouge qu'on avait soudain découverte derrière les barreaux laqués. D'autres proclamaient avec une égale vigueur que l'animal ne s'était jamais trouvé dans la cage, qu'il ne s'était agi que d'une image projetée que l'on avait éteinte au moment où la femme avait surgi d'une trappe dissimulée sur la scène ; tout ceci, bien sûr, à une vitesse qui avait aisément confondu ceux dont l'œil n'avait pas été assez rapide et soupçonneux pour apercevoir le truc. Et les épées ? La nature du subterfuge qui les avait métamorphosées en pétales de roses quelques secondes seulement après le début de leur chute alimenta de nouvelles discussions. Les explications allaient de la plus prosaïque à la plus sophistiquée, mais rares étaient ceux qui n'avaient pas quelque théorie à défendre en quittant le théâtre. Et leurs débats ne s'achevèrent pas sur le trottoir. Ils continuèrent de plus belle dans bon nombre de restaurants et d'appartements new-yorkais.

Le plaisir que l'on retirait des illusions suscitées par Swann était, semblait-il, double. Premièrement : le spectacle lui-même – cet instant où le spectateur retenait son souffle et où son incrédulité était, sinon suspendue, du moins reléguée au fond de son esprit. Et deuxièmement, quand le moment était passé et quand la logique reprenait le dessus, la discussion pour savoir comment le tour de prestidigitation avait été réussi.

— Comment faites-vous, Mr. Swann ? demanda Barbara Bernstein avec impatience.

— C'est de la magie, répondit Swann.

Il l'avait invitée dans les coulisses afin qu'elle examine la cage du tigre pour voir s'il n'y avait pas un défaut dans sa construction ; elle n'en avait trouvé aucun. Elle avait également examiné les épées : elles étaient mortelles. Et les pétales de roses embaumaient encore.

Pourtant, elle insista :

— Oui, mais *vraiment*...

Elle s'approcha de lui.

— Vous pouvez me le dire, dit-elle. Je vous promets de n'en souffler mot à personne.

Il lui offrit un sourire indolent en guise de réponse.

— Oh, je sais..., dit-elle, vous allez me dire que vous avez prêté serment ou quelque chose de ce genre.

— C'est exact, dit Swann.

— ... Et qu'il vous est interdit de révéler les secrets de votre profession.

— Ma seule intention est de vous faire plaisir, lui dit-il. Ai-je échoué ?

— Oh non, répondit-elle sans un instant d'hésitation. Tout le monde parle de votre spectacle. Vous êtes la coqueluche de New York.

— Non, protesta-t-il.

— C'est vrai, dit-elle. Je connais certaines personnes qui donneraient tout pour pénétrer dans ce théâtre.

Et moi, j'ai droit à une visite guidée des coulisses... eh bien, tout le monde va m'envier.

— J'en suis heureux, dit-il, et il lui caressa la joue.

De toute évidence, elle s'était attendue à un tel geste de sa part. Elle aurait une nouvelle raison de se vanter : avoir séduit l'homme que les critiques avaient baptisé le Mage de Manhattan...

— J'aimerais vous faire l'amour, lui murmura-t-il.

— Ici ? dit-elle.

— Non, répondit-il. Les tigres pourraient nous entendre.

Elle éclata de rire. D'ordinaire, elle préférerait que ses amants aient vingt ans de moins que Swann – il ressemblait, avait-on fait remarquer, à un homme qui portait le deuil de son profil –, mais le contact de sa main promettait une habileté qu'aucun homme plus jeune n'aurait pu lui offrir. Elle aimait ce parfum de dissolution qui était perceptible sous sa façade de gentleman. Swann était un homme dangereux. Si elle le repoussait, jamais elle ne retrouverait son égal.

— Nous pourrions aller dans un hôtel, suggéra-t-elle.

— Un hôtel, dit-il, c'est une bonne idée.

Une expression de doute traversa le visage de la jeune femme.

— Et votre épouse... ? dit-elle. On pourrait nous voir.

Il la prit par la main.

— Et si nous devenions invisibles ?

— Je suis sérieuse.

— Moi aussi, insista-t-il. Faites-moi confiance ; voir n'est pas croire. Je suis bien placé pour le savoir. C'est la pierre de touche de ma profession.

Cela ne sembla guère la rassurer.

— Si quelqu'un nous reconnaît, lui dit-il, je lui dirai tout simplement que ses yeux lui jouent des tours.

Elle sourit à ce trait d'esprit et il l'embrassa. Elle lui retourna son baiser avec une ferveur qui ne faisait pas de doute.

— Miraculeux, lui dit-il lorsque leurs bouches se séparèrent. Et si nous partions avant que les tigres ne se mettent à jaser ?

Il la conduisit de l'autre côté de la scène. Le personnel d'entretien ne s'était pas encore mis au travail et un tapis de pétales de roses jonchait les planches. Certaines fleurs avaient été piétinées, quelques-unes étaient intactes. Swann dégagea sa main et se dirigea vers l'endroit où elles gisaient.

Elle le regarda se baisser pour ramasser une rose sur le sol, enchantée par ce geste, mais avant qu'il ait pu se redresser, quelque chose au-dessus de lui attira l'attention de la jeune femme. Elle leva la tête et son regard rencontra une lame d'argent qui fondait sur lui. Elle voulut le prévenir, mais l'épée fut plus rapide que sa langue. Au dernier moment, il sembla prendre conscience du danger, et il regardait autour de lui, un bouton de rose à la main, lorsque la pointe de l'arme lui perça le dos. Sous l'effet de l'impulsion que lui avait donnée sa vitesse, l'épée s'enfonça jusqu'à la garde dans le corps du magicien. Du sang jaillit de sa poitrine et alla asperger le sol. Il n'émit aucun son, mais tomba en avant, faisant ressortir les deux tiers de la lame tandis qu'il s'effondrait sur la scène.

Elle allait hurler, mais son attention fut attirée par un bruit venu du fouillis d'accessoires entassés dans les coulisses derrière elle, un grondement étouffé qui était indiscutablement la voix d'un tigre. Elle se figea. Il existait probablement des instructions sur l'art et la manière de dominer un tigre du regard, mais c'étaient là des techniques qu'une native de Manhattan comme elle ignorait totalement.

— Swann ? dit-elle, espérant qu'il ne s'agissait là que d'une illusion baroque exécutée à son intention. Swann, je vous en prie, levez-vous.

Mais le magicien gisait toujours à l'endroit où il était tombé, une mare de sang s'étendant autour de lui.

— Si c'est une plaisanterie, elle ne m'amuse guère, dit-elle avec agacement.

Voyant que cette remarque était impuissante à le ranimer, elle essaya la douceur :

— Swann, mon cher, j'aimerais m'en aller à présent, si cela ne vous fait rien.

Le grondement se fit de nouveau entendre. Elle ne voulait pas se retourner pour déterminer son origine, mais elle voulait encore moins qu'on lui saute dessus par-derrière.

Prudemment, elle regarda autour d'elle. Les coulisses étaient plongées dans l'obscurité. Les accessoires entassés en désordre l'empêchaient de localiser l'animal avec précision. Cependant, elle l'entendait toujours ; sa démarche feutrée, ses grognements. Pas à pas, elle battit en retraite vers l'avant-scène. Les rideaux fermés l'isolaient de l'orchestre, mais elle espérait parvenir à se glisser sous eux avant que le tigre ne l'ait rejointe.

Alors que son dos venait frôler la lourde toile, une des ombres qui rampaient dans les coulisses renonça à son ambiguïté, et l'animal apparut. Il n'était pas magnifique, contrairement à ce qu'elle avait pensé en le voyant derrière les barreaux. Il était énorme, mortel et affamé. Elle tomba à genoux et tendit la main vers le bord du rideau. La toile de celui-ci était lourdement lestée, et elle eut plus de difficultés à la soulever qu'elle ne l'aurait cru, mais elle avait réussi à se glisser à moitié sous un pli lorsque, la tête et les mains pressées contre les planches, elle perçut les échos de la marche du tigre. Un instant après, elle sentit le souffle du fauve caresser son dos nu, et elle hurla lorsqu'il enfonça ses griffes dans son corps, l'arrachant à la sécurité qu'elle venait d'entrevoir pour la conduire vers ses mâchoires fumantes.

Même à ce moment-là, elle refusa de renoncer à la vie. Elle lui donna des coups de pied, lui arracha des poignées de fourrure et bombardait son muflle de coups de poing. Mais sa résistance était négligeable en face d'une telle autorité ; pour féroce qu'elle fût, sa lutte fut impuissante à ralentir l'assaut du fauve. Celui-ci l'éventra d'un seul coup machinal. Heureusement, après cette première blessure, ses sens renoncèrent à toute vraisemblance et s'embarquèrent dans une série d'inventions tout à fait absurdes. Il lui sembla entendre des applaudissements en provenance d'un endroit indéfini, ainsi que le rugissement émis par un public approuvateur, et au lieu du sang qui jaillissait sûrement de son corps, elle vit des fontaines de lumière étincelante. Le supplice qu'enduraient ses terminaisons nerveuses ne parvenait pas jusqu'à elle. Même lorsque l'animal l'eut découpée en trois ou quatre morceaux, sa tête qui reposait sur une joue au bord de la scène continua d'observer son torse que le fauve mutilait et ses membres qu'il dévorait.

Et durant tout ce temps-là, alors qu'elle se demandait comment tout ceci était possible – comment ses yeux pouvaient être les témoins de ce dernier souper –, la seule réponse qu'elle pût trouver fut celle de Swann.

— *C'est de la magie*, avait-il dit.

En fait, elle en était arrivée à cette conclusion et pensait que ce devait être de la magie, lorsque le tigre s'avança avec nonchalance jusqu'à sa tête et l'avalait en une bouchée.

Harry D'Amour aimait à croire qu'il jouissait d'une bonne réputation dans un certain milieu – une coterie qui ne comprenait, hélas, ni son ex-femme, ni ses créanciers, ni les critiques anonymes qui déposaient régulièrement des excréments de chien dans la boîte aux lettres de son bureau. Mais la femme qui se trouvait en ce moment même à l'autre bout du fil, et dont la voix était tellement affligée qu'elle avait dû pleurer depuis six mois et s'apprêtait sans doute à recommencer, *elle*, savait quel parangon il était.

— ... J'ai besoin de votre aide, Mr. D'Amour ; c'est urgent.

— Je suis déjà occupé par plusieurs affaires, lui dit-il. Peut-être pourriez-vous venir à mon bureau ?

— Il m'est impossible de quitter ma maison, l'informa la femme. Je vous expliquerai tout. Je vous en prie, venez.

Il était tenté d'accepter son offre. Mais il avait *vraiment* plusieurs affaires importantes à traiter, dont l'une, s'il ne la résolvait pas, pourrait déboucher sur un fratricide. Il lui suggéra d'essayer quelqu'un d'autre.

— Je ne peux pas m'adresser à n'importe qui, insista la femme.

— Pourquoi moi ?

— J'ai entendu parler de vous. De ce qui est arrivé à Brooklyn.

Lui rappeler son échec le plus retentissant n'était pas la meilleure façon de s'assurer ses services, pensa Harry, mais ça attirait sûrement son attention. Ce qui s'était passé dans Wyckoff Street avait commencé de façon bien innocente, avec un mari qui l'avait engagé pour espionner son épouse adultère, et s'était achevé au dernier étage de la maison des Lomax, par un retournement complet d'un univers qu'il avait cru familier. Quand on eut fini de compter les cadavres et quand on eut renvoyé les prêtres qui avaient survécu, il s'était retrouvé avec une peur panique des escaliers et plus de questions sans réponses qu'il n'en connaîtrait jamais de ce côté-ci du caveau de famille. Il ne trouvait guère agréable d'avoir à se rappeler ces terreurs.

— Je n'aime pas parler de Brooklyn, dit-il.

— Pardonnez-moi, répondit la femme, mais il me faut quelqu'un qui ait une certaine expérience de... de l'occulte.

Elle observa une pause durant quelques instants. Il entendait toujours son souffle au bout du fil : doux mais erratique.

— J'ai besoin de vous, dit-elle.

Il avait déjà décidé de sa réponse, durant cette pause où seule sa peur avait été audible.

— J'arrive.

— Je vous en suis reconnaissante, dit-elle. Ma maison se trouve sur la 61^e Rue Est...

Il griffonna l'adresse qu'elle lui donnait. Ses dernières paroles furent :

— Je vous en prie, dépêchez-vous.

Puis elle raccrocha.

Il donna quelques coups de fil, espérant vainement calmer deux ou trois de ses clients les plus irascibles, puis enfila son veston, ferma son bureau à clé et se dirigea vers le rez-de-chaussée. Le palier et le hall empestaient. Lorsqu'il atteignit la porte d'entrée de l'immeuble, il vit Chaplin, le concierge, émerger de la cave.

— Ça pue ici, lui dit-il.

— C'est le désinfectant.

— C'est de la pisse de chat. Occupez-vous de ça, voulez-vous ? J'ai une réputation à protéger.

Il laissa l'homme en proie à une crise de fou rire.

La maison en grès brun de la 61^e Rue Est était dans un état impeccable. Il resta immobile sur son perron récuré, sentant sa sueur et sa mauvaise haleine, et se fit l'effet d'un minable. L'expression du visage qui apparut devant lui quand la porte s'ouvrit n'était pas de nature à lui faire changer d'opinion.

— Oui ? s'enquit le visage.

— Je suis Harry D'Amour, dit-il. On m'attend.

L'homme hocha la tête.

— Vous feriez mieux d'entrer, dit-il sans enthousiasme.

Il faisait plus frais dedans que dehors ; et ça sentait meilleur. L'endroit était imbibé de parfum. Harry suivit le visage réprobateur jusqu'au bout du vestibule, dans une immense pièce à l'extrémité de laquelle – derrière un tapis d'Orient dont la trame contenait tous les motifs possibles sauf le prix – était assise une veuve. Le noir ne lui seyait pas ; les larmes non plus. Elle se leva et lui tendit la main.

— Mr. D'Amour ?

— Oui.

— Valentin va vous apporter quelque chose à boire si vous le désirez.

— Volontiers. Du lait, si vous en avez.

Son estomac battait la chamade depuis une demi-heure ; depuis qu'elle lui avait parié de Wyckoff Street, en fait.

Valentin se retira, ne quittant Harry des yeux qu'au dernier moment.

— Quelqu'un est mort, dit Harry lorsque l'homme fut parti.

— C'est exact, dit la veuve en se rasseyant.

Répondant à son invitation, il s'assit en face d'elle, au milieu d'un tas de coussins en nombre suffisant pour meubler un harem.

— Mon mari, précisa-t-elle.

— Je suis désolé.

— Nous n'avons pas le temps d'être désolés.

Chacun de ses gestes et de ses regards démentait ses paroles. Il

était heureux de la découvrir en proie au chagrin ; les larmes et l'épuisement ternissaient une beauté qui, s'il l'avait contemplée intacte, aurait pu le rendre muet d'admiration.

— On dit que la mort de mon mari est accidentelle, disait-elle. Je sais que c'est faux.

— Puis-je vous demander... votre nom ?

— Excusez-moi. Mon nom est Swann, D'amour. Dorothea Swann. Peut-être avez-vous entendu parler de mon mari ?

— Le magicien ?

— *L'illusionniste*, dit-elle.

— J'ai lu les journaux. Tragique.

— Avez-vous déjà vu son spectacle.

Harry secoua la tête.

— Broadway est au-dessus de mes moyens, Mrs. Swann.

— Nous ne devons rester ici que trois mois, le temps de son engagement. Nous devons rentrer en septembre...

— Où ça ?

— À Hambourg, dit-elle. Je n'aime pas cette ville. Elle est trop chaude. Et trop cruelle.

— N'en veuillez pas à New-York. Elle ne peut pas s'empêcher d'être ce qu'elle est.

— Peut-être, acquiesça-t-elle. Peut-être que ce qui est arrivé à Swann lui serait quand même arrivé ailleurs, n'importe où. On n'arrête pas de me le dire : c'était un accident. Voilà tout. Rien qu'un accident.

— Mais vous ne le croyez pas ?

Valentin était apparu avec un verre de lait. Il le posa sur la table devant Harry. Alors qu'il faisait mine de partir, elle dit :

— Valentin. La lettre.

Il la regarda d'un air étrange, presque cornue si elle venait de proférer une obscénité.

— *La lettre*, répéta-t-elle.

Il sortit.

— Vous disiez...

Elle fronça les sourcils.

— Quoi donc ?

— Au sujet de l'accident.

— Ah oui. J'ai vécu sept ans et demi aux côtés de Swann, et j'ai fini par le comprendre autant que cela était possible à quelqu'un. J'ai appris à savoir quand il souhaitait ma présence et quand ne la souhaitait pas. Dans ce dernier cas, je m'éclipsais et je le laissais seul. Les génies ont besoin de solitude. Et *c'était* un génie, vous savez. Le plus grand illusionniste depuis Houdini.

— Vraiment ?

— Il m'arrivait parfois de penser... que c'était une sorte de miracle

qu'il m'ait acceptée dans sa vie.

Harry voulait lui dire que Swann aurait été fou de n'en rien faire, mais ce commentaire aurait été déplacé. Elle ne voulait pas de flatteries ; n'en avait nul besoin. N'avait besoin de rien, peut-être, sinon de voir son mari ressusciter.

— À présent, je crois que je ne l'ai jamais connu, continua-t-elle, que je ne l'ai jamais *compris*. Je pense que c'était peut-être un autre truc. Un autre de ses tours de magie.

— Tout à l'heure, je l'ai qualifié de magicien, dit Harry. Vous m'avez repris.

— En effet, dit-elle en lui lançant un regard d'excuse. Pardonnez-moi. C'était Swann qui parlait ainsi. Il *détestait* qu'on l'appelle magicien. Il prétendait que ce mot devait être réservé aux faiseurs de miracles.

— Et ce n'était pas un faiseur de miracles ?

— Il avait l'habitude de se baptiser le Grand Simulateur, dit-elle.

Cette idée la fit sourire.

Valentin était réapparu, ses traits lugubres empreints de soupçon. Il portait une enveloppe qu'il n'avait de toute évidence aucun désir de lâcher. Dorothea dut traverser la pièce et la lui arracher des mains.

— Est-ce bien sage ? dit-il.

— Oui, répondit-elle.

Il tourna les talons et s'éclipsa avec hauteur.

— Il est profondément affecté, dit-elle. Excusez son comportement. Il a suivi Swann depuis le début de sa carrière. Je crois qu'il aimait mon mari autant que moi.

Elle plongea les doigts dans l'enveloppe et en sortit une lettre. Celle-ci était écrite sur une feuille de papier bible jaune pâle.

— Quelques heures après sa mort, cette lettre est parvenue ici par porteur spécial, dit-elle. Elle lui était adressée. Je l'ai ouverte. Je pense que vous devriez la lire.

Elle la lui passa. La main qui l'avait écrite était vigoureuse et sans fioritures.

Dorothea (avait-il écrit), si tu lis ceci, cela signifie que je suis mort.

Tu sais que je n'accorde que peu de confiance aux rêves, aux prémonitions et aux choses de ce genre ; mais ces derniers jours, d'étranges pensées se sont insinuées dans ma tête, et j'ai l'impression que ma mort est proche. En ce cas, qu'il en soit ainsi. On ne peut rien y faire. Ne perds pas de temps à essayer de connaître tous les comment et tous les pourquoi ; c'est du passé à présent. Sache seulement que je t'aime et que je t'ai toujours aimée, à ma façon. Je regrette tout le malheur que j'ai pu te causer ou que je te cause maintenant, mais tout ceci n'était pas entre mes mains.

J'ai des instructions à te donner au sujet de mes funérailles. Je t'en prie,

respecte-les à la lettre. Ne laisse personne te convaincre de ne pas obéir à ma volonté.

Je veux que tu fasses veiller mon corps nuit et jour jusqu'à ce que je sois incinéré. N'essaie pas de ramener mes restes en Europe. Fais-moi incinérer ici, dès que possible, puis disperse mes cendres dans l'East River.

Ma chérie adorée, j'ai peur. Pas des cauchemars, ni de ce qui pourrait m'arriver dans cette vie, mais de ce que mes ennemis pourraient tenter après ma mort. Tu sais comment sont les critiques : ils attendent le moment où on est impuissant à lutter contre eux, et puis ils se jettent à la curée. Il serait trop long de t'expliquer tous les tenants et aboutissants de ma situation, aussi dois-je te faire confiance et espérer que tu feras ce que je t'ai dit.

Encore une fois, je t'aime, et j'espère que tu n'auras jamais à lire cette lettre.

Ton adorateur,

Swann.

— Tu parles d'un message d'adieu, commenta Harry quand il eut lu la lettre par deux fois.

Il replia la feuille de papier et la tendit à la veuve.

— J'aimerais que vous restiez près de lui, dit-elle. Une veillée funèbre, si vous voulez. Jusqu'à ce que les formalités légales soient accomplies et que je puisse prendre des dispositions pour le faire incinérer. Cela ne devrait pas prendre trop de temps. Mon avocat s'en occupe en ce moment même.

— Une nouvelle fois : pourquoi moi ?

Elle évita son regard.

— Comme il le dit dans sa lettre, il n'a jamais été superstitieux. Mais moi, je le suis. Je crois aux présages. Et il y avait une atmosphère bizarre dans la maison durant les jours qui ont précédé sa mort. Comme si on nous observait.

— Vous pensez qu'il a été assassiné ?

Elle réfléchit à cette hypothèse, puis déclara :

— Je ne crois pas qu'il s'agissait d'un accident.

— Ces ennemis dont il parle...

— C'était un grand homme. Très envié.

— De la jalousie professionnelle ? Est-ce un mobile suffisant pour commettre un meurtre ?

— N'importe quoi peut servir de mobile, n'est-ce pas ? dit-elle. Il y a des gens qui se font tuer pour la couleur de leurs yeux, non ?

Harry était impressionné. Il lui avait fallu vingt ans pour apprendre à quel point les choses étaient arbitraires. Elle l'affirmait comme si cela relevait de la sagesse populaire.

— Où est votre mari ? lui demanda-t-il.

— En haut dit-elle. J'ai fait amener son corps ici, là où je pourrais

m'en occuper. Je ne peux pas prétendre que je comprends ce qui se passe, mais je ne vais pas courir le risque d'ignorer ses instructions.

Harry hocha la tête.

— Swann était toute ma vie, ajouta-t-elle, à propos de rien de précis ; ou de tout.

Elle le conduisit à l'étage. Le parfum qui l'avait accueilli à la porte s'intensifia. La chambre principale avait été transformée en chapelle ardente et on n'y marchait qu'à grand-peine à travers des gerbes et des couronnes de toutes les formes et de toutes les couleurs ; leurs senteurs mêlées avaient un effet quasi hallucinogène. Au milieu de cette abondance, le cercueil – aux décorations baroques noir et argent – était monté sur des tréteaux. La partie supérieure de son couvercle était ouverte, la couverture de satin repliée pour découvrir le défunt. Comme Dorothea l'y avait invité, il se fraya un chemin à travers les témoignages de regrets éternels pour aller contempler le magicien. Il trouva le visage de Swann agréable ; il avait de l'humour et une certaine ruse ; il était même beau, à sa façon pleine de lassitude. De plus, il avait inspiré de l'amour à Dorothea ; un visage ne pouvait avoir meilleure recommandation. Harry resta immobile au milieu des fleurs qui lui arrivaient jusqu'à la taille et, pour absurde que ce fût, ressentit une pincée d'envie en pensant à l'amour dont cet homme avait joui.

— Allez-vous m'aider, Mr. D'Amour ?

Que pouvait-il dire, sinon : « Oui, bien sûr, je vais vous aider. » Ça, et : « Appelez-moi Harry. »

Son absence serait fort remarquée au Wing's Pavilion ce soir. Cela faisait six ans et demi qu'il occupait la meilleure table du restaurant tous les vendredis, dévorant en une seule soirée assez de nourriture de première qualité pour compenser le régime médiocre et peu varié qui était le sien durant les six autres jours de la semaine. Ce festin – la meilleure cuisine chinoise au sud de Canal Street – lui était gracieusement offert par le propriétaire, en remerciement des services qu'il lui avait jadis rendus. Ce soir, sa table resterait vide.

Son estomac n'eut toutefois pas à souffrir. Cela faisait environ une heure qu'il était assis près de Swann lorsque Valentin apparut et demanda :

— Comment désirez-vous votre steak ?

— Presque brûlé, répondit Harry.

Valentin ne fut guère satisfait de cette réponse.

— J'ai horreur de gâcher ainsi de la bonne viande, dit-il.

— Et j'ai horreur de la vue du sang, dit Harry, même si ce n'est pas le mien.

De toute évidence, le palais de son invité mettait le chef au désespoir, et il se dirigea vers la porte.

— Valentin ?

L'homme tourna la tête.

— Est-ce votre nom de baptême ? demanda Harry.

— Les noms de baptême sont réservés à ceux qui ont été baptisés, fut la réponse.

Harry hocha la tête.

— Vous n'appréciez pas ma présence ici, n'est-ce pas ?

Valentin resta muet. Son regard s'était détourné de Harry pour se porter sur le cercueil ouvert.

— Je ne vais pas rester ici très longtemps, dit Harry, mais tant que je suis là, ne pourrions-nous pas être amis ?

Le regard de Valentin se posa de nouveau sur lui.

— Je n'ai pas d'amis, dit-il, sans inimitié ni affectation. Plus maintenant.

— O.K. Je suis désolé.

— Quelles raisons avez-vous d'être désolé ? voulut savoir Valentin. Swann est mort. Tout est fini, excepté les cris.

Le visage lugubre réprimait ses larmes avec stoïcisme. Une pierre pleurerait plus facilement que lui, devina Harry. Mais il y avait en lui une profonde peine, d'autant plus intense qu'elle restait muette.

— Une question.

— Une seule ?

— Pourquoi ne vouliez-vous pas que je lise sa lettre ?

Valentin haussa légèrement les sourcils ; ils étaient si fins qu'on aurait pu les croire tracés au crayon.

— Il n'était pas fou, dit-il. Je ne voulais pas que ce qu'il avait écrit vous fasse penser que c'était un dément. Gardez pour vous ce que vous avez lu. Swann était une légende. Je ne veux pas que son souvenir soit souillé.

— Vous devriez écrire un livre, dit Harry. Raconter toute l'histoire une bonne fois pour toutes. Vous êtes resté longtemps près de lui, m'a-t-on dit.

— Oh oui, dit Valentin. Assez longtemps pour savoir qu'il vaut mieux ne pas dire toute la vérité.

Cela dit, il sortit, laissant les fleurs se faner et Harry s'interroger sur les énigmes qui venaient de s'ajouter à celles qui le tourmentaient déjà.

Vingt minutes plus tard, Valentin lui apporta un plateau : une bonne portion de salade, du pain, du vin et son steak. Ce dernier était quasiment carbonisé.

— C'est comme ça que je l'aime, dit Harry, et il se jeta dessus.

Il ne revit plus Dorothea Swann, bien que. Dieu lui en soit témoin, il ait souvent pensé à elle. Chaque fois qu'il entendait un murmure dans l'escalier, ou un bruit de pas sur la moquette du palier, il espérait

que son visage allait apparaître à la porte, une invitation sur les lèvres. Peut-être n'était-ce pas là une pensée très séante, vu la proximité du cadavre de son mari, mais qu'est-ce que l'illusionniste en avait à faire à présent ? Il était mort, sinon enterré. Si son esprit était généreux, il ne souhaiterait pas que sa veuve se noie dans le chagrin.

Harry but la demi-carafe de vin que Valentin lui avait apportée, et lorsque – trois quarts d'heure plus tard – l'homme réapparut avec du café et du calvados, il lui dit de laisser la bouteille.

Le crépuscule approchait. La circulation était fort bruyante sur Lexington Avenue et sur la Troisième Avenue. Comme il commençait à s'ennuyer, il se mit à contempler la rue depuis la fenêtre. Deux amoureux se disputaient à grand bruit sur le trottoir, et ne mirent fin à leur querelle que lorsqu'une femme brune munie d'un bec-de-lièvre et d'un pékinois s'arrêta pour les observer sans vergogne. On s'affairait à préparer une réception dans la maison d'en face : il regarda les hôtes dresser soigneusement la table et allumer les chandelles. Quelque temps après, cette activité d'espion le déprima, et il appela Valentin pour lui demander s'il ne pourrait pas avoir droit à un poste de télévision portable. Sitôt demandé, sitôt fourni, et durant les deux heures qui suivirent, il resta assis devant le petit écran noir et blanc posé sur le sol au milieu des orchidées et des lis, goûtant les distractions stupides qu'il lui dispensait, observant sa luminescence argentée éclairer les fleurs comme un clair de lune excitable.

Vers minuit et quart, alors que la réception battait son plein de l'autre côté de la rue, Valentin apparut.

— Vous voulez boire quelque chose ? dit-il.

— Bien sûr.

— Du lait ? ou quelque chose de plus fort ?

— Quelque chose de plus fort.

Il sortit une bouteille de cognac et deux verres. Ensemble, ils portèrent un toast au défunt.

— À Mr. Swann.

— À Mr. Swann.

— Si vous avez besoin de quelque chose cette nuit, dit Valentin, je suis dans la pièce juste au-dessus de celle-ci. Mrs. Swann est en bas, alors si vous entendez du bruit, ne vous inquiétez pas. Elle a des difficultés à dormir ces temps-ci.

— Qui n'en a pas ? répondit Harry.

Valentin le laissa à sa veille. Harry entendit les pas de l'homme sur les marches, puis les craquements du plancher à l'étage supérieur. Il dirigea à nouveau son attention vers la télévision, mais il avait perdu le fil du film qu'il regardait. L'aube n'arriverait pas de sitôt ; pendant ce temps, New York se paierait du bon temps : boogie, bagarres et baise.

L'image commença à se brouiller sur l'écran. Il se leva pour se diriger vers le poste, mais il n'y arriva jamais. Lorsqu'il se fut éloigné de deux pas du fauteuil dans lequel il était assis, l'image diminua de taille jusqu'à disparaître totalement, plongeant la pièce dans une obscurité totale. Harry n'eut que le temps de se rendre compte qu'aucune lumière venue de la rue ne filtrait par les fenêtres. Puis la folie se déclencha.

Quelque chose bougea dans les ténèbres : de vagues formes s'élevèrent et retombèrent. Il lui fallut quelques instants pour les reconnaître. Les fleurs ! Des mains invisibles réduisaient en pièces gerbes et couronnes, et jetaient les fleurs dans l'air. Il suivit leur descente, mais elles ne touchèrent pas le sol. On aurait dit que les lattes du plancher avaient perdu toute foi en leur existence et avaient disparu, si bien que les fleurs continuaient de tomber – toujours plus bas, toujours plus bas – à travers le plancher du rez-de-chaussée, à travers celui de la cave, vers Dieu seul savait quelle destination. La peur saisit Harry, comme l'aurait fait un vieux dealer lui promettant une terrible extase. Même les quelques lattes qui restaient sous ses pieds perdaient de leur substance. D'ici quelques secondes, il suivrait les fleurs.

Il pivota sur lui-même afin de localiser le fauteuil qu'il venait de quitter – un point fixe dans ce cauchemar vertigineux. Le fauteuil était toujours là ; il discernait à peine sa silhouette dans la pénombre. Sous une averse de fleurs déchirées, il se dirigea vers lui, mais alors même qu'il agrippait son bras, le plancher s'évanouit sous le fauteuil et, à la sinistre lumière qui provenait à présent du gouffre béant sous ses pieds, Harry le vit plonger au cœur de l'Enfer, tourneboulant sur lui-même jusqu'à ce qu'il ne soit pas plus gros qu'une tête d'épingle.

Puis le fauteuil disparut ; et les fleurs disparurent, et les murs et les fenêtres, tout le reste de la pièce disparut, sauf *lui*.

Non, pas tout à fait. Le cercueil de Swann était encore là, son couvercle toujours ouvert, la couverture toujours retournée proprement comme le drap d'un lit d'enfant. Les tréteaux avaient disparu, ainsi que le plancher sous les tréteaux. Mais le cercueil flottait dans l'air telle une illusion morbide tandis que, venu des profondeurs, un grondement sourd accompagnait ce tour de magie comme l'aurait fait un roulement de tambour.

Harry sentit les derniers vestiges de solidité s'effriter au-dessous de lui ; sentit l'appel du gouffre. Alors même que ses pieds quittaient le sol, ce sol s'anéantit, et l'espace d'un instant de terreur, il resta suspendu au-dessus de l'Abîme, les mains tendues vers le rebord du cercueil. Sa main droite trouva une prise sur la poignée et se referma autour d'elle. Son bras faillit être arraché lorsqu'il supporta à lui seul tout le poids de son corps, mais il leva l'autre main et trouva le rebord

du cercueil. L'utilisant comme point d'appui, il se souleva comme un marin à moitié noyé. C'était là un étrange canot de sauvetage, mais la mer sur laquelle il dérivait n'était pas moins étrange. Infiniment profonde, infiniment terrible.

Alors même qu'il s'affairait à la recherche d'une meilleure prise, le cercueil tressauta, et Harry leva la tête pour découvrir que le mort s'était assis. Les yeux de Swann s'ouvrirent en grand. Il les tourna vers Harry ; Ils étaient loin d'être aimables. L'instant d'après, l'illusionniste mort bondissait sur ses pieds – le cercueil flottant tanguant un peu plus à chacun de ses mouvements. Une fois parvenu à une position verticale, Swann entreprit de déloger son invité en piétinant du talon les phalanges de Harry. Ce dernier leva les yeux vers Swann, le suppliant de cesser.

Le Grand Simulateur formait un spectacle inoubliable. Ses yeux étaient exorbités ; sa chemise s'était déchirée pour révéler la plaie de sa poitrine. Elle saignait de nouveau. Une ondée de sang glacé se déversa sur le visage de Harry. Et le talon broyait toujours ses mains. Harry sentit ses doigts glisser. Swann, pressentant que son triomphe approchait, se mit à sourire.

— Tombez, mon garçon ! dit-il. Tombez !

Harry ne pouvait pas en supporter davantage. Dans un effort frénétique pour se libérer, il lâcha la poignée du cercueil et tendit sa main droite vers la jambe du pantalon de Swann. Ses doigts trouvèrent l'ourlet, et il tira. Le sourire disparut du visage de l'illusionniste lorsqu'il sentit qu'il perdait l'équilibre. Il tendit une main derrière lui afin de s'agripper au couvercle, mais ce geste ne fit qu'accentuer le mouvement de tangage du cercueil. Un coussin en satin frôla la tête de Harry dans sa chute ; des fleurs le suivirent.

Swann poussa un hurlement de colère et donna un coup de pied vicieux dans la main de Harry. Ce fut une erreur. Le cercueil se renversa complètement et l'homme en jaillit. Harry eut le temps d'apercevoir le visage terrifié de Swann lorsque l'illusionniste passa près de lui. Puis il lâcha prise à son tour et le suivit dans sa chute.

L'air obscur sifflait à ses oreilles. Sous lui, l'Abîme lui ouvrait les bras en grand. Puis, à peine perceptible au milieu du souffle qui résonnait dans sa tête, un autre bruit : une voix humaine.

— Est-ce qu'il est mort ? demanda-t-elle.

— Non, répondit une autre voix, non, je ne pense pas. Quel est son nom, Dorothea ?

— D'Amour.

— Mr. D'Amour ? Mr. D'Amour ?

La descente de Harry se ralentit quelque peu. Au-dessous de lui, l'Abîme rugissait de rage.

La voix se fit de nouveau entendre, cultivée mais sans musique :

— Mr. D'Amour.

— Harry, dit Dorothea.

En entendant ce mot, prononcé par cette voix, il cessa de tomber ; se sentit emporté vers le haut. Il ouvrit les yeux. Il gisait sur un sol ferme, sa tête était à quelques centimètres de l'écran opaque de la télévision. Les fleurs étaient à leur place tout autour de la pièce, Swann était dans son cercueil, et Dieu – s'il fallait en croire la rumeur – était aux deux.

— Je suis vivant, dit-il.

Sa résurrection avait attiré un large public. Dorothea, bien sûr, ainsi que deux inconnus. Le premier, le propriétaire de la voix qu'il avait tout d'abord entendue, se tenait près de la porte. Ses traits n'avaient rien de remarquable, excepté ses cils et ses sourcils, qui étaient pâles au point d'être presque invisibles. Sa compagne se trouvait non loin de lui. Elle partageait avec lui cette troublante banalité, était comme lui exempte de tout signe particulier qui aurait pu fournir un indice sur sa nature.

— Aide-le à se relever, mon ange, dit l'homme, et la femme se pencha pour lui obéir.

Elle était bien plus forte qu'elle n'y paraissait et remit sans peine Harry sur ses pieds. Il avait vomi durant son étrange sommeil. Il se sentait sale et ridicule.

— Que diable s'est-il passé ? demanda-t-il tandis que la femme l'escortait vers le fauteuil.

Il s'assit.

— Il a essayé de vous empoisonner, dit l'homme.

— Qui ça ?

— Valentin, bien sûr.

— Valentin ?

— Il est parti, dit Dorothea. Disparu.

Elle tremblait.

— Je vous ai entendu crier, et quand je suis venue ici, je vous ai trouvé sur le sol. J'ai cru que vous alliez vous étouffer.

— Tout va bien, dit l'homme, tout est rentré dans l'ordre à présent.

— Oui, dit Dorothea, de toute évidence rassurée par son sourire mielleux. Voici l'avocat dont je vous avais parlé, Harry. Mr. Butterfield.

Harry s'essuya la bouche.

— Enchanté de faire votre connaissance, dit-il.

— Pourquoi ne descendons-nous pas ? dit Butterfield. Et je pourrai payer son dû à Mr. D'Amour.

— Pas la peine, dit Harry. Je n'encaisse jamais ma prime tant que le travail n'est pas terminé.

— Mais il est terminé, dit Butterfield. Nous n'avons plus besoin de

vos services, désormais.

Harry jeta un regard vers Dorothea. Elle ôtait un anthurium fané dans un bouquet encore resplendissant par ailleurs.

— J'ai été engagé pour rester auprès du corps...

— Les dispositions pour l'incinération du corps de Swann ont été prises, déclara Butterfield.

Sa courtoisie était à peine intacte.

— N'est-ce pas, Dorothea ?

— On est en plein milieu de la nuit, protesta Harry. Vous ne pourrez pas le faire incinérer avant demain matin au plus tôt.

— Je vous remercie de votre aide, dit Dorothea. Mais je suis sûre que tout ira bien maintenant que Mr. Butterfield est arrivé. Tout ira très bien.

Butterfield se tourna vers sa compagne.

— Pourquoi n'allez-vous pas chercher un taxi pour Mr. D'Amour ? dit-il.

Puis, se tournant vers Harry :

— Nous ne voudrions pas que vous rentriez à pied, n'est-ce pas ?

Quand ils descendirent au rez-de-chaussée, et quand Butterfield le paya dans l'entrée, Harry attendit que Dorothea contredise l'avocat et lui déclare qu'elle souhaitait qu'il reste. Mais elle ne lui offrit même pas une parole d'adieu lorsqu'on le fit sortir de la maison. Les deux cents dollars qu'on lui avait donnés étaient, bien entendu, une récompense plus qu'adéquate pour les deux heures qu'il avait passées à ne rien faire dans la maison, mais il aurait brûlé avec joie tous ces billets en échange d'un signe lui montrant que Dorothea regrettait son départ. De toute évidence, il n'en était rien. L'expérience passée prouvait qu'il faudrait à son moi meurtri au moins vingt-quatre heures pour se remettre d'une telle indifférence.

Il fit arrêter le taxi au coin de la Troisième Avenue et de la 83^e Rue, et se dirigea vers un bar de Lexington Avenue où il savait pouvoir trouver assez de bourbon pour dresser un écran entre lui et les rêves qu'il avait faits.

Il était une heure passée. La rue était déserte, il ne s'y trouvait personne sauf lui-même et l'écho de ses pas. Il tourna au coin de Lexington Avenue et attendit. Quelques battements de cœur plus tard, Valentin tourna le même coin de rue. Harry l'agrippa par le nœud de sa cravate.

— Pas mal, comme lasso, dit-il en hissant l'homme sur la pointe des pieds.

Valentin ne fit aucune tentative pour se libérer.

— Dieu merci, vous êtes vivant, dit-il.

— Pas grâce à vous, dit Harry. Qu'avez-vous mis dans mon verre ?

— Rien, insista Valentin. Pourquoi aurais-je fait une chose

pareille ?

— Alors, comment ai-je fait pour me retrouver par terre ? Comment ai-je fait pour avoir un tel cauchemar ?

— Butterfield, dit Valentin. Quel qu'ait été votre rêve, c'est lui qui l'a suscité, croyez-moi. J'ai été pris de panique dès que je l'ai entendu dans la maison, je l'admets. Je sais que j'aurais dû vous prévenir, mais je savais aussi que, si je ne partais pas tout de suite, je ne partirais jamais.

— Est-ce que vous êtes en train de me dire qu'il vous aurait tué ?

— Pas personnellement ; mais le résultat aurait été le même.

Harry avait l'air incrédule.

— Ça fait longtemps que nous nous connaissons, lui et moi.

— Qu'il fasse de vous ce qui lui plaît, dit Harry en lâchant la cravate de l'autre. Je suis trop crevé pour continuer à écouter vos conneries.

Il s'écarta de Valentin et commença à s'éloigner.

— Attendez..., dit l'autre, je sais que je n'ai guère été aimable avec vous à la maison, mais il faut que vous compreniez : les choses vont mal tourner. Pour nous deux.

— Je croyais vous avoir entendu dire que tout était fini, excepté les cris ?

— Je le croyais. Je croyais que nous avions tout prévu. Et puis, Butterfield est arrivé et je me suis rendu compte à quel point j'avais été naïf. Ils ne vont pas laisser Swann reposer en paix. Ni maintenant, ni jamais. Il faut que nous le sauvions, D'Amour.

Harry s'arrêta de marcher et observa le visage de l'homme. En le croisant dans la rue, songea-t-il, on ne l'aurait jamais pris pour un cinglé.

— Est-ce que Butterfield est monté à l'étage ? s'enquit Valentin.

— Oui. Pourquoi ?

— Vous rappelez-vous l'avoir vu s'approcher du cercueil ?

Harry secoua la tête.

— Bien, dit Valentin. Donc, les défenses tiennent bon, ce qui nous laisse un peu de temps. Swann était un excellent tacticien, vous savez. Mais il était parfois négligent. C'est comme ça qu'ils l'ont eu. Pure négligence. Il savait qu'ils allaient lancer l'assaut. Je le lui ai dit franchement, je lui ai dit que nous devions annuler les représentations restantes et retourner chez nous. Là-bas, au moins, il disposait d'un sanctuaire.

— Vous pensez qu'il a été assassiné ?

— Seigneur Jésus, dit Valentin, qui commençait à désespérer de Harry, bien sûr, qu'il a été assassiné.

— Alors, il est impossible de le sauver, exact ? Cet homme est mort.

— Mort, oui. Est-il impossible de le sauver ? Non.

— Vous sortez toujours ce charabia à tout le monde ?

Valentin posa une main sur l'épaule de Harry.

— Oh non, dit-il avec une sincérité authentique. Il n'y a personne à qui je fasse autant confiance qu'à vous.

— Ceci est très soudain, dit Harry. Puis-je vous demander pourquoi ?

— Parce que vous êtes là-dedans jusqu'au cou, tout comme moi, répondit Valentin.

— Oh que non ! dit Harry, mais Valentin ignora sa dénéigation et reprit :

— Pour l'instant, nous ne savons pas combien ils sont, bien sûr. Peut-être se sont-ils contentés d'envoyer Butterfield, mais je pense que c'est peu probable.

— Avec qui Butterfield est-il en cheville ? La Mafia ?

— Si c'était le cas, nous aurions de la chance, dit Valentin.

Il fouilla dans sa poche et en sortit une feuille de papier.

— Voici la femme avec qui Swann se trouvait au théâtre le soir de sa mort, dit-il. Il est possible qu'elle ait des renseignements sur leurs forces.

— Il y a eu un témoin ?

— Elle ne s'est pas présentée à la justice, meus elle était là. J'étais l'entremetteur de Swann, voyez-vous. Je l'aidais à arranger ses nombreuses liaisons, de façon qu'aucune ne l'embarrasse. Voyez si vous parvenez à la contacter...

Il s'interrompit brusquement. Quelque part, non loin de là, on jouait de la musique. On aurait dit que des musiciens de jazz bourrés improvisaient sur des cornemuses ; une cacophonie sifflante et sans direction. Le visage de Valentin devint instantanément un portrait de la détresse.

— Dieu ait pitié de nous..., dit-il doucement, et il commença à s'écarter de Harry.

— Quel est le problème ?

— Savez-vous prier ? demanda Valentin en battant en retraite le long de la 83^e Rue.

Le volume de la musique montait à chaque intervalle.

— Ça fait vingt ans que je n'ai pas prié, répondit Harry.

— Alors, *apprenez*, fut la réponse, et Valentin se mit à courir.

À ce moment-là, une vague de ténèbres venue du nord avança le long de la rue, occultant sur son passage les lumières des néons et des réverbères. Les enseignes des bars crépitèrent soudain avant de s'éteindre ; on entendit des protestations aux fenêtres quand les lumières disparurent et, comme encouragée par ces jurons, la musique prit un nouveau rythme encore plus frénétique. Harry entendit un

gémissement strident au-dessus de lui, et il leva la tête pour découvrir une silhouette découpée sur les nuages, irradiant des tentacules comme une méduse et laissant derrière elle une odeur de poisson pourri. Sa cible était de toute évidence Valentin. Harry lui lança un cri par-dessus le gémissement, la musique et la panique suscitée par la panne, mais il n'avait pas plutôt crié qu'il entendit Valentin hurler dans les ténèbres ; un hurlement pitoyable qui fut grossièrement interrompu.

Il restait immobile dans la pénombre, et ses pieds refusaient de faire ne fût-ce qu'un seul pas vers l'endroit d'où était venu ce hurlement. La puanteur assaillait toujours ses narines ; lorsqu'il inspira, sa nausée réapparut. Et au même instant, les lumières firent de même ; une vague d'énergie courut le long de la rue pour rallumer néons et réverbères. Elle atteignit Harry, puis se dirigea vers l'endroit où il avait aperçu Valentin pour la dernière fois. Il n'y avait plus rien ; en fait, le trottoir était désert jusqu'au carrefour.

La musique de jazz discordante avait cessé.

Les yeux à l'affût d'un homme, d'un animal, ou de ce qu'il en restait, Harry s'avança le long du trottoir. À une vingtaine de mètres de l'endroit où il s'était trouvé, le béton était mouillé. Ce n'était pas du sang, comme il fut heureux de le constater ; ce fluide avait la couleur de la bile et dégageait une puanteur infernale. Parmi les flaques se trouvaient plusieurs lambeaux qui ressemblaient à des tissus humains. De toute évidence, Valentin s'était bien défendu et avait réussi à blesser son agresseur. Il y avait d'autres traces de fluide un peu plus loin, le long du trottoir, comme si la créature blessée avait rampé sur quelques mètres avant de reprendre son envol. Avec Valentin, probablement. Harry savait que ses maigres forces ne lui auraient pas servi à grand-chose en face d'une telle puissance, mais il se sentait néanmoins honteux. Il avait entendu le hurlement, avait vu l'agresseur fondre sur sa proie, mais la peur avait collé ses semelles au sol.

La dernière fois qu'il avait éprouvé une pareille terreur, cela s'était passé dans la maison de Wyckoff Street, au moment où l'amant démoniaque de Mimi Lomax avait finalement renoncé à tout semblant d'humanité. La chambre avait été envahie par la puanteur de l'éther et des excréments, et le démon s'était dressé dans toute son horrible nudité pour lui révéler des scènes qui lui avaient liquéfié les entrailles. Elles étaient à présent en lui, ces scènes. Elles seraient à jamais en lui.

Il examina le bout de papier que lui avait donné Valentin : le nom et l'adresse du témoin avaient été gribouillés à la hâte, mais ils étaient néanmoins déchiffrables.

Un homme sage, songea Harry, déchirerait ce bout de papier et en jetterait les morceaux dans le caniveau. Mais si les événements de

Wyckoff Street lui avaient enseigné une chose, c'était que lorsqu'on était touché par des maléfices comme ceux dont il avait rêvé et dont il avait été témoin ces dernières heures, il était impossible de s'en défaire. Il devait les suivre jusqu'à leur source, pour répugnante que fût cette idée, et passer avec eux les accords que la force de ses mains lui permettrait de passer.

Il n'existait aucun moment idéal pour conclure de telles affaires : l'instant présent devait lui suffire. Il retourna vers Lexington Avenue et héla un taxi pour se faire conduire à l'adresse du témoin. Il n'obtint aucune réponse en appuyant sur la sonnette marquée du nom de Bemstein, mais il réveilla le portier et entama des pourparlers frustrants avec lui à travers la porte vitrée. L'homme était furieux d'avoir été réveillé à une heure pareille ; Miss Bernstein n'était pas chez elle, insista-t-il, et il resta de marbre même lorsque Harry lui annonça qu'il s'agissait peut-être d'une question de vie ou de mort. Ce ne fut que lorsqu'il sortit son portefeuille que le factionnaire fit preuve d'un semblant de sollicitude. Finalement, il laissa entrer Harry.

— Elle n'est pas là, dit-il en empochant les billets. Ça fiait plusieurs jours qu'on ne l'a pas vue.

Harry prit l'ascenseur : ses tibias étaient douloureux, et son dos également. Il voulait dormir ; du bourbon d'abord, dormir ensuite. Il n'y eut aucune réponse quand il frappa à la porte de l'appartement, comme le portier l'avait prédit, mais il continua de frapper et d'appeler.

— Miss Bernstein ? Vous êtes là ?

Il n'y avait aucun signe de vie à l'intérieur ; du moins jusqu'à ce qu'il dise :

— Je veux vous parler de Swann.

Il entendit le bruit d'un souffle, tout près de la porte.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il. Répondez-moi, s'il vous plaît. Vous n'avez aucune raison d'avoir peur.

Après plusieurs secondes de silence, une voix traînante et mélancolique murmura :

— Swann est mort.

Au moins, *elle* n'était pas morte, pensa Harry. Quelles que fussent les puissances qui s'étaient emparées de Valentin, elles n'avaient pas encore atteint ce coin de Manhattan.

— Puis-je vous parler ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle.

Sa voix était la flamme d'une bougie à deux doigts d'être éteinte.

— Rien que quelques questions, Barbara.

— Je suis dans le ventre du tigre, lui répondit-on avec lenteur, et il ne veut pas que je vous laisse entrer.

Peut-être étaient-ils arrivés ici *avant* lui.

— Ne pouvez-vous pas atteindre la porte ? insista-t-il. Elle n'est pas très loin...

— Mais il m'a dévorée, dit-elle.

— *Essayez*, Barbara. Le tigre s'en fiche. *Essayez*.

Il y eut un long silence de l'autre côté de la porte, puis un bruit de pas. Faisait-elle ce qu'il lui avait demandé ? Il le semblait bien. Il entendit ses doigts tripoter le loquet.

— C'est ça, l'encouragea-t-il. Pouvez-vous le tourner ? Essayez.

Au dernier instant, il pensa : « Et si elle disait la vérité ? S'il y avait vraiment un tigre avec elle ? » Il était trop tard pour battre en retraite, la porte s'ouvrait. Il n'y avait aucun fauve dans l'entrée. Rien qu'une femme et une odeur de saleté. De toute évidence, elle ne s'était ni lavée ni changée depuis qu'elle s'était enfuie du théâtre. La robe de soirée qu'elle portait était déchirée et souillée, sa peau était noire de crasse. Il pénétra dans l'appartement. Elle recula dans l'entrée pour s'éloigner de lui, tentant désespérément d'éviter son contact.

— Tout va bien, dit-il, il n'y a pas de tigre ici.

Ses grands yeux étaient presque vides ; l'esprit qui y résidait avait renoncé à la raison.

— Oh si, dit-elle, je suis dans le ventre du tigre. Pour toujours.

Comme il n'avait ni le temps ni les connaissances nécessaires pour la guérir de sa folie, il décida qu'il était plus sage de ne pas la contrarier.

— Comment êtes-vous arrivée là-dedans ? lui demanda-t-il. Dans le ventre du tigre ? Est-ce que ça s'est passé quand vous étiez avec Swann ?

Elle acquiesça.

— Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

— Oh oui !

— De quoi vous souvenez-vous ?

— Il y avait une épée ; elle est tombée. Il était en train de ramasser...

Elle s'interrompit et fronça les sourcils.

— De ramasser quoi ?

Elle semblait soudain plus distraite que jamais.

— Comment pouvez-vous m'entendre, se demanda-t-elle, alors que je suis dans le ventre du tigre ? Êtes-vous aussi dans son ventre ?

— Peut-être, dit-il, guère désireux d'analyser cette métaphore en profondeur.

— Nous y sommes pour toujours, vous savez, lui apprit-elle. On ne nous laissera jamais sortir.

— Qui vous a dit ça ?

Elle ne répondit pas, mais inclina légèrement la tête.

— Entendez-vous ? dit-elle.

— Quoi donc ?

Elle recula à nouveau d'un pas dans l'entrée. Harry tendit l'oreille, mais il n'entendait rien. L'agitation croissante du visage de Barbara suffit cependant à lui faire regagner la porte d'entrée pour aller l'ouvrir. L'ascenseur était en marche. Il entendait son bourdonnement discret à l'autre bout du palier. Mais il y avait pire : dans l'entrée de l'appartement et dans l'escalier, les lumières défailaient ; les ampoules perdaient un peu plus d'intensité à chaque mètre franchi par l'ascenseur.

Il retourna dans l'appartement et saisit Barbara par le poignet. Elle n'émit aucune protestation. Ses yeux étaient braqués sur la porte à travers laquelle elle s'attendait à voir surgir le châtiment de Dieu.

— Nous prendrons l'escalier, lui dit-il, et il la conduisit sur le palier.

Les lumières étaient à deux doigts de s'éteindre. Il leva les yeux vers les chiffres qui clignotaient au-dessus de la porte de l'ascenseur. Se trouvaient-ils au dernier étage, ou bien à l'avant-dernier ? Il ne parvenait pas à se le rappeler, et les lumières s'éteignirent totalement avant qu'il ait eu le temps de réfléchir.

Il trébucha en avançant le long du territoire inconnu du palier, traînant la fille derrière lui, priant le ciel qu'il trouve l'escalier avant que l'ascenseur n'ait atteint leur étage. Barbara voulait s'attarder, mais il la secoua un peu pour la faire accélérer. Lorsque son pied se posa sur la première marche de l'escalier, l'ascenseur achevait sa course.

Les portes s'ouvrirent en sifflant, et une froide luminescence aspergea le palier. Il ne distinguait pas sa source, et ne le souhaitait guère, mais elle eut pour effet de révéler à l'œil nu chaque tache et chaque souillure, chacune des traces de pourriture et de décrépitude que la peinture des murs avait cherché à dissimuler. Cette vision ne détourna l'attention de Harry que l'espace d'un instant, puis il raffermi sa prise sur la main de la jeune femme et ils commencèrent leur descente. Barbara était cependant moins intéressée par leur évasion que par ce qui se passait sur le palier. Distracte, elle fit un faux pas et tomba de tout son poids sur Harry. Les deux fuyards auraient dévalé les marches dans leur chute s'il n'avait pas saisi la rampe au dernier moment. Furieux, il se tourna vers elle. Ils étaient hors de vue du palier, mais la lumière rampait le long des marches et arrosait le visage de Barbara. Sous cet éclairage dénué de toute charité, Harry vit la décomposition à l'œuvre sur ses traits ; Vit la pourriture qui rongait ses dents, la mort qui envahissait sa peau, ses cheveux et ses ongles. Sans le moindre doute, il serait apparu semblable à ses yeux si elle l'avait vu, mais elle regardait toujours par-dessus son épaule, vers le haut de l'escalier. La source lumineuse se déplaçait. Des voix l'accompagnaient.

— La porte est ouverte, dit une femme.

— Qu'est-ce que tu attends ? répondit une voix.

C'était Butterfield.

Harry retint son souffle et le poignet de Barbara lorsque la source lumineuse se déplaça de nouveau, vers la porte probablement, avant d'être partiellement éclipsée quand elle disparut dans l'appartement.

— Il faut qu'on se dépêche, dit-il à Barbara.

Elle descendit trois ou quatre marches avec lui, puis, sans prévenir, sa main bondit vers le visage de Harry et ses ongles lui lacérèrent la joue. Il lâcha la main de la fille pour se protéger et à cet instant elle fila – vers le haut de l'escalier.

Il jura et se lança en trébuchant à sa poursuite, mais l'indolence dont elle avait fait preuve avait disparu ; elle était étonnamment souple. Il la vit atteindre la première marche, éclairée par la chiche lumière en provenance du palier, puis elle disparut de sa vue.

— Je suis là, cria-t-elle en courant.

Il resta immobile sur les marches, incapable de décider s'il devait rester ou s'enfuir, et par conséquent incapable de bouger. Depuis Wyckoff Street, il détestait les escaliers. La lumière venue d'en haut augmenta momentanément d'intensité, projetant sur lui l'ombre de la rampe ; puis elle mourut de nouveau. Il leva une main vers son visage. Elle l'avait égratigné, mais il y avait peu de sang. Que pouvait-il espérer en allant à son aide ? Le même genre de traitement. C'était une cause perdue.

Alors même qu'il désespérait en pensant à elle, il perçut un bruit venu de derrière l'angle du mur, en haut des marches ; un bruit doux, qui pouvait être un soupir comme un bruit de pas. Avait-elle échappé à leur influence, finalement ? Ou peut-être n'était-elle même pas arrivée jusqu'à la porte, mais avait-elle réfléchi et fait demi-tour ? Alors même qu'il supputait ses chances, il l'entendit dire :

— Au secours...

Sa voix n'était plus que l'ombre d'une ombre ; mais c'était indiscutablement la sienne, et elle était terrorisée.

Il dégaina son .38 et remonta l'escalier. Avant même d'avoir tourné au coin du mur, il sentit sa nuque le picoter et ses cheveux se dresser.

Elle était là. Mais le tigre aussi. Il se tenait sur le palier, à quelques pas de Harry, le corps bourdonnant d'énergie latente. Ses yeux étaient d'or fondu ; sa gueule ouverte incroyablement vaste. Et là, déjà enfouie dans son énorme gorge, se trouvait Barbara. Il aperçut ses yeux dans la gueule du tigre, et y vit naître une lueur de compréhension qui était pire que n'importe quelle démence. Puis le fauve agita sa tête d'avant en arrière pour engloutir sa proie dans ses entrailles. Apparemment, elle avait été avalée en un seul morceau. Il n'y avait aucune trace de sang sur le palier, ni sur le museau du tigre ;

rien que l'horrible vision du visage de la fille disparaissant au fond de la gorge du fauve.

Elle poussa un ultime cri au fond du ventre de la créature, et alors que ce cri s'élevait, il sembla à Harry que le fauve tentait de sourire. Son visage se plissa de façon grotesque, ses yeux se fermèrent comme ceux d'un bouddha hilare, ses lèvres se retroussèrent pour révéler deux rangées de crocs luisants. Emprisonné par cette vision, le cri fut finalement réduit au silence. À cet instant, le tigre bondit.

Harry tira un coup de feu dans cette masse dévorante, et quand la balle rencontra la chair, son sourire, sa gueule et son corps strié s'évanouirent en un battement de cœur. Soudain, il avait disparu, et il ne restait plus qu'une pluie de confettis aux teintes pastel qui tourbillonnaient autour de lui. Son coup de feu avait éveillé l'attention. On entendait des bruits de voix dans les appartements voisins, et la lumière qui avait accompagné Butterfield dans l'ascenseur brillait sous le seuil de l'appartement de Miss Bernstein. Il fut presque tenté de s'attarder pour voir à quoi ressemblait le porteur de lumière, mais la prudence l'emporta sur la curiosité et il fit demi-tour en dévalant les marches quatre à quatre. Les confettis le suivaient dans sa descente, comme s'ils étaient animés d'une vie qui leur était propre. La vie de Barbara, peut-être ; métamorphosée en morceaux de papier et jetée au loin.

Il était à bout de souffle lorsqu'il atteignit le hall. Le portier était debout devant lui, regardant l'escalier d'un air stupide.

— Quelqu'un a été abattu ? s'enquit-il.

— Non, dit Harry, dévoré.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, il entendit l'ascenseur bourdonner en entamant sa descente. Peut-être n'était-ce qu'un locataire qui allait faire une promenade nocturne. Peut-être que non.

Il laissa le portier dans l'état où il l'avait trouvé, maussade et perplexe, et s'enfuit dans la rue, mettant deux pâtés de maisons entre lui et l'immeuble avant de s'arrêter. Ils ne se donnèrent même pas la peine de le poursuivre. Il était indigne de leur attention, probablement.

Qu'allait-il donc faire à présent ? Valentin était mort, Barbara Bernstein aussi. Il n'en savait pas plus qu'au tout début de cette affaire, même s'il s'était souvenu de la leçon qu'il avait apprise dans Wyckoff Street : quand on se mêlait des affaires de l'Abîme, il était plus sage de ne jamais croire ses yeux. Dès l'instant où l'on se fiait à ses sens, dès l'instant où l'on croyait qu'un tigre *était* un tigre, on leur appartenait à moitié.

Cette leçon n'était guère compliquée, mais il semblait bien qu'il l'avait stupidement oubliée, et il avait fallu deux morts violentes pour la lui remettre en mémoire. Peut-être serait-il plus simple de se la faire

tatouer sur le dos de la main, de façon à ne jamais regarder l'heure sans se rappeler : *Ne crois jamais tes yeux*.

Ce principe était toujours frais à son esprit lorsqu'il se dirigea vers son appartement, et il s'approchait de sa porte quand un homme jaillit du seuil en disant :

— Harry.

On *aurait dit* Valentin ; un Valentin blessé, un Valentin qui aurait été démembré et recousu par une équipe de chirurgiens aveugles, mais toujours fondamentalement le même homme. Mais le tigre avait l'air d'un tigre, non ?

— C'est moi, dit-il.

— Oh non, dit Harry. Pas cette fois-ci.

— Qu'est-ce que vous racontez ? *C'est moi, Valentin*.

— Alors, prouvez-le.

L'autre paraissait déconcerté.

— Ce n'est pas le moment de s'amuser, dit-il, notre situation est désespérée.

Harry sortit son .38 de sa poche et le braqua sur la poitrine de Valentin.

— Prouvez-le ou je vous descends, dit-il.

— Est-ce que vous avez perdu l'esprit ?

— La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez réduit en pièces.

— Pas tout à fait, dit Valentin.

Son bras était enveloppé des phalanges au biceps dans un bandage de fortune.

— C'était tangent..., dit-il, mais toute chose a son talon d'Achille. Il suffit de trouver le point où frapper.

Harry examina l'homme. Il voulait croire qu'il s'agissait bien de Valentin, mais il était impensable d'imaginer que sa silhouette frêle ait pu survivre aux assauts de la monstruosité qu'il avait vue dans la 83^e Rue. Non ; ceci était une nouvelle illusion. Comme le tigre : faite de papier et de malice.

L'homme interrompit le flot des pensées de Harry.

— Votre steak..., dit-il.

— Mon steak ?

— Vous l'aimez presque brûlé, dit Valentin. J'ai protesté, vous vous rappelez ?

Harry se rappela.

— Continuez, dit-il.

— Et vous m'avez dit que vous aviez horreur de la vue du seing. Même si ce n'était pas le vôtre.

— Oui, dit Harry.

Ses doutes se dissipaient.

— C'est exact.

— Vous m'avez demandé de prouver que j'étais Valentin. Je ne peux pas mieux faire.

Harry était presque convaincu.

— Au nom de Dieu, dit Valentin, faut-il vraiment que nous continuions de discuter ainsi en pleine rue ?

— Vous feriez mieux d'entrer.

Son appartement était minuscule, mais cette nuit, il paraissait plus étouffant que jamais. Valentin s'assit de façon à garder un œil sur la porte. Il refusa l'alcool comme les premiers secours. Harry se servit un bourbon. Il en était à son troisième verre lorsque Valentin finit par dire :

— Nous devons retourner dans la maison, Harry.

— Quoi ?

— Nous devons prendre possession du cadavre avant Butterfield.

— J'ai déjà fait de mon mieux. Ça ne me regarde plus.

— Ainsi, vous abandonnez Swann à l'Abîme ? dit Valentin.

— *Elle s'en fout, pourquoi devrais-je agir autrement ?*

— Dorothea, vous voulez dire ? Elle ignore dans quoi Swann était impliqué. C'est pour ça qu'elle est si confiante. Elle a des soupçons, peut-être, mais pour autant que quiconque peut être innocent dans cette histoire, elle l'est.

Il s'interrompt pour changer la position de son bras blessé.

— C'était une prostituée, vous savez. Je ne pense pas qu'elle vous l'ait dit. Swann m'a dit une fois qu'il l'avait épousée parce que seules les prostituées connaissent la valeur de l'amour.

Harry ne releva pas ce paradoxe apparent.

— Pourquoi restait-elle auprès de lui ? demanda-t-il. Il n'était pas précisément fidèle, non ?

— Elle l'aimait, répondit Valentin. Ça s'est déjà vu.

— Et vous ?

— Oh, je l'aimais, moi aussi, malgré sa stupidité. C'est pour ça que nous devons l'aider. Si Butterfield et ses associés mettent la main sur les restes de Swann, ça va être l'enfer.

— Je sais. J'en ai eu un aperçu chez Miss Bernstein.

— Qu'avez-vous vu ?

— Quelque chose et rien du tout, dit Harry. Un tigre, croyais-je ; mais ce n'en était pas un.

— Les vieux accessoires, commenta Valentin.

— Et il y avait quelque chose d'autre avec Butterfield. Quelque chose qui émettait de la lumière : je n'ai pas vu quoi.

— Le Castrat, murmura Valentin, de toute évidence consterné. Il faudra que nous soyons prudents.

Il se leva et ce mouvement le fit grimacer.

— Je crois qu'il faudrait se mettre en route, Harry.

— Est-ce que vous allez me payer ? demanda Harry. Ou bien est-ce que je fais ça par amour ?

— Vous le faites à cause de ce qui s'est passé dans Wyckoff Street, lui fut-il répondu avec douceur. Parce que vous avez perdu Mimi Lomax, qui a été engloutie dans l'Abîme, et parce que vous ne voulez pas perdre Swann. Enfin, si ce n'est pas déjà fait.

Ils prirent un taxi dans Madison Avenue et se dirigèrent vers la 61^e Rue, gardant le silence durant leur course. Harry avait une cinquantaine de questions à poser à Valentin. Qui était Butterfield, par exemple, et quel crime Swann avait-il commis pour être pourchassé jusqu'à la mort et au-delà ? Que d'énigmes... Mais Valentin avait l'air malade et ne semblait guère d'attaque pour répondre à l'avalanche de ses questions. De plus, Harry sentait que plus il en saurait, moins l'expédition dans laquelle ils s'étaient engagés susciterait son enthousiasme.

— Peut-être avons-nous un avantage..., dit Valentin lorsqu'ils approchèrent de la 61^e Rue. Ils ne s'attendent sûrement pas à un assaut frontal de notre part. Butterfield me croit mort et il pense probablement que vous êtes en train de trembler de terreur quelque part.

— J'y travaille.

— Vous ne courez aucun danger, dit Valentin, du moins pas de la même nature que celui qui menace Swann. S'ils devaient vous découper en morceaux, ce ne serait rien à côté des tourments qu'ils réservent au magicien.

— À l'illusionniste, corrigea Harry, mais Valentin secoua la tête.

— C'était un magicien ; ce sera toujours un magicien.

Le chauffeur de taxi intervint avant que Harry ait pu citer les paroles de Dorothea à ce sujet.

— À quel numéro voulez-vous que je vous arrête ? dit-il.

— Laissez-nous descendre ici, à droite, lui ordonna Valentin. Et attendez-nous, c'est compris ?

— Ouais.

Valentin se tourna vers Harry.

— Donnez cinquante dollars à cet homme.

— Cinquante ?

— Voulez-vous qu'il nous attende, oui ou non ?

Harry posa quatre billets de dix dollars et dix billets d'un dollar dans la main du chauffeur.

— Vous avez intérêt à laisser tourner le moteur, dit-il.

— Tout ce que vous voudrez, dit le chauffeur en souriant.

Harry rejoignit Valentin sur le trottoir et ils franchirent les vingt-cinq mètres qui les séparaient de la maison. La rue était encore animée en dépit de l'heure avancée : la réception dont Harry avait

observé les préparatifs quelques heures plus tôt battait toujours son plein. Il n'y avait cependant aucun signe de vie dans la maison de Swann.

« Peut-être ne nous attendent-ils *pas* », pensa Harry. Cet assaut frontal était certainement la tactique la plus stupide que l'on puisse imaginer, et peut-être était-il susceptible de prendre l'ennemi par surprise. Mais de telles puissances pouvaient-elles jamais être surprises ? Existait-il un instant de leur vie véreuse durant lequel leurs paupières se baissaient et où elles connaissaient un sommeil paisible ? Non. S'il fallait en croire l'expérience de Harry, seuls les bons avaient besoin de sommeil ; l'iniquité et ceux qui la pratiquaient vivaient chaque instant dans l'éveil et dans l'impatience, préparant de nouvelles félonies.

— Comment entrons-nous ? demanda-t-il lorsqu'ils arrivèrent devant la maison.

— J'ai la clé, répondit Valentin, et il se dirigea vers la porte.

Impossible de battre en retraite à présent. La clé tourna, la porte s'ouvrit et ils quittèrent la sécurité toute relative de la rue. La maison était aussi sombre qu'elle en avait l'air de l'extérieur. Il n'y avait aucun signe de présence humaine, ni au rez-de-chaussée ni dans les étages. Était-il possible que les défenses érigées par Swann autour de son cadavre aient triomphé de Butterfield et l'aient fait battre en retraite, lui et ses cohortes ? Valentin écarta presque aussitôt cet optimisme déplacé, saisissant Harry par le bras et se penchant vers lui pour murmurer :

— Ils sont ici.

Ce n'était pas le moment de demander à Valentin comment il le savait, mais Harry se promit de lui poser la question quand ils seraient sortis de la maison, ou plutôt s'ils en sortaient avec leurs langues encore dans leurs bouches.

Valentin était déjà au pied de l'escalier. Harry, dont les yeux étaient toujours en train de s'accoutumer à la lumière chiche venue de la rue, traversa l'entrée à sa suite. L'autre se déplaçait avec assurance dans la pénombre, et Harry en fut heureux. Si Valentin n'avait pas été là pour le tenir par le bras afin de le guider, il aurait pu tomber et se blesser gravement.

En dépit de ce que lui avait dit Valentin, il n'y avait aucun bruit ni aucun signe de présence, pas plus à l'étage qu'au rez-de-chaussée, mais lorsqu'ils s'avancèrent vers la chambre où reposait Swann, une dent gâtée qui, ces derniers temps, avait cessé de tourmenter la mâchoire de Harry se remit à l'élancer, et ses entrailles mouraient d'envie de lâcher un vent. Cette attente était un vrai supplice. Il ressentait une envie presque irrésistible de pousser un cri afin d'obliger l'ennemi à montrer son visage, si toutefois il avait un visage

à montrer.

Valentin avait atteint la porte. Il tourna la tête vers Harry, et même dans la pénombre, il était évident que la peur exerçait aussi son emprise sur lui. Sa peau était luisante ; il empestait la sueur fraîche.

Il désigna la porte du doigt. Harry hocha la tête. Ū était aussi prêt qu'il le serait jamais. Valentin tendit la main vers le loquet. Le bruit qu'il fit en tournant sembla assourdissant, mais il ne provoqua aucune réaction dans la maison. La porte s'ouvrit en grand et le parfum des fleurs bondit à leur rencontre. Elles avaient commencé à se flétrir dans la chaleur étouffante de la maison ; sous leur senteur perçaient des relents de pourriture. Bien plus bienvenue que cette odeur, il y avait de la lumière. Les rideaux de la chambre n'avaient pas été entièrement tirés et la lueur des réverbères révélait l'intérieur : les fleurs massées comme des nuages autour du cercueil ; le fauteuil où Harry s'était assis, la bouteille de calvados à côté de lui ; le miroir placé au-dessus de la cheminée montrant à la chambre son moi secret.

Valentin s'avancait déjà vers le cercueil, et Harry l'entendit pousser un soupir quand il posa les yeux sur son vieux maître. Ū ne perdit pas de temps et entreprit immédiatement de soulever la partie inférieure du couvercle. L'effort était cependant trop important pour son bras valide et Harry lui vint en aide, impatient d'en avoir fini avec cette tâche et de quitter les lieux. Le contact du bois solide du cercueil fit resurgir son cauchemar, qui le frappa avec une force à lui couper le souffle : l'Abîme qui s'ouvre en-dessous de lui, le magicien qui se dresse dans son lit comme un dormeur furieux d'avoir été réveillé. Il n'eut cependant droit à aucune vision de ce genre. En fait, si le cadavre avait été animé de vie, cela aurait rendu leur travail plus facile. Swann était fort grand, et son corps flasque leur refusait toute coopération. Le simple geste qui consistait à le faire sortir de son cercueil exigea tout leur souffle et toute leur attention. Il finit par en émerger, à contrecœur, agitant ses membres démesurés dans toutes les directions.

— À présent..., dit Valentin, en bas.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la porte, quelque chose s'alluma dans la rue, du moins le crurent-ils, car l'intérieur de la pièce s'illumina soudain. Cette lumière n'était guère tendre pour leur fardeau. Elle révéla la crudité des cosmétiques appliqués sur le visage de Swann, ainsi que la putrescence qui bourgeonnait dessous. Harry ne disposa que d'un instant pour apprécier ces enchantements, puis la lumière gagna de nouveau en intensité et il se rendit compte que sa source ne se trouvait pas *dehors*, mais *dedans*.

Il leva les yeux vers Valentin et faillit succomber au désespoir. La luminescence était encore moins charitable pour le serviteur que pour le maître ; elle semblait lacérer la chair sur le visage de Valentin.

Harry n'eut qu'un aperçu de ce qui lui était révélé en dessous – d'autres événements requièrent son attention un instant après – mais il en vit assez pour savoir que, si Valentin n'avait pas été son complice dans cette entreprise, il se serait sûrement enfui à sa vue.

— *Sortez-le d'ici !* hurla Valentin.

Il lâcha les jambes de Swann, laissant à Harry le soin de déplacer le magicien par ses propres moyens. Cependant, le cadavre se montra récalcitrant. Harry n'avait fait que deux pas vers la sortie lorsque la situation prit des allures de cataclysme.

Il entendit Valentin proférer un juron, et leva les yeux pour découvrir que le miroir avait renoncé à refléter quoi que ce soit et que quelque chose émergeait de ses profondeurs liquides, amenant la lumière avec lui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? souffla Harry.

— Le Castrat, lui fut-il répondu. Vous allez vous décider à *bouger* ?

Il n'eut cependant pas le temps d'obéir à l'ordre de Valentin avant que la chose tapie derrière le miroir ne brise sa surface et n'envahisse la chambre. Harry s'était trompé. Cette créature ne portait pas la lumière avec elle : elle *était* la lumière. Ou plutôt, un holocauste flamboyait dans ses entrailles, et sa lueur s'échappait de la créature par tous les orifices qui étaient à sa disposition. Cette chose avait jadis été humaine ; un homme-montagne avec le ventre et les seins d'une Vénus néolithique. Mais le feu qui faisait rage dans son corps l'avait irrémédiablement déformée, fulminant à travers ses paumes et son nombril, calcinant sa bouche et ses narines, métamorphosées en un unique trou ravagé. Elle avait été, comme son nom l'indiquait, privée de son sexe ; de ce trou aussi, la lumière jaillissait. À son contact, la décomposition des fleurs acheva de s'accomplir en quelques secondes. Leurs pétales se flétrirent et périrent. La pièce fut emplie en quelques instants d'une odeur puante de végétaux pourrissants.

Harry entendit Valentin prononcer son nom, une fois, deux fois. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il se rappela le corps qu'il tenait dans ses bras. Il détourna les yeux du Castrat qui flottait dans l'air et porta Swann sur un nouveau mètre. La porte était derrière lui, ouverte. Il traîna son fardeau sur le palier tandis que le Castrat renversait le cercueil d'un coup de pied. Il entendit le vacarme, puis les cris poussés par Valentin. S'ensuivit un autre fracas encore plus terrible, puis on entendit la voix suraiguë du Castrat, issue de la plaie qui ornait son visage.

— Meurs et sois heureux, dit-il, et une grêle de meubles s'abattit sur le mur, avec une telle force que les chaises vinrent s'enchâsser dans le plâtre.

Valentin était cependant sorti indemne de cet assaut, ou du moins le semblait-il, car un instant plus tard, Harry entendit le Castrat crier.

C'était un son horrible : pitoyable et révoltant. Il se serait bouché les oreilles s'il n'avait pas eu les mains prises.

Il avait presque atteint le haut de l'escalier. Traînant Swann sur quelques pas encore, il laissa ensuite reposer le corps. La lumière issue du Castrat n'avait pas diminué d'intensité, en dépit de ses plaintes ; elle éclairait toujours les murs de la chambre par intermittence, comme la tempête d'une nuit d'été. Pour la troisième fois cette nuit-là – il y avait d'abord eu la 83^e Rue, puis l'escalier dans l'immeuble de Miss Bemstein –, Harry hésita. S'il venait au secours de Valentin, peut-être découvrirait-il des visions pires que celles que Wyckoff Street lui avait offertes. Mais il ne pouvait plus battre en retraite cette fois. Sans Valentin, il était perdu. Il traversa le palier d'un bond et ouvrit la porte en grand. L'atmosphère était épaisse ; les lampes vacillaient. Au milieu de la pièce, se tenait le Castrat, défiant toujours la pesanteur. Il tenait Valentin par les cheveux. Son autre main était immobile, index et petit doigt tendus comme deux cornes, prête à crever les yeux de son captif.

Harry sortit son .38 de sa poche, visa et tira. Quand il avait tout le temps de viser posément, il se montrait toujours piètre tireur, mais dans des circonstances extrêmes, lorsque son instinct l'emportait sur sa raison, il n'était pas si mauvais. Ce fut le cas cette fois-ci. La balle pénétra dans le cou du Castrat et y ouvrit une nouvelle plaie. Peut-être plus sous l'effet de la surprise que sous celui de la douleur, il lâcha Valentin. La lumière coulait du nouveau trou creusé dans son cou et il porta une main à cet endroit.

Valentin eut vite fait de se relever.

— Encore, ordonna-t-il à Harry. *Tirez encore !*

Harry s'exécuta. La deuxième balle qu'il tira perça la poitrine de la créature, la troisième son ventre. Cette dernière blessure sembla particulièrement traumatisante ; la chair distendue, prête à exploser, se rompit... et les gouttes de lumière qui coulaient de la plaie se transformèrent en flot lorsque l'abdomen s'ouvrit.

Le Castrat hurla de nouveau, de panique cette fois-ci, et perdit tout contrôle sur ses mouvements. Il s'envola vers le plafond comme un ballon crevé, ses mains tentant désespérément de mater la mutinerie de sa substance. Mais il avait atteint la masse critique ; il était impossible de réparer les dommages qui lui avaient été infligés. Des lambeaux de chair commencèrent à se détacher de son corps. Valentin, trop stupéfait ou trop fasciné, restait immobile à observer sa désintégration tandis qu'une averse de viande cuite tombait tout autour de lui. Harry l'agrippa et le traîna jusqu'à la porte.

Le Castrat méritait finalement son nom et émettait une note de musique désolée à vous crever les tympanes. Harry n'attendit pas de contempler son trépas, mais claqua la porte de la chambre lorsque

l'intensité de sa voix atteignit son point culminant, faisant voler les fenêtres en éclats.

Valentin souriait.

— Savez-vous ce que nous avons accompli ? dit-il.

— Aucune importance. Foutons le camp d'ici.

La vue du cadavre de Swann gisant en haut de l'escalier sembla calmer Valentin. Harry lui ordonna de l'aider, et il s'exécuta avec autant d'efficacité que le lui permettait son état. Ensemble, ils entreprirent d'escorter l'illusionniste jusqu'en bas des marches. Alors qu'ils arrivaient près de la porte d'entrée, on entendit un ultime hurlement venu d'en haut, et le Castrat retourna au néant. Puis, silence.

Ce vacarme n'était pas passé inaperçu. Des fêtards étaient sortis de la maison d'en face, une foule de promeneurs nocturnes s'était assemblée sur le trottoir.

— Tu parles d'une fête, dit l'un d'entre eux lorsque le trio émergea de la maison.

Harry s'était à moitié attendu que le taxi les ait abandonnés, mais il avait compté sans la curiosité du chauffeur. Celui-ci était descendu de son véhicule et contemplait la fenêtre du premier étage.

— Est-ce qu'il faut le conduire à l'hôpital ? demanda-t-il lorsqu'ils firent monter Swann à l'arrière de la voiture.

— Non, rétorqua Harry. Il est en aussi bonne santé qu'il peut l'être.

— Allez-vous vous décider à *rouler* ? dit Valentin.

— Bien sûr. Dites-moi seulement où je vais.

— N'importe où, lui fut-il répondu d'une voix lasse. Fichez le camp d'ici.

— Attendez un instant, dit le chauffeur, je ne veux pas avoir d'ennuis.

— Alors, vous feriez mieux de vous *remuer*, dit Valentin.

Le regard du chauffeur croisa celui de son passager. Quoi qu'il ait discerné dans ces yeux, ses paroles suivantes furent :

— Je roule.

Et ils foncèrent le long de la 61^e Rue Est comme une chauve-souris surgissant de l'enfer.

— Nous avons réussi, Harry, dit Valentin après quelques minutes de trajet. Nous l'avons récupéré.

— Et cette *chose* ? Dites-moi ce que c'était.

— Le Castrat ? Qu'y a-t-il à dire ? Butterfield l'avait sans doute laissé là en guise de chien de garde, en attendant d'amener un technicien capable de décoder les mécanismes de défense établis par Swann. Nous avons eu de la chance. C'était l'heure de le traire. Ça les rend instables.

— Comment se fait-il que vous en sachiez aussi long là-dessus ?

— C'est une longue histoire, dit Valentin. Et qu'il ne serait guère approprié de raconter dans un taxi.

— Et maintenant ? On ne peut pas tourner en rond durant toute la nuit.

Valentin regarda le corps assis entre eux deux, victime de tous les caprices de la suspension du taxi et de ceux des Ponts et Chaussées. Avec gentillesse, il posa les deux mains de Swann sur son giron.

— Vous avez raison, bien sûr, dit-il. Nous devons nous arranger pour le faire incinérer aussi vite que possible.

Le taxi rebondit sur un nid-de-poule. Le visage de Valentin se crispa.

— Vous avez mal ? lui demanda Harry.

— J'ai connu pire.

— Nous pourrions retourner dans mon appartement pour nous y reposer.

Valentin secoua la tête.

— Ce n'est pas très malin, dit-il, c'est le premier endroit où ils iront jeter un œil.

— Mon bureau, alors...

— Le deuxième.

— Enfin, Seigneur, ce taxi va bien finir par être à court d'essence.

À ce moment-là, le chauffeur intervint.

— Hé, est-ce que vous avez parlé d'incinération ?

— Peut-être, répondit Valentin.

— C'est que, mon beau-frère est entrepreneur de pompes funèbres dans le Queens.

— Vraiment ? dit Harry.

— Q a des prix très raisonnables. Je vous le recommande. Sérieux.

— Pouvez-vous le contacter *tout de suite* ? dit Valentin.

— Ũ est deux heures du matin.

— Nous sommes pressés.

Le chauffeur tendit une main pour régler son rétroviseur ; il regardait Swann.

— Né m'en veuillez pas si je vous demande ça, hein ? dit-il. Mais est-ce que c'est un cadavre que vous avez là ?

Oui, dit Harry. Et il commence à s'impatienter.

Le chauffeur poussa un cri plein d'allégresse.

— Merde ! dit-il. J'ai eu une femme qui a accouché de jumeaux sur ce siège ; j'ai eu des putes qui faisaient le tapin ; j'ai même eu un alligator dans le temps. Mais ça, c'est le bouquet !

Il réfléchit quelques instants, puis demanda :

— C'est vous qui l'avez tué, hein ?

— Non, dit Harry.

— On se dirigerait sans doute vers l'East River si c'était vous qui

aviez fait le coup, hein ?

— Exact. Nous voulons juste une incinération décente. Et vite.

— C'est compréhensible.

— Quel est votre nom ? lui demanda Harry.

— Winston Jowitt. Mais tout le monde m'appelle Byron. Je suis poète, vous voyez ? Enfin, durant les week-ends.

— Byron.

— Vous voyez, n'importe quel autre taxi aurait flippé, hein ? Embarquer deux types qui font monter un cadavre sur le siège arrière. Mais pour moi, c'est du matériel.

— Pour vos poèmes.

— Exact, dit Byron. La Muse est une maîtresse inconstante. Il faut la prendre là où on la trouve, vous savez. Et à propos, messieurs, est-ce que vous avez une idée de l'endroit où vous désirez aller ?

— Allons à votre bureau, dit Valentin à Harry. Et nous pourrions appeler son beau-frère.

— Bien, dit Harry.

Puis, s'adressant à Byron :

— Dirigez-vous vers l'ouest le long de la 45^e Rue, droit vers la Huitième Avenue.

— C'est parti, dit Byron, et la vitesse de son véhicule doubla en l'espace de vingt mètres. Hé, dit-il, vous avez envie d'entendre un poème ?

— Maintenant ? dit Harry.

— J'aime bien improviser, répondit Byron. Choisissez un sujet, n'importe lequel.

Valentin serra un peu plus fort son bras blessé. Très doucement, il dit :

— Pourquoi pas la fin du monde ?

— C'est un bon sujet, répondit le poète, donnez-moi une ou deux minutes.

— Si vite ? dit Valentin.

Ils prirent un chemin détourné pour se rendre au bureau, tandis que Byron Jowitt leur offrait une sélection de rimes en l'honneur de l'Apocalypse. Les somnambules étaient de sortie dans la 45^e Rue, en quête d'une extase indéterminée ; certains étaient assis sur les pas de porte, l'un d'eux était étendu sur le trottoir. Aucun d'eux n'accorda plus qu'un regard machinal au taxi et à ses occupants. Harry ouvrit la porte d'entrée de l'immeuble, et lui et Byron portèrent Swann jusqu'au troisième étage.

Le bureau était un vrai chez-soi : minuscule et chaotique. Ils posèrent Swann sur le fauteuil pivotant, derrière les tasses à café entartrées et les demandes de pension alimentaire empilées sur le sous-main. De tous les membres du quatuor, c'était lui qui avait l'air le

plus en forme. Byron transpirait comme un bœuf après son ascension ; Harry avait l'impression – et sûrement l'air – de ne pas avoir dormi depuis deux mois ; Valentin s'était effondré dans le fauteuil réservé aux clients, si vidé de sa vitalité qu'il aurait pu être à l'article de la mort.

— Vous avez une tête épouvantable, lui dit Harry.

— Aucune importance, dit-il. Tout sera bientôt fini.

Harry se tourna vers Byron :

— Pourquoi n'appelleriez-vous pas votre beau-frère ?

Tandis que Byron s'exécutait, Harry reporta son attention sur Valentin.

— J'ai une trousse de premiers secours quelque part dans un coin, dit-il. Voulez-vous que je panse votre bras ?

— Non, merci. Comme vous, j'ai horreur de la vue du sang. Surtout si c'est le mien.

Byron était au téléphone, tançant vertement son beau-frère pour l'ingratitude dont il faisait preuve.

— Pourquoi tu râles comme ça ? Je t'ai trouvé un client ! Je *sais* l'heure qu'il est, pour l'amour de Dieu, mais les affaires sont les affaires...

— Dites-lui que nous paierons le double de son tarif habituel, dit Valentin.

— Tu as entendu ça, Mel ? Le *double* de ton tarif. Alors, rapplique, tu veux ? (Il donna l'adresse à son beau-frère et raccrocha.) Il arrive, annonça-t-il.

— Tout de suite ? dit Harry.

— Tout de suite, dit Byron en consultant sa montre. Mon ventre est d'avis qu'on m'a coupé la gorge. Si on mangeait quelque chose ? Y a un endroit ouvert la nuit dans le coin ?

— À cent mètres d'ici.

— Vous voulez quelque chose ? demanda Byron à Valentin.

— Je ne crois pas, dit-il.

Il avait l'air de plus en plus mal en point.

— O.K., dit Byron à Harry, rien que nous deux, alors. Je peux vous emprunter dix dollars ?

Harry lui donna un billet et les clés de l'immeuble, lui commanda un café avec des gâteaux, et Byron s'en alla. Ce ne fut que lorsqu'il fut parti que Harry regretta de ne pas avoir persuadé le poète de réprimer quelque temps son appétit. Sans sa présence, le bureau se trouvait plongé dans un calme troublant : Swann à sa place derrière le meuble, Valentin succombant au sommeil dans l'autre fauteuil. Ce calme lui remit en mémoire un autre silence, celui qui avait régné durant cette dernière et terrible nuit dans la maison des Lomax, lorsque l'amant démoniaque de Mimi, blessé par le père Hesse, s'était enfui en se

glissant dans les murs et les avait laissés attendre et attendre, sachant qu'il reviendrait mais ne sachant ni quand ni comment. Ils étaient restés six heures à l'attendre – Mimi brisant de temps en temps le silence de son rire ou de son charabia – et les premiers indices que Harry avait eus de son retour avaient été l'odeur d'excrément brûlé et le cri de « Sodomite ! » poussé par Mimi lorsque Hesse s'était soumis à un acte que sa foi lui avait trop longtemps interdit. Il n'y avait plus eu de silence après cela, pas avant longtemps, rien que les cris de Hesse et les prières de Harry. Les uns comme les autres étaient restés sans réponse.

Il lui semblait entendre la voix du démon à présent ; ses demandes, ses invites. Mais non ; ce n'était que Valentin. L'homme agitait la tête d'avant en arrière dans son sommeil, le visage noué. Soudain, il bondit de son siège, un seul mot sur ses lèvres.

— Swann !

Ses yeux s'ouvrirent, et lorsqu'ils se posèrent sur le corps de l'illusionniste, dressé sur le fauteuil en face du sien, un torrent de larmes surgit sains qu'il puisse l'endiguer, le secouant et l'anéantissant.

— Il est mort, dit-il, comme s'il avait oublié cette amère vérité au cours de son rêve. Je lui ai fait défaut, D'Amour. C'est pour ça qu'il est mort. À cause de ma négligence.

— Vous faites de votre mieux pour lui à présent, dit Harry, tout en sachant que ses paroles n'étaient qu'une piètre consolation. Personne ne pourrait souhaiter un ami plus fidèle que vous.

— Je n'ai jamais été son ami, dit Valentin en contemplant le cadavre avec des yeux humides. J'ai toujours espéré qu'il me ferait entièrement confiance un jour. Mais il n'en a jamais rien fait.

— Pourquoi ?

— Il ne pouvait pas se permettre de faire confiance à qui que ce soit. Pas dans sa situation.

Il s'essuya les joues du dos de la main.

— Peut-être, dit Harry, le moment est-il venu pour vous de me dire de quoi il retourne ?

— Si vous voulez l'entendre.

— Oui, je le veux.

— Itès bien, dit Valentin. Il y a trente-deux ans, Swann a passé un marché avec l'Abîme. Il a accepté d'être leur ambassadeur en échange du don de la magie.

— De la *magie* ?

— De la capacité d'accomplir des miracles. De transformer la matière. D'ensorceler les âmes. Même de chasser Dieu.

— C'est un miracle, ça ?

— C'est plus difficile que vous ne le pensez, répondit Valentin.

— Ainsi, Swann *était* un authentique magicien ?

— En effet.

— Alors, pourquoi n'utilisait-il pas ses pouvoirs ?

— Il en faisait usage, répondit Valentin. Il en faisait usage chaque soir, durant chaque représentation.

Harry était déconcerté.

— Je ne vous suis pas.

— Rien de ce que le Prince des Mensonges offre à l'humanité n'a la moindre valeur, dit Valentin, sinon il ne l'offrirait pas. Swann ne le savait pas quand il a conclu son Pacte. Mais il a eu vite fait d'apprendre.

Les miracles ne servent à rien. La magie ne fait que vous distraire des vraies valeurs. Ce n'est que de la rhétorique. Du mélodrame.

— Que sont les vraies valeurs, au juste ?

— Vous devriez le savoir mieux que moi, répondit Valentin. La solidarité, peut-être ? La curiosité ? Ce qui est certain, c'est que ça n'a pas la moindre importance que l'eau soit changée en vin ou que Lazare puisse vivre une année de plus.

Harry perçut la sagesse de cette remarque, mais il ne vit pas comment elle avait conduit le magicien à Broadway. Il n'eut cependant pas besoin de le demander à Valentin. Celui-ci avait repris le fil de son histoire. Ses larmes s'étaient séchées quand il avait entamé son récit ; un soupçon de vie était de nouveau apparu sur ses traits.

— Il n'a pas fallu longtemps à Swann pour qu'il se rende compte qu'il avait vendu son âme pour un plat de lentilles, expliqua-t-il. Et cela l'a rendu inconsolable. Du moins pendant quelque temps. Puis il s'est mis à préparer sa vengeance.

— Comment ?

— En invoquant l'enfer en vain. En utilisant la magie que l'Abîme se vantait de posséder comme un banal moyen de distraction, dégradant ainsi son pouvoir en faisant passer ses merveilles pour de simples illusions. C'était là, voyez-vous, un acte de perversité héroïque. Chaque fois qu'un tour de Swann était expliqué aux foules, l'Abîme vacillait.

— Pourquoi ne l'ont-ils pas tué ? dit Harry.

— Oh, ils ont essayé. Plusieurs fois. Mais il avait des alliés. Des agents dans leur camp qui le prévenaient de leurs complots. Il a réussi ainsi à échapper à leur vengeance durant de nombreuses années.

— Jusqu'à maintenant ?

— Jusqu'à maintenant, soupira Valentin. Il a fait preuve de négligence, et moi aussi. À présent, il est mort, et l'Abîme est impatient de s'emparer de lui.

— Je vois.

— Mais nous avons pris soin de nous préparer à cette éventualité. Il avait offert ses excuses au ciel ; et j'ose espérer qu'on lui a pardonné ses offenses. Je prie pour que ce soit vrai. Il y a bien plus que *son* salut en jeu cette nuit.

— Le vôtre aussi ?

— Tous ceux d'entre nous qui l'ont aimé sont souillés, répondit Valentin, mais si nous parvenons à détruire ses restes physiques avant que l'Abîme ne s'en empare, alors nous pourrions encore éviter les conséquences du Pacte.

— Pourquoi avez-vous attendu si longtemps ? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait incinérer le jour de sa mort ?

— Leurs avocats ne sont pas des imbéciles. Le Pacte contient une clause qui rend obligatoire une période d'attente. Si nous avons tenté d'ignorer cette clause, son âme aurait été automatiquement perdue.

— Quand prend fin cette période ?

— Elle a pris fin il y a trois heures, à minuit, répondit Valentin. C'est pour ça qu'ils sont si désespérés, voyez-vous. Et si dangereux.

Un autre poème vint à l'esprit de Byron tandis qu'il remontait avec nonchalance la Huitième Avenue, mâchonnant un sandwich au thon et à la salade. Il ne fallait pas presser sa Muse. Un poème pouvait prendre cinq bonnes minutes avant d'être achevé ; plus longtemps s'il utilisait des rimes croisées. Il ne se hâta donc pas pour regagner le bureau, mais marcha en rêvassant, tournant et retournant ses vers dans tous les sens afin de les accorder. Il espérait arriver ainsi à destination avec un autre poème achevé. Deux en une nuit, c'était sacrément bien.

Il n'avait néanmoins pas fini de travailler sur le dernier quatrain lorsqu'il atteignit la porte. Fonctionnant en pilotage automatique, il fouilla dans ses poches à la recherche de la clé que D'Amour lui avait donnée et entra. Il allait refermer la porte derrière lui lorsqu'une femme se glissa dans l'entrebâillement en lui souriant. C'était une vraie beauté et Byron, étant poète, en pinçait pour les beautés.

— Je vous en prie, lui dit-elle, j'ai besoin de votre aide.

— Que puis-je faire pour vous ? dit Byron, la bouche pleine de salade.

— Connaissez-vous un homme nommé D'Amour ? Harry D'Amour ?

— Bien sûr que oui. Je montais justement chez lui.

— Peut-être pourriez-vous me montrer le chemin ? lui demanda la femme alors que Byron refermait la porte.

— Avec plaisir, répondit-il, et il lui fit traverser le hall pour la conduire en bats de l'escalier.

— Vous êtes charmant, vous savez, lui dit-elle ; et Byron fondit.

Valentin se tenait près de la fenêtre.

— Q y a quelque chose qui cloche ? demanda Harry.

— Juste une impression, commenta Valentin. Je soupçonne la présence du Diable à Manhattan cette nuit.

— Et à part ça, quoi de neuf ?

— Peut-être en a-t-il après nous.

Comme pour répondre à un signal, il y eut un coup à la porte. Harry sursauta.

— Tout va bien, dit Valentin, il ne frappe jamais aux portes.

Harry se dirigea vers le seuil, se sentant stupide.

— C'est vous, Byron ? demanda-t-il avant d'ouvrir.

— Je vous en prie, dit une voix qu'il avait cru ne jamais réentendre. Aidez-moi...

Il ouvrit là porte. C'était Dorothea, bien sûr. Elle était aussi incolore que l'eau, et aussi imprévisible. Avant même que Harry ne l'ait invitée à franchir le seuil de son bureau, une douzaine d'expressions, ou d'esquisses d'expressions, avaient traversé son visage : angoisse, soupçon, terreur ; et à présent, alors que ses yeux se posaient sur le corps de son Swann bien-aimé, soulagement et gratitude.

— C'est bien *vous* qui l'avez, dit-elle en pénétrant dans le bureau.

Harry referma la porte. Il y avait un courant d'air glacé qui montait de l'escalier.

— Dieu merci. Dieu merci.

Elle prit le visage de Harry dans ses mains et l'embrassa doucement sur les lèvres. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle remarqua Valentin.

Elle laissa retomber ses mains.

— Que fait-z7 ici ? demanda-t-elle.

— Il est avec moi. Avec nous.

Elle prit un air dubitatif.

— Non, dit-elle.

— Nous pouvons lui faire confiance.

— J'ai dit *non* ! Faites-le sortir, Harry.

Il y avait en elle une colère glacée ; elle en tremblait.

— Faites-le sortir !

Valentin la dévisagea avec des yeux vitreux.

— Ces protestations me semblent exagérées, mur-mura-t-il.

Dorothea posa une main sur ses lèvres, comme pour étouffer tout nouvel accès de colère.

— Excusez-moi, dit-elle en se retournant vers Harry, mais il faut que vous sachiez de quoi cet homme est capable...

— Sans lui, votre mari serait encore dans la maison, Mrs. Swann, fit remarquer Harry. C'est à *lui* que vous devriez être reconnaissante, pais à moi.

À ces mots, l'expression de Dorothea se radoucit, passant de

l'étonnement au miel.

— Ah ? dit-elle.

Elle regarda de nouveau Valentin.

— Je suis désolée. Quand vous vous êtes enfui de la maison, j'ai cru que vous étiez complice...

— De qui ? s'enquit Valentin.

Elle secoua légèrement la tête, puis demanda :

— Votre bras. Êtes-vous blessé ?

— Une simple égratignure, rétorqua-t-il.

— J'ai déjà essayé de la lui faire panser, dit Harry. Mais ce type est bien trop têtue.

— Têtue, en effet, répondit Valentin d'une voix atone.

— Mais nous n'allons pas nous attarder ici..., dit Harry.

Valentin l'interrompit.

— Ne lui dites rien, aboya-t-il.

— Je voulais simplement lui dire au sujet du beau-frère..., dit Harry.

— Le beau-frère ? dit Dorothea en s'asseyant.

Le soupir que firent ses jambes en se croisant était le bruit le plus enchanteur que Harry ait entendu durant les dernières vingt-quatre heures.

— Oh, je vous en prie, pariez-moi du beau-frère...

Avant que Harry ait pu ouvrir la bouche, Valentin déclara :

— Ce n'est pas elle, Harry.

Ces mots, prononcés sur un ton qui n'avait rien de dramatique, mirent quelques secondes avant de prendre un sens. Alors même qu'ils y parvenaient, leur démente était évidente. Elle était là, en chair et en os, parfaite jusqu'au moindre détail.

— Qu'est-ce que vous racontez ? dit Harry.

— Comment pourrais-je être plus clair ? répondit Valentin. *Ce n'est pas elle*. C'est un subterfuge. Une illusion. Ils savent où nous sommes, et ils ont envoyé ça pour espionner nos défenses.

Harry aurait éclaté de rire si ces accusations n'avaient pas fait naître des larmes dans les yeux de Dorothea.

— Arrêtez ça, dit-il à Valentin.

— Non, Harry. *Réfléchissez* une minute. Tous les pièges qu'ils nous ont tendus, tous les fauves qu'ils ont lâchés sur nous. Comment pensez-vous qu'elle ait pu leur échapper ?

Il s'éloigna de la fenêtre pour se diriger vers Dorothea.

— Où est Butterfield ? cracha-t-il. Dans le hall, en bas, attendant votre signal ?

— Taisez-vous, dit Harry.

— Il a trop peur pour monter ici lui-même, n'est-ce pas ? continua Valentin. Il a peur de Swann, peur de nous, probablement, après ce

que nous avons fait à son eunuque.

Dorothea regarda en direction de Harry.

— Arrêtez-le, dit-elle.

Harry stoppa l'avance de Valentin en posant une main sur sa poitrine osseuse.

— Vous avez entendu ce qu'a dit la dame, dit-il.

— Ce n'est pas une dame, répondit Valentin, les yeux enflammés. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas une dame.

Dorothea se leva.

— Je suis venue ici parce que j'espérais y être en sécurité, dit-elle.

— Vous êtes en sécurité, dit Harry.

— Pas tant qu'il sera ici, non, dit-elle en regardant Valentin. Je crois qu'il serait plus sage de partir.

Harry lui toucha le bras.

— Non, lui dit-il.

— Mr. D'Amour, dit-elle avec douceur, vous avez déjà gagné dix fois votre prime. À présent, je pense qu'il est temps que *je* prenne la responsabilité du sort de mon époux.

Harry détailla son visage changeant. Il n'y avait aucune trace de duplicité en lui.

— Une voiture m'attend en bas, dit-elle. Je me demande... pourriez-vous le descendre pour moi ?

Harry entendit derrière lui un bruit pareil à celui qu'aurait émis un chien aux abois, et il se retourna pour découvrir Valentin debout à côté du cadavre de Swann. Il avait saisi le lourd briquet qui se trouvait sur le bureau et tentait de l'allumer. Il y avait des étincelles qui jaillissaient, mais aucune flamme.

— Que diable essayez-vous de faire ? demanda Harry.

Valentin ne daigna pas le regarder, mais tourna ses yeux vers Dorothea.

— Elle le sait, dit-il.

Il avait maîtrisé le fonctionnement du briquet ; une flamme jaillit.

Dorothea poussa un petit cri de désespoir.

— Je vous en prie, non, dit-elle.

— Nous brûlerons tous avec lui si nécessaire, dit Valentin.

— Il est fou.

Les larmes de Dorothea s'étaient soudain séchées.

— Elle a raison, dit Harry à Valentin, vous vous conduisez comme un dément.

— Et vous comme un imbécile en vous laissant attendrir par quelques larmes ! fut la réponse. Ne voyez-vous pas que, si elle l'emmène, nous aurons perdu tout ce pour quoi nous avons lutté ?

— Ne l'écoutez pas, murmura-t-elle. Vous me connaissez, Harry. Vous pouvez me faire confiance.

— Qu'y a-t-il sous votre visage ? dit Valentin. Qu'êtes-vous donc ? Un coprolithe ? Un homoncule ?

Ces mots ne signifiaient rien pour Harry. Tout ce dont il était conscient, c'était de la proximité de la femme à ses côtés ; de la main qu'elle avait posée sur son bras.

— Et vous ? dit-elle à Valentin. (Puis, plus doucement :) Pourquoi ne nous montrez-vous pas votre blessure ?

Elle abandonna l'abri que lui offrait Harry et se dirigea vers le bureau. La flamme du briquet vacilla à son approche.

— Allez-y..., dit-elle dans un souffle. Je vous mets au *défi*.

Elle jeta un regard en direction de Harry.

— Demandez-lui, D'Amour, dit-elle. Demandez-lui de montrer ce qu'il cache sous ses bandages.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? demanda Harry.

La lueur de trépidation dans les yeux de Valentin suffit à convaincre Harry que la requête de Dorothea n'était pas dénuée de pertinence.

— Expliquez-vous, dit-il.

Valentin n'en eut cependant pas l'occasion. Distrait par la question de Harry, il fut une proie facile pour Dorothea lorsque celle-ci tendit le bras au-dessus du bureau et fit tomber le briquet de sa main. Il se pencha pour le ramasser, mais elle saisit son bandage improvisé et tira dessus. Le tissu se déchira et tomba.

Elle fit un pas en arrière.

— Vous voyez ? dit-elle.

Valentin fut révélé aux yeux de tous. La créature de la 83^e Rue avait dépouillé son bras de tout semblant d'humanité ; son membre était une masse d'écaillés bleu-noir. Chaque phalange de sa main boursouflée se terminait par une griffe qui s'ouvrait et se refermait comme un bec de perroquet. Il ne fit aucune tentative pour dissimuler la vérité. La honte éclipsait chez lui toute autre réaction.

— Je vous avais prévenu, dit Dorothea. Je vous avais dit qu'il ne fallait pas lui faire confiance.

Valentin gardait les yeux fixés sur Harry.

— Je n'ai aucune excuse, dit-il. Je vous demande seulement de croire que je ne veux que le bien de Swann.

— Comment le pourriez-vous ? dit Dorothea. Vous êtes un démon.

— Plus que cela, répondit Valentin. Je suis le Tentateur de Swann. Son familier ; sa créature. Mais je lui appartiens plus que je n'ai jamais appartenu aux forces de l'Abîme. Et je les défierai... (il regarda Dorothea)... elles et leurs agents.

Elle se tourna vers Harry.

— Vous avez une arme, dit-elle. Abattez cette ordure. On ne peut pas souffrir qu'une telle créature reste en vie.

Harry regarda le bras pustuleux ; les griffes claquantes : quelles nouvelles horreurs se tapissaient derrière cette façade de chair ?

— Abattez-le, dit la femme.

Il sortit son revolver de sa poche. Valentin semblait s'être effondré durant les moments qui avaient suivi la révélation de sa véritable nature. À présent, il s'appuyait contre le mur, le visage luisant de désespoir.

— Tuez-moi donc, dit-il à Harry, tuez-moi si je vous répugne à ce point. Mais, Harry, je vous en *supplie*, ne lui livrez pas Swann. Promettez-le-moi. Attendez que le chauffeur revienne et disposez du corps comme vous l'entendrez. Mais ne le lui livrez pas !

— Ne l'écoutez pas, dit Dorothea. Il ne peut pas aimer Swann autant que je l'aime.

Harry leva son arme. Même en regardant la mort en face, Valentin ne cilla pas.

— Tu as échoué, Judas, dit-elle à Valentin. Le magicien est à moi.

— Quel magicien ? dit Harry.

— Eh bien, Swann, bien sûr ! dit-elle d'un ton léger. Combien de magiciens avez-vous dans votre bureau ?

Harry baissa son arme.

— C'est un illusionniste, dit-il, vous me l'avez dit dès le début. Ne l'appeler jamais magicien, m'avez-vous dit.

— Ne soyez pas si pédant, dit-elle en riant, essayant de faire oublier son *faux pas*².

Il braqua son revolver sur elle. Elle jeta soudain sa tête en arrière, le visage contracté, et émit un son que Harry, s'il ne l'avait pas entendu surgir d'une gorge humaine, n'aurait pas cru un larynx capable d'émettre. Il descendit le long du couloir et le long des marches, à la recherche d'une oreille attentive.

— Butterfield est ici, dit Valentin d'une voix atone.

Harry acquiesça. Au même instant, elle se précipita vers lui, les traits déformés de façon grotesque. Elle était forte et rapide ; un tourbillon de venin qui le prit par surprise. Il entendit Valentin lui dire de la tuer avant qu'elle ne se soit métamorphosée. Il lui fallut quelques instants pour comprendre la signification de cet ordre, et quand il l'eut fait, elle lui avait planté ses dents dans la gorge. Une de ses mains était un étau glacé autour de son poignet ; il sentait en elle une puissance capable de réduire ses os en poudre. Ses doigts étaient déjà engourdis par cette étreinte ; il n'eut que le temps de presser sur la détente. L'arme aboya. Un souffle brûlant jaillit sur sa gorge. Puis elle relâcha son emprise sur lui et recula en vacillant. Le coup de feu l'avait atteinte à l'abdomen.

Il se secoua pour voir ce qu'il avait accompli. La créature, en dépit de ses cris, ressemblait encore à une femme qu'il aurait pu aimer.

— Bien, dit Valentin tandis que le sang coulait à flots sur le sol du bureau. À présent, il doit se montrer.

En l'entendant, elle secoua la tête.

— C'est tout ce que j'ai à montrer, dit-elle.

Harry jeta son arme à terre.

— Mon Dieu, dit-il doucement, c'est elle...

Dorothea grimaça. Le sang continuait de couler.

— Une *partie* d'elle, répondit-elle.

— Avez-vous toujours fait équipe avec eux ? demanda Valentin.

— Bien sûr que non.

— Alors, pourquoi ?

— Nulle part où aller..., dit-elle d'une voix qui s'affaiblissait un peu plus à chaque syllabe. Plus rien à croire. Que des mensonges. Tout : *des mensonges*.

— Alors, vous vous êtes alliée à Butterfield ?

— Mieux vaut l'enfer, dit-elle, qu'un faux paradis.

— Qui vous a appris cela ? murmura Harry.

— À votre avis ? répondit-elle en tournant son regard vers lui.

Bien que ses forces la quittassent avec son sang, ses yeux flamboyaient toujours.

— Vous êtes fini, D'Amour, dit-elle. Vous, le démon et Swann. Plus personne ne peut vous aider à présent.

En dépit du mépris que contenaient ses paroles, il ne pouvait pas rester immobile à la regarder saigner à blanc. Ignorant l'ordre de Valentin, il se dirigea vers elle. Lorsqu'il arriva à sa portée, elle lui lança un coup avec une force stupéfiante. L'impact l'aveugla l'espace d'un instant ; il tomba contre son meuble à fiches, qui chancela. Le meuble et lui heurtèrent le sol en même temps. Le meuble dégorgea des papiers ; lui des jurons. Il fut vaguement conscient de la femme qui passait près de lui dans sa fuite, mais il était trop occupé à empêcher sa tête de tourner pour la retenir. Quand il recouvra l'équilibre, elle avait disparu, laissant sur le mur et sur la porte la trace sanglante de ses mains.

Chaplin, le concierge, protégeait son territoire avec jalousie. La cave de l'immeuble était son domaine privé, dans lequel il triait les détrit, nourrissait sa chaudière bien-aimée et lisait à haute voix ses passages préférés de la Bible ; tout ceci sans crainte ni interruption. Ses entrailles – qui étaient loin d'être en bonne santé – ne lui accordaient que peu de repos. Deux ou trois heures de sommeil chaque nuit, guère plus, qu'il complétait par des plages de somnolence durant la journée. Ce n'était pas si mal. Il pouvait se retirer dans l'abri que lui offrait la cave chaque fois que la vie dans l'immeuble se faisait trop exigeante ; et la chaleur artificielle qui régnait en ce lieu lui apportait parfois d'étranges rêveries.

Était-il sorti d'une telle rêverie, ce type insipide au costume bien taillé ? Sûrement, car sinon, comment aurait-il accédé à la cave, alors que la porte de celle-ci était verrouillée à double tour ? Il ne posa aucune question à l'intrus. Il y avait quelque chose dans la façon dont cet homme le regardait qui lui paralysait la langue.

— Chaplin, dit le type, dont les lèvres minces bougeaient à peine, j'aimerais que vous ouvriez la chaudière.

Dans d'autres circonstances, il aurait été capable de saisir sa pelle et d'en assener un coup sur la tête de l'inconnu. La chaudière était son bébé. Il connaissait, mieux que quiconque, ses caprices et ses colères occasionnelles ; Il aimait, mieux que quiconque, le rugissement qu'elle émettait lorsqu'elle était satisfaite ; il n'appréciait guère la façon dont l'homme s'adressait à lui, comme s'il avait été propriétaire des lieux. Mais il avait perdu toute volonté de lui résister. Il saisit un chiffon et ouvrit la porte couverte de cloques, offrant à cet homme le cœur brûlant de sa chaudière comme Lot avait offert ses filles à l'inconnu de Sodome.

Butterfield sourit en sentant la chaleur qui émanait de la chaudière. Trois étages plus haut, retentit le cri de la femme qui l'appelait à l'aide ; et ensuite, quelques instants plus tard, un coup de feu. Elle avait échoué. C'était ce qu'il avait escompté. Mais sa vie était de toute façon perdue. Il n'avait rien risqué en l'envoyant dans la brèche, dans le faible espoir qu'elle réussisse à dérober le corps à ses gardiens. Cela lui aurait épargné la nécessité d'une attaque frontale, mais qu'importe. S'emparer de l'âme de Swann valait tous les efforts. Il avait souillé le nom sacré du Prince des Mensonges. Pour cela, il souffrirait comme aucun mécréant de magicien n'avait jamais souffert. À côté du châtiment de Swann, celui de Faust ne serait qu'un léger désagrément et celui de Napoléon une partie de plaisir.

Alors que les échos du coup de feu s'estompaient au-dessus de lui, il sortit de sa poche le coffret laqué de noir. Les yeux du concierge étaient tournés vers le ciel. Lui aussi avait entendu le coup de feu.

— Ce n'est rien, lui dit Butterfield. Attisez le feu.

Chaplin s'exécuta. La chaleur crût rapidement dans l'espace étroit de la cave. Le concierge se mit à transpirer ; son visiteur n'en fit rien. Il se tenait à quelques pas de la chaudière béante et contemplait sa brillance d'un air impassible. Finalement, il parut satisfait.

— Assez, dit-il, et il ouvrit le coffret laqué.

Chaplin crut discerner un mouvement dans la boîte, comme si elle était pleine à ras bord d'asticots, mais avant qu'il ait eu la chance de la regarder de plus près, la boîte et son contenu furent jetés dans les flammes.

— Fermez la porte, dit Butterfield.

Chaplin obéit.

— Vous pouvez les regarder quelque temps, si vous voulez. Ils ont besoin de la chaleur. Elle les rend puissants.

Il laissa le concierge monter la garde près de la chaudière et retourna dans le hall. Il avait laissé la porte de l'immeuble ouverte, et un dealer s'était mis à l'abri du froid pour faire affaire avec un de ses clients. Ils marchandèrent dans les ombres jusqu'à ce que le dealer aperçoive l'avocat.

— Ne faites pas attention à moi, dit Butterfield, et il commença à monter l'escalier.

Il trouva la veuve Swann sur le palier, du premier étage. Elle n'était pas tout à fait morte, mais il eut vite fait d'achever ce que D'Amour avait commencé.

— Nous allons avoir des ennuis, dit Valentin. J'entends des bruits en bas. Y a-t-il un autre moyen de sortir d'ici ?

Harry était assis sur le sol, contre le meuble renversé, et essayait de ne pas penser au visage de Dorothea lorsque la balle l'avait touchée, ni à la créature avec laquelle il était obligé de s'allier.

— Il y a un escalier de secours, dit-il, le long du mur arrière de l'immeuble.

— Montrez-moi où il se trouve, dit Valentin en tentant de l'aider à se relever.

— Ne me touchez pas !

Valentin s'éloigna, froissé par cette rebuffade.

— Excusez-moi, dit-il. Peut-être ne devrais-je pas espérer que vous m'acceptiez. Mais je l'espère quand même.

Harry resta muet et se contenta de se relever, au milieu d'un fatras de rapports et de photographies. Il avait vécu une sale vie : espionnant des épouses adultères pour le compte de leurs maris vengeurs ; fouillant les caniveaux à la recherche d'enfants perdus ; cultivant la compagnie des ordures parce que celles-ci se hissaient jusqu'au sommet tandis que le reste de l'humanité se noyait dans la boue. L'âme de Valentin pouvait-elle être plus noire que la sienne ?

— L'issue de secours est au bout du couloir, dit-il.

— Nous pouvons encore faire sortir Swann d'ici, dit Valentin. Nous pouvons encore lui offrir une incinération décente... (L'obsession du démon pour le salut de son maître était exemplaire, à sa façon.) Mais il va falloir que vous m'aidiez, Harry.

— Je vous aiderai, dit Harry en évitant de regarder la créature. Mais ne vous attendez pas à de l'affection de ma part.

S'il était possible d'entendre un sourire, ce fut ce qu'il entendit.

— Ils veulent en avoir fini avant l'aube, dit le démon.

— Elle ne doit plus être bien loin, maintenant.

— Une heure, peut-être, répondit Valentin. Mais ça suffit. Dans tous les cas, ça suffit.

Le bruit de la chaudière berçait Chaplin ; ses grondements et ses grouillements lui étaient aussi familiers que les plaintes de ses propres intestins. Mais il y avait un autre bruit qui montait derrière la porte, un bruit comme il n'en avait jamais entendu auparavant. Son esprit suscita des images absurdes pour l'accompagner. Des cochons qui ricanent ; des dents qui broient du verre et du fil de fer barbelé ; des pieds fourchus qui dansent sur la porte. Sa trépidation crût en même temps que les bruits, mais lorsqu'il se dirigea vers la porte de la cave pour appeler à l'aide, il la trouva fermée ; la clé avait disparu. Et à ce moment-là, comme si la situation n'était pais déjà assez grave, la lumière s'éteignit.

Il se mit à bafouiller une prière...

— Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de...

Mais il s'interrompit lorsqu'une voix s'adressa à lui de façon tout à fait audible.

— Michaelmas, dit-elle.

C'était la voix de sa mère, cela ne faisait aucun doute. Et il ne pouvait y avoir également aucun doute sur sa source. Elle venait de la chaudière.

— *Michaelmas*, demanda-t-elle, est-ce que tu vas me laisser rôtir là-dedans ?

Il était impossible, bien sûr, qu'elle soit là en chair et en os : cela faisait treize longues années qu'elle était morte. Mais un fantôme, peut-être ? Il croyait aux fantômes. En fait, il en avait aperçu de temps en temps, sortant des cinémas de la 42^e Rue, bras dessus bras dessous.

— Ouvre-moi, *Michaelmas*, dit-elle de Cette voix si douce qu'elle employait quand elle avait un cadeau pour lui.

Comme un enfant obéissant, il s'approcha de la porte. Il n'avait jamais senti une chaleur si cuisante émaner de la chaudière ; il percevait l'odeur des poils de ses bras en train de cramer.

— *Ouvre la porte*, répéta Maman.

Il était impossible de ne pas obtempérer. En dépit de l'air incandescent, il tendit une main pour lui obéir.

— Foutu concierge, dit Harry en décochant un coup de pied vengeur à la porte fermée à clé. Cette issue de secours est censée être ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il tira sur la chaîne passée autour de la poignée.

— Q va falloir qu'on prenne l'escalier.

Il y eut un bruit à l'autre bout du couloir ; un rugissement dans le système de chauffage qui fit tressauter les antiques radiateurs. À ce moment-là, en bas dans la cave, *Michaelmas* Chaplin obéissait à sa mère et ouvrait la porte de la chaudière. Un hurlement monta le long de l'immeuble lorsque son visage explosa. Puis le bruit de la porte de

la cave que l'on forçait.

Harry regarda Valentin, oubliant momentanément sa répugnance.

— Nous n'allons pas prendre l'escalier, dit le démon.

On entendait déjà meugler, jacasser, brailler. Quelle que fût la créature qui venait de naître dans la cave, elle était précoce.

— Il faut trouver quelque chose pour enfoncer cette porte, dit Valentin, *n'importe quoi*.

Harry parcourut mentalement les bureaux voisins, l'esprit à la recherche d'un outil susceptible de venir à bout de la porte ou des chaînes qui la maintenaient fermée. Mais il ne trouva rien d'utile : rien que des machines à écrire et des meubles à fiches.

— *Réfléchissez*, mon vieux, dit Valentin.

Il fouilla désespérément dans sa mémoire. Il leur fallait un instrument puissant. Un démonte-pneu ; un marteau. Une hache ! Il y avait un agent nommé Shapiro à l'étage en-dessous, qui représentait exclusivement des danseuses porno, dont l'une avait tenté de lui faire sauter les couilles le mois précédent. Elle avait échoué, mais il s'était vanté à Harry, un jour où il l'avait croisé dans l'escalier, d'avoir acheté la plus grosse hache qu'il ait pu trouver, afin de pouvoir décapiter n'importe quelle cliente qui chercherait à porter atteinte à sa personne.

Le vacarme venu d'en bas perdait de son intensité. Ce silence était, à sa façon, encore plus terrifiant que le fracas qui l'avait précédé.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, dit le démon.

Harry le laissa près de la porte enchaînée.

— Pouvez-vous aller chercher Swann ? dit-il en se mettant à courir.

— Je vais faire de mon mieux.

Lorsque Harry atteignit le haut de l'escalier, les derniers échos du vacarme achevaient de mourir ; quand il se mit à dévaler les marches, ils disparurent complètement. Il n'y avait aucun moyen d'apprécier la proximité de l'ennemi. Se trouvait-il à cet étage ? Derrière ce coin de mur ? Il essaya de ne pas y penser, mais son imagination fébrile peuplait chaque coin d'ombre de menaces confuses.

Il arriva cependant sans incident en bas de l'escalier, et il s'engouffra dans le couloir obscur du deuxième étage en direction du bureau de Shapiro. Arrivé à mi-chemin de sa destination, il entendit un léger sifflement derrière lui. Il regarda par-dessus son épaule, bouillant du désir de s'enfuir. Un des radiateurs, surchauffé au-delà de ses capacités, commençait à faire eau. De la vapeur s'échappait en sifflant de ses tuyaux. Il laissa son cœur redescendre de sa bouche, puis se mit à courir vers la porte du bureau de Shapiro, priant pour que l'homme ne lui ait pas raconté des bobards quand il lui avait parlé de sa hache. En ce cas, ils étaient fichus. Le bureau était fermé à clé,

bien sûr, mais il brisa la porte vitrée d'un coup de coude et passa une main à l'intérieur pour ouvrir la serrure, cherchant ensuite le commutateur à tâtons. Les murs étaient tapissés de portraits de déesses du sexe. Elles ne réussirent pas à attirer l'attention de Harry ; sa panique croissait à chaque battement de cœur. Il fouilla le bureau avec maladresse, retournant chaque meuble dans son empressement. Mais il n'y avait aucun signe de la hache de Shapiro.

À présent, un autre bruit venu d'en bas. Il rampa à sa recherche le long de l'escalier et le long du couloir – une cacophonie démoniaque pareille à celle qu'il avait entendue dans la 83^e Rue. Elle lui fit grincer des dents ; le nerf de sa molaire gâtée se remit à l'élancer de plus belle. Que signalait cette musique ? Leur avance ?

En désespoir de cause, il se dirigea vers le bureau de Shapiro pour voir si l'homme n'y avait pas caché quelque autre objet qui pourrait leur servir, et là, dissimulée entre le meuble et le mur, il trouva la hache. Il la sortit de sa cachette. Comme Shapiro l'avait proclamé, elle était fort lourde, et Son poids rassura Harry comme rien ne l'avait fait depuis longtemps. Il retourna dans le couloir. La vapeur qui jaillissait du tuyau était devenue plus épaisse. À travers le rideau de brume, il était évident que le concert avait acquis une ferveur nouvelle. Les gémissements lugubres montaient et descendaient, rythmés par une percussion flasque.

Il brava le nuage de vapeur et se dirigea vers l'escalier. Alors qu'il posait le pied sur la première marche, la musique sembla le saisir à la nuque et murmurer : *Écoute* à son oreille. Il n'avait aucun désir d'écouter ; cette musique était vile. Mais sans qu'il sache comment – pendant qu'il avait été distrait par sa quête de la hache –, elle s'était insinuée à l'intérieur de son crâne. Elle vidait ses membres de leur force. En quelques instants, la hache lui parut un fardeau impossible à porter.

Descends, le cajola la musique, *descends et viens te joindre à l'orchestre*.

En dépit de tous ses efforts pour prononcer ce mot tout simple, « Non », la musique augmentait son impact sur lui à chaque note. Il commença à percevoir une mélodie au sein de cette cacophonie ; des longs thèmes sinueux qui rendaient son sang pâteux et ses pensées débiles. Il savait qu'il ne trouverait aucun plaisir à la source de cette musique, qu'elle ne le tentait qu'avec de la douleur et de la désolation, et pourtant il était impuissant à émerger de son délire. Ses pieds se mirent à avancer pour obéir à l'appel des musiciens. Il oublia Valentin, Swann et son désir de fuir, et se mit à descendre les marches. La mélodie devint encore plus complexe. Il entendait des voix à présent, chantant quelque accompagnement dénué de tout charme dans un langage qu'il ne comprenait pas. Venu d'en haut, il entendit

quelqu'un l'appeler par son nom, mais il ignora cet appel. La musique le tenait, et à ce moment-là – alors qu'il descendait vers le palier suivant –, les musiciens apparurent.

Ils étaient plus pittoresques qu'à ne l'avait imaginé, et bien plus variés. Plus baroques dans leur configuration (leurs crinières, leurs têtes innombrables) ; plus sophistiqués dans leur vêtue (cette tunique de visages écorchés ; cet anus empourpré) ; et, comme ses yeux drogués le percevaient au milieu de leurs larmes, plus cruels dans le choix de leurs instruments. Quels instruments ! Byron était là, ses os évidés et percés de trous, sa vessie et ses poumons visibles à travers les plaies de son corps qui servaient de réservoirs pour le souffle du joueur. Sa chair retournée enveloppait le giron du musicien, qui jouait d'elle en ce moment même – ses viscères se gonflaient, sa tête sans langue émettait une note sifflante. Dorothea se trouvait à côté de lui, tout autant transformée, les cordes de ses entrailles tendues entre ses jambes roi-dies pour former une lyre obscène ; ses seins métamorphosés en tambours. Il y avait bien d'autres instruments, des hommes qui étaient passés dans la rue et qui avaient été capturés par l'orchestre. Même Chaplin était là, sa chair en grande partie carbonisée, ses côtes changées en xylophone et matraquées par un médiocre musicien.

— Je ne vous croyais pas mélomane, dit Butterfield, tirant sur sa cigarette et lui adressant un sourire de bienvenue. Posez votre hache et venez vous joindre à nous.

Le mot *hache* rappela à Harry le poids qui reposait dans ses mains, bien que les portées de musique lui client barré le chemin de sa signification.

— N'ayez pas peur, dit Butterfield, vous êtes innocent dans cette affaire. Nous n'avons rien à vous reprocher.

— Dorothea..., dit-il.

— Elle était innocente, elle aussi, dit l'avocat, jusqu'à ce que nous lui montrions certaines visions.

Harry regarda le corps de la femme ; les terribles transformations qu'ils lui avaient infligées. En les voyant, un frisson naquit en lui, et quelque chose s'interposa entre la musique et lui ; l'imminence des larmes effaçait les notes.

— Posez cette hache, lui dit Butterfield.

Mais le bruit du concert ne pouvait pas lutter avec le chagrin qui montait en lui. Butterfield sembla percevoir le changement dans ses yeux ; le dégoût et la colère qui croissaient en eux. Il jeta sa cigarette à moitié fumée et fit signe aux musiciens de s'arrêter.

— Avez-vous donc choisi la mort ? dit Butterfield.

Mais cette question avait à peine été posée que Harry descendait les dernières marches pour foncer sur lui. Il leva sa hache et la dirigea

vers l'avocat, mais le coup ne porta pas. La lame alla labourer le plâtre du mur, manquant sa cible d'une bonne trentaine de centimètres.

Devant cette éruption de violence, les musiciens laissèrent tomber leurs instruments et s'avancèrent le long du palier, traînant leurs queues et leurs tuniques dans le sang et la lymphe. Harry perçut leur avance du coin de l'œil. Derrière la horde, toujours tapie dans l'ombre, se trouvait une autre forme, plus large que le plus large des démons rassemblés, de laquelle émanait à présent un bruit saccadé qui aurait pu être celui d'un énorme marteau-pilon. Il essaya de trouver un sens à ce bruit et à cette vision, mais en vain. Ce n'était pas le moment d'être curieux ; les démons étaient presque sur lui.

Butterfield tourna la tête pour leur lancer un regard d'encouragement, et Harry – saisissant l'occasion – brandit sa hache une deuxième fois. La lame se planta dans l'épaule de Butterfield ; son bras fut aussitôt tranché net. L'avocat hurla ; du sang jaillit sur le mur. Harry n'eut cependant pas le temps de lui porter un troisième coup. Les démons se ruaient déjà sur lui, un mortel sourire aux lèvres.

Il se tourna vers l'escalier et commença à gravir ses marches, deux, trois, quatre à quatre. Butterfield hurlait toujours en dessous de lui ; de l'étage supérieur, il entendit Valentin crier son nom. Il n'eut ni assez de temps ni assez de souffle pour lui répondre.

Ils étaient sur ses talons, leur ascension un vacarme de cris, de grognements et de battements d'ailes. Et derrière eux, le marteau-pilon s'avavançait à grand bruit vers le bas de l'escalier, bien plus intimidant que la cacophonie des furies derrière lui. Il était au creux de son ventre, ce bruit ; dans ses entrailles comme le cœur de la mort, ses battements réguliers et irrévocables.

Arrivé au palier du deuxième étage, il entendit un bourdonnement dans son dos et se retourna à moitié pour découvrir un papillon à tête humaine, aussi grand qu'un vautour, qui volait à sa poursuite. Il l'attaqua à la hache et le terrassa. Il y eut un cri d'excitation venu d'en bas lorsque son corps dévala les marches, propulsé par des ailes transformées en rames de fortune. Harry regagna en courant l'étage supérieur où Valentin l'attendait, aux aguets. Ce n'était pas la cacophonie qui retenait son attention, ni les cris de l'avocat ; c'était le marteau-pilon.

— Ils ont amené le Bandolier, dit-il.

— J'ai blessé Butterfield...

— J'ai entendu. Mais ça ne les arrêtera pas.

— Nous pouvons encore essayer la porte.

— Je crois qu'il est trop tard, mon ami.

— *Non !* dit Harry en poussant Valentin de côté.

Le démon avait renoncé à traîner Swann jusqu'à l'issue de secours et avait placé le magicien au milieu du couloir, les mains croisées sur

la poitrine. Dans un dernier et mystérieux acte de révérence, il avait posé des bols en papier plié aux pieds et à la tête de Swann, et placé sur ses lèvres une petite fleur en papier. Harry ne s'attarda que le temps de se familiariser à nouveau avec la douceur de l'expression de Swann, puis courut jusqu'à l'issue de secours et entreprit de s'attaquer aux chaînes à coups de hache. Ce serait un travail de longue haleine. Son assaut endommagea davantage la hache que le cadenas en acier. Il n'osait cependant pas renoncer. C'était désormais leur seule issue, à moins qu'ils ne décident de se jeter par la fenêtre. Il était ce qu'il ferait, décida-t-il, si le pire venait à se produire. Plutôt sauter et mourir que devenir leur jouet.

Ses bras devinrent bientôt engourdis à force de porter des coups répétés. C'était une cause perdue ; la chaîne demeurerait intacte. Son désespoir augmenta lorsqu'il entendit le cri poussé par Valentin – un appel suraigu et prolongé qu'il ne pouvait pas laisser sans réponse. Il abandonna l'issue de secours, passant près du corps de Swann en se dirigeant vers le haut de l'escalier.

Les démons tenaient Valentin. Ils grouillaient sur lui comme des guêpes sur un bâton de sucre d'orge, le réduisaient en pièces. L'espace du plus bref des instants, il se libéra de leur rage, et Harry vit son masque d'humanité en lambeaux et la vérité sanguinolente qui luisait sous lui. Il était aussi vil que ceux qui l'assaillaient, mais Harry courut quand même à son aide, autant pour blesser les démons que pour sauver leur proie.

Sa hache brandie causa des dégâts ici et là, envoyant les tortionnaires de Valentin dévaler les marches, les membres tranchés, le visage ravagé. Ils ne saignaient pas tous. Du ventre ouvert de l'un d'eux se déversèrent des œufs par milliers, la tête éclatée d'un autre donna naissance à de minuscules sangsues qui s'enfuirent vers le plafond et y restèrent accrochées par les lèvres. Au cœur de la mêlée, il perdit Valentin de vue. L'oublia, en fait, jusqu'à ce qu'il entende à nouveau le marteau-pilon et se rappelle l'expression horrifiée sur le visage de Valentin lorsqu'il avait nommé la créature. Il l'avait appelée le *Bandolier*, ou quelque chose comme ça.

Et à présent que sa mémoire façonnait ce mot, la créature apparut. Elle n'avait aucune des caractéristiques de ses congénères ; elle n'avait ni ailes, ni crinière, ni vanité. Elle semblait à peine faite de chair, mais plutôt *forgée*, une machine qui n'avait besoin que du mal pour faire tourner ses rouages.

À sa vue, le reste de la horde battit en retraite, laissant Harry en haut des marches au milieu d'un monceau de rejets. L'avance de la créature était fort lente, sa demi-douzaine de membres se mouvaient en de lentes et complexes configurations, transperçant le mur et la rampe de l'escalier pour la soulever. Elle ressemblait à un homme

marchant avec des béquilles, projetant ses bâtons devant lui pour déplacer ensuite son poids, mais il n'y avait rien qui rappelât un invalide dans le tonnerre de ce corps ; aucune douleur dans l'œil d'un blanc livide qui brûlait au milieu de ses crocs innombrables.

Harry croyait avoir connu le désespoir, mais cette vision le détrompa. Ce n'était qu'à présent qu'il sentait un goût de cendres au fond de sa gorge. Il ne lui restait que la fenêtre. Ça, et l'accueil du bitume. Il s'éloigna à reculons du haut de l'escalier, abandonnant sa hache.

Valentin était dans le couloir. Il n'était pas mort, comme l'avait cru Harry, mais se trouvait à genoux près du corps de Swann, son propre corps suintant d'une centaine de blessures. Il se pencha sur le magicien. Implorant le pardon de son maître défunt, sans aucun doute. Mais non. Il y avait une autre intention derrière son geste. Il tenait le briquet dans sa main et allumait une mèche. Puis, tout en murmurant une prière pour lui-même, il posa la mèche sur la bouche du magicien. La fleur en papier prit feu et s'enflamma aussitôt. Sa flamme était étrangement brillante et se répandit avec une vitesse surnaturelle sur le visage de Swann et le long de son corps. Valentin se releva, la lueur du feu éclairant ses écailles. Il trouva assez de force pour incliner la tête devant le corps dont l'incinération commençait, puis il succomba finalement à ses blessures. Il tomba en arrière et resta immobile. Harry observa les flammes en train de monter. De toute évidence, le cadavre avait été aspergé d'essence ou de quelque chose d'approchant, car le feu fit rage en quelques instants, vert et mordoré.

Soudain, quelque chose saisit sa jambe. Il baissa les yeux pour découvrir qu'un démon, dont la chair rappelait une framboise pourrie, avait toujours de l'appétit pour lui. Sa langue était enroulée autour du mollet de Harry ; ses griffes se tendaient vers son aine. Cette agression lui fit oublier l'incinération tout autant que le Bandolier. Il se pencha pour tirer sur la langue de ses mains nues, mais elle était si visqueuse que sa tentative échoua. Il trébucha alors que le démon grimpait le long de son corps, l'étreignant de ses membres.

Leur lutte les fit tomber à terre, et ils s'éloignèrent de l'escalier en roulant vers l'autre bout du couloir. Cette lutte était loin d'être inégale ; la répugnance que ressentait Harry était au moins à la hauteur de l'ardeur du démon. Le torse pressé contre le sol, il se rappela soudain le Bandolier. Les échos de son avance résonnaient dans chaque mur et dans chaque latte du plancher.

Il apparut à ce moment-là en haut de l'escalier et tourna la tête vers le bûcher funéraire de Swann. Même à cette distance, Harry pouvait voir que la dernière tentative de Valentin pour détruire le corps de son maître avait échoué. Le feu avait à peine commencé à dévorer le magicien. Ils l'auraient quand même.

Les yeux fixés sur le Bandolier, Harry négligea la menace de son ennemi tout proche, et celui-ci projeta un morceau de chair dans sa bouche. Sa gorge s'emplit d'un fluide puant ; il se sentit au bord de l'étouffement. Ouvrant la bouche, il mordit de toutes ses forces, tranchant l'organe. Le démon ne poussa aucun cri, mais des jets d'excréments bouillis jaillirent de ses pores le long de son dos, et il se dégagea. Harry recracha le muscle du démon alors que celui-ci s'éloignait en rampant. Puis il regarda de nouveau en direction du feu.

Tout fut oublié devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Swann s'était relevé.

Il brûlait de la tête aux pieds. Ses cheveux, ses vêtements, sa peau. Il n'y avait aucune partie de son corps qui ne fût en train d'être consumée. Mais il était néanmoins debout et tendait les mains vers son public en signe de bienvenue.

Le Bandolier avait interrompu son avance. Il se tenait à un mètre ou deux de Swann, les membres figés dans une immobilité absolue, comme s'il était hypnotisé par ce tour stupéfiant.

Harry vit une autre silhouette apparaître en haut de l'escalier. C'était Butterfield. Son moignon avait été grossièrement bandé ; un démon supportait son corps déséquilibré.

— Éteins le feu, demanda l'avocat au Bandolier. Ce n'est pas si difficile.

La créature ne fit pas un geste.

— Vas-y, dit Butterfield. Ce n'est qu'un de ses trucs. Il est mort, bon sang. Ce n'est que de la prestidigitation.

— Non, dit Harry.

Butterfield regarda dans sa direction. L'avocat avait toujours été insipide. À présent, il était si pâle que son existence était sûrement remise en question.

— Qu'en savez-vous ? dit-il.

— Ce n'est pas de la prestidigitation, dit Harry. C'est de la *magie*.

Swann sembla entendre ce mot. Ses paupières s'ouvrirent, il plongea doucement une main dans son veston, et d'un geste grandiose en sortit un mouchoir. Lui aussi était en feu. Lui aussi était intact. Lorsqu'il le secoua, une volée de minuscules oiseaux étincelants jaillirent de ses plis sur leurs ailes frémissantes. Le Bandolier était sous le charme de sa virtuosité. Son regard suivit les oiseaux illusoire lorsqu'ils s'élevèrent dans l'air avant de se disperser, et à ce moment-là, le magicien avança d'un pas et embrassa la machine.

Celle-ci prit feu immédiatement, les flammes issues de Swann se répandant sur ses membres agités de convulsions. Bien qu'elle ait lutté pour se libérer de l'emprise du magicien, Swann était résolu à ne pas rompre. Il l'étreignit avec plus de force que si elle avait été son frère longtemps perdu, et refusa de la lâcher jusqu'à ce que la créature

commence à se flétrir sous l'effet de la chaleur. Une fois cette décomposition entamée, il sembla que le Bandolier ait été dévoré en quelques secondes, mais il était difficile d'en être sûr. L'instant – comme lors des meilleures représentations – fut tenu en suspens. Cela dura-t-il une minute ? Deux minutes ? Cinq ? Harry ne le saurait jamais. Et il ne se souciait pas d'analyser ce phénomène. L'incrédulité était réservée aux lâches ; et le doute était une mode qui vous paralysait l'échiné. Il se contenta de regarder, sans se soucier de savoir si Swann était mort ou vivant, si les oiseaux, le feu, le couloir ou lui-même – Harry D'Amour – étaient réels ou illusoires.

Finalement, le Bandolier disparut. Harry se releva. Swann était lui aussi debout, mais de toute évidence, sa représentation d'adieu était terminée.

La défaite du Bandolier avait ôté tout courage à la horde. Ses membres s'étaient enfuis, laissant Butterfield seul en haut de l'escalier.

— Ceci ne sera ni oublié ni pardonné, dit-il à Harry. Vous ne connaîtrez plus le repos. Plus jamais. Je suis votre ennemi.

— J'espère bien, dit Harry.

Il baissa les yeux vers Swann, laissant Butterfield battre en retraite. Le magicien gisait de nouveau sur le sol. Ses yeux étaient clos, ses matins croisées sur sa poitrine. On aurait cru qu'il n'avait jamais bougé. Mais à présent, le feu laissait voir son œuvre. La chaude Swann se couvrit de cloques, ses vêtements se transformèrent en suie et en fumée. Il fallut un certain temps pour que la tâche soit accomplie, mais le feu finit par réduire l'homme en cendres.

À ce moment-là, l'aube s'était levée, mais on était dimanche, et Harry savait qu'aucun visiteur ne viendrait interrompre son travail. Il aurait le temps de rassembler les restes ; de piler les fragments d'os et de les mettre dans un sac avec les cendres. Puis il sortirait en quête d'un pont ou d'un quai et jetterait Swann dans le fleuve.

Il ne restait que peu de chose du magicien une fois que le feu eut accompli son œuvre ; et rien qui ressemblât, même vaguement, à un homme.

Les choses allaient et venaient ; c'était une sorte de magie. Et entre les deux ? Poursuites et subterfuges ; horreurs, mascarade. La joie, de temps en temps.

Qu'il y ait de la place pour la joie ; ah ! ça aussi, c'était de la magie.

Le livre de sang(épilogue) : Jérusalem Street

Wyburd regarda le livre et le livre le regarda. Tout ce qu'on lui avait dit au sujet du garçon était vrai.

— Comment êtes-vous entré ? voulut savoir McNeal.

Il n'y avait ni colère ni trépidation dans sa voix ; rien qu'une curiosité machinale.

— Par-dessus le mur, lui dit Wyburd.

Le livre acquiesça.

— Vous êtes venu vérifier si les rumeurs étaient fondées ?

— Quelque chose comme ça.

Parmi les connaisseurs dans le domaine du bizarre, on se racontait l'histoire de McNeal avec des murmures pleins de révérence. Comment le garçon s'était fait passer pour un médium, inventant pour son propre profit des histoires attribuées aux défunts ; et comment les morts avaient fini par se lasser de son insolence et avaient pénétré dans le monde des vivants pour exercer sur lui leur vengeance impeccable. Ils avaient *écrit* sur lui ; avaient tatoué sur sa peau leurs véritables testaments afin qu'il ne puisse plus jamais évoquer leur peine en vain. Ils avaient transformé son corps en livre vivant, en livre de sang, et sur chaque centimètre carré de sa peau, leurs histoires étaient gravées en lettres minuscules.

Wyburd n'était pas un homme crédule. Il n'avait jamais tout à fait cru à cette histoire – jusqu'à maintenant. Mais la preuve vivante de sa véracité était là, debout devant lui. Il n'y avait pas une partie exposée de la peau de McNeal qui ne grouillât de mots minuscules. Bien qu'il se soit écoulé plus de quatre ans depuis que les fantômes étaient venus à lui, sa chair paraissait toujours tendre, comme si ses blessures ne devaient jamais complètement guérir.

— En avez-vous assez vu ? demanda le garçon. Il y en a encore. Il est couvert de la tête aux pieds. Parfois, il se demande s'ils n'ont pas aussi écrit à l'intérieur.

Il soupira.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

Wyburd acquiesça. Peut-être qu'une gorgée d'alcool ferait cesser le tremblement de ses mains.

McNeal se servit un verre de vodka, en avala une gorgée, puis

remplit un second verre pour son invité. Lorsqu'il se pencha pour le faire, Wyburd vit que la nuque du garçon portait autant d'inscriptions que son visage et ses mains, les phrases se prolongeant jusqu'au-dessous de ses cheveux. Même son crâne n'avait pas échappé à l'attention des auteurs, semblait-il.

— Pourquoi parlez-vous de vous-même à la troisième personne ? demanda-t-il à McNeal lorsque celui-ci revint avec un verre. Comme si vous n'étiez pas là... ?

— Le garçon ? dit McNeal. Il n'est pas là. Cela fait très longtemps qu'il n'est plus là.

Il s'assit, but. Wyburd commençait à se sentir plus qu'un peu mal à l'aise. Ce garçon était-il tout simplement dément, ou sinon, à quel jeu jouait-il ?

Le garçon avala une autre gorgée de vodka, puis demanda sur le ton de la conversation :

— Qu'est-ce qu'elle vaut pour vous ?

Wyburd fronça les sourcils.

— Quoi donc ?

— Sa peau, insista le garçon. C'est pour ça que vous êtes venu, n'est-ce pas ?

Wyburd vida son verre en deux gorgées, sans répondre. McNeal haussa les épaules.

— Tout le monde a droit au silence, dit-il. Sauf le garçon, bien sûr. Pas de silence pour lui.

Il regarda sa main, la retournant pour mieux apprécier ce qui était écrit sur sa paume.

— Les histoires continuent, nuit et jour. Elles ne s'arrêtent jamais. Elles se racontent elles-mêmes, voyez-vous. Elles saignent et saignent sans cesse. On ne peut jamais les faire taire ; jamais les guérir.

« Il est fou », pensa Wyburd, et sans qu'il sache comment, cette constatation rendit plus facile la tâche qu'il devait accomplir. Mieux valait tuer un animal malade qu'un animal sain.

— Il y a une route, vous savez..., disait le garçon.

Il ne regardait même pas son bourreau.

— Une route qu'empruntent les morts. Il l'a vue. Une sombre et étrange route, pleine de gens. Pas un seul jour ne s'est écoulé sans qu'il ait souhaité... sans qu'il ait souhaité retourner là-bas.

— Y retourner ? dit Wyburd, heureux de voir que le garçon parlait toujours.

Sa main se glissa dans la poche de son veston ; vers le couteau. Il le réconfortait face à une telle démenche.

— Rien n'est suffisant, dit McNeal. Ni l'amour. Ni la musique. Rien.

Saisissant le couteau, Wyburd le retira de sa poche. Les yeux du

garçon se posèrent sur sa lame et s'éclaircirent en la voyant.

— Vous ne lui avez jamais dit combien elle valait, dit-il.

— Deux cent mille, répondit Wyburd.

— Quelqu'un qu'il connaît ?

L'assassin secoua la tête.

— Un exilé, répondit-il. À Rio. Un collectionneur.

— De peaux ?

— De peaux.

Le garçon reposa son verre. Il murmura quelque chose que Wyburd ne saisit pas. Puis, très doucement, il dit :

— Allez-y, et soyez rapide.

Il eut un léger frisson lorsque le couteau trouva son cœur, mais Wyburd était efficace. L'instant passa avant même que le garçon ait conscience de ce qui arrivait, il n'eut même pas le temps de sentir quoi que ce soit. Puis ce fut fini, pour lui tout au moins. Pour Wyburd, le travail ne faisait que commencer. Il lui fallut deux heures pour achever de l'écorcher. Lorsque sa tâche fut accomplie – la peau enveloppée dans du linge frais et enfermée dans la valise qu'il avait achetée exprès à cet usage –, il était épuisé.

Demain, il s'envolerait pour Rio, pensa-t-il en quittant la maison, et il irait toucher le reliquat de sa prime. Ensuite, la Floride.

Il passa la soirée dans le petit appartement qu'il avait loué pour la période monotone de surveillance et de préparation qui avait précédé le travail de cet après-midi. Il était heureux de partir. Il s'était senti bien seul ici, et l'attente l'avait rendu anxieux. À présent, le travail était fini et ces semaines d'attente appartenaient au passé.

Il dormit fort bien, bercé par l'odeur imaginaire des orangeraias.

Ce ne fut cependant pas une odeur de fruit qu'il sentit en se réveillant, mais quelque chose de lourd. La chambre était plongée dans les ténèbres. Il tendit sa main droite et chercha à tâtons l'interrupteur de sa lampe de chevet, mais celle-ci refusa de s'allumer.

Il entendait à présent un lourd clapotis venu de l'autre bout de la pièce. Il s'assit sur sa couche, plissant les yeux pour percer l'obscurité, mais il ne vit rien. Passant une jambe par-dessus le rebord du lit, il fit mine de se lever.

Sa première pensée fut qu'il avait laissé les robinets de la baignoire ouverts et avait inondé l'appartement. L'eau tiède lui arrivait jusqu'aux genoux. Déconcerté, il avança avec peine jusqu'à la porte et tendit la main vers le commutateur pour l'actionner. Le liquide dans lequel il se tenait n'était pas de l'eau. Trop écoeurant, trop précieux ; trop rouge.

Il poussa un cri et se tourna vers la porte pour l'ouvrir, mais elle était fermée et il n'y avait pas de clé. Pris de panique, il tambourina sur la surface de bois solide et appela à l'aide. Ses appels restèrent

sans réponse.

Puis il se retourna vers la chambre, la marée tiède lui caressant les cuisses, et partit en quête de la fontaine.

La valise. Elle reposait là où il l'avait laissée, sur le bureau, et saignait à chaque couture ; et aux serrures ; et aux charnières – comme si une centaine d'atrocités se commettaient dans ce bagage, et comme s'il ne pouvait pas contenir le déluge de sang que ces actes avaient suscité.

Il regarda le sang fumant couler en abondance. Durant les quelques secondes qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté son lit, le niveau s'était élevé de plusieurs centimètres, et le déluge se poursuivait toujours.

Il essaya la porte de la salle de bains, mais elle aussi était fermée et dénuée de toute clé. Il essaya les fenêtres, mais les volets étaient inamovibles. Le sang avait atteint sa taille. La plupart des meubles étaient en train de flotter. Se sachant perdu s'il ne tentait pas d'agir de quelque manière que ce fût, il traversa le lac de sang en direction de la valise et posa les mains sur elle dans l'espoir d'endiguer ses flots. C'était une cause perdue. Lorsqu'il toucha le bagage, le sang sembla jaillir avec une nouvelle impatience, menaçant de déchirer les coutures.

Les histoires continuent, avait dit le garçon. *Elles saignent et saignent sans cesse*. Et à présent, il semblait les entendre dans sa tête, ces histoires. Des douzaines et des douzaines de voix, dont chacune racontait quelque récit tragique. Le flot le porta jusqu'au plafond. Il agitait ses bras pour garder le menton au-dessus de la marée écumeuse, mais en moins de quelques minutes, il resta à peine quelques centimètres d'air en haut de la pièce. Et alors même que sa marge de survie se faisait plus étroite, il ajouta sa propre voix à cette cacophonie, suppliant le cauchemar de s'arrêter. Mais les autres voix l'engloutirent avec leurs histoires, et lorsqu'il embrassa le plafond, son souffle arriva à bout.

Les morts ont leurs artères. Elles défilent, infaillibles alignements de trains-fantômes, de rames de rêve, à travers la désolation qui s'étend derrière nos vies, portant un trafic éternel d'âmes envolées. Elles ont leurs panneaux de signalisation, ces artères, et leurs ponts et leurs aires de repos. Elles ont leurs carrefours et leurs croisements.

Ce fut à l'un de ces croisements que Léon Wyburd aperçut l'homme au costume rouge. La foule le poussait en avant, et ce ne fut que lorsqu'il se fut approché qu'il se rendit compte de son erreur. L'homme ne portait pas de costume. Il ne portait même pas sa peau. Ce n'était cependant pas le jeune McNeal ; cela faisait longtemps qu'il avait quitté cet endroit. C'était un autre homme écorché. Léon se mit à marcher aux côtés de cet homme et ils devisèrent ensemble. L'écorché

lui raconta comment il s'était retrouvé dans cet état ; il lui parla des conspirations de son frère et de l'ingratitude de son épouse. À son tour, Léon lui raconta ses derniers instants.

Ce lui fut un grand soulagement de raconter son récit. Pas parce qu'il voulait qu'on se souvienne de lui, mais parce que le raconter le soulagea du fardeau de son histoire. Désormais, elles ne lui appartenaient plus, cette vie, cette mort. Il avait mieux à faire, comme eux tous. Des routes à parcourir ; des splendeurs à boire à pleine bouche. Il sentit le paysage s'élargir. Sentit l'air s'éclaircir.

Ce que le garçon lui avait dit était vrai. Les morts ont leurs artères. Seuls les vivants sont perdus.

1) En français dans le texte. (N.d.T.) ↵

2) En français dans le texte. (N.d.T.) ↵